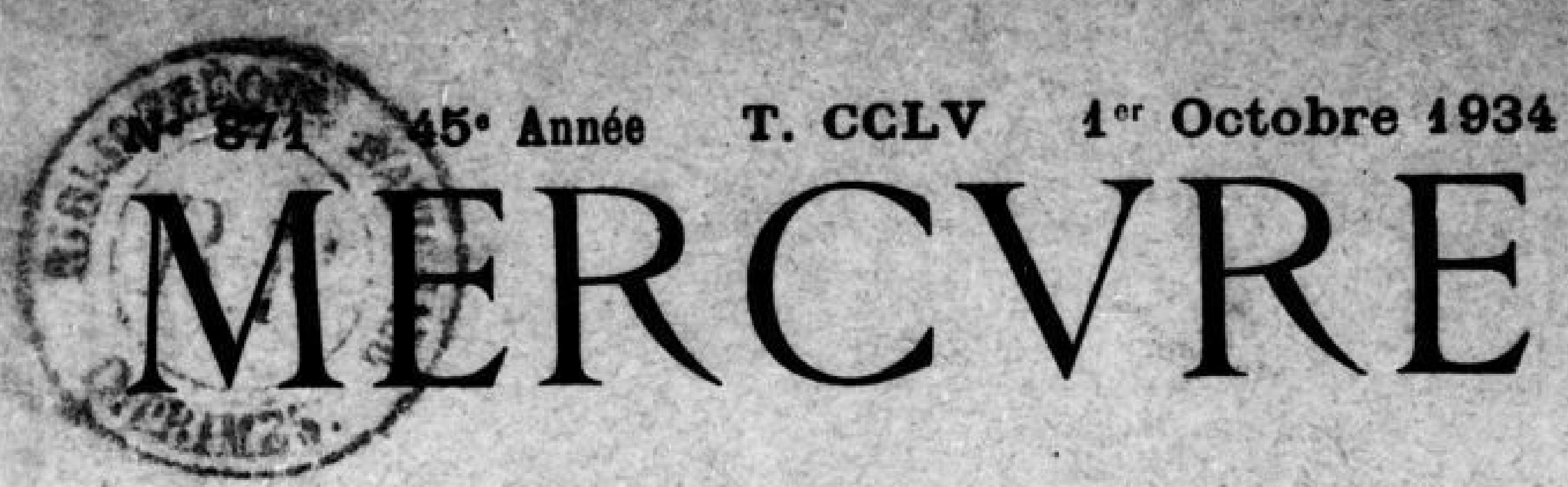
N° 871 45e Année T. CCLV 1er Octobre 1934



MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — ***Étranger :*** 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75 ;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe



MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT CINQUANTE CINQUIÈME

1er Octobre — 1er Novembre 1934

1er Octobre — 1er Novembre 1934 Tome CCLV

MERCVRE

DE

FRANCE




(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
MCMXXXIV





LA MUSIQUE
ET LE PHONOGRAPHE

—

Le superflu est une chose très nécessaire. On sait que les peuplades les plus primitives en éprouvent le besoin. C'est tout juste si la parure n'a pas précédé le vêtement. L'animal lui-même pratique l'activité désintéressée; il aime le jeu. Les sources de l'art ont donc une origine antique. Je le constate... sans l'inventer.

De tout temps, l'obtention de plaisirs de cet ordre a requis des efforts : efforts de création, efforts d'adaptation. Apprentissage technique pour jouer d'un instrument, éducation du goût pour apprécier une audition, ont, chez le mélomane, conditionné l'apparition du plaisir, récompense d'un travail préalable.

Toute la civilisation a tendu à simplifier la vie matérielle. On pouvait espérer que, de la sorte, elle rendrait disponibles, pour la vie de l'esprit, un plus grand nombre d'instants. Par malheur, on n'a jamais fini de simplifier la vie matérielle, parce que, sans cesse, on exige de nouveaux progrès dans cette voie, où l'on maintient la science — la science appliquée, la seule qui intéresse les masses — plus longtemps qu'il ne faudrait.

La mécanique consacrée à l'art et à la propagation de la pensée constituerait-elle —enfin! — la solution du grand problème: l'utilisation du machinisme pour des fins supérieures?

Quelle est, à cet égard, la position du phonographe? La facilité qu'il donne à son propriétaire de s'appro-

cher à tout instant des œuvres musicales est-elle profitable à la Musique? Cette facilité n'a-t-elle pour elle que, précisément, d'être une facilité, c'est-à-dire un appât tendu à *la paresse?*

La loi du moindre effort régit la nature entière. Le phonographe est à l'instrument de musique ce que l'album d'images est au livre, pour l'enfant qui ne sait pas lire.

On ne voit point la foule stationner devant le magasin d'un luthier ou d'un facteur de pianos, comme elle fait devant la boutique d'un marchand de « machines parlantes ». Chaque membre de la foule aime mieux consommer que produire. Un piano suppose un pianiste; il éveille la rebutante image de dix années de travail fastidieux. Un « phono » ne demande qu'une paire d'oreilles qui entrent immédiatement en sympathie avec lui.

Parallèlement, le public s'arrête avec plus d'intérêt devant le magasin d'un charcutier que devant l'étal d'un boucher, parce que les produits offerts par le premier peuvent être consommés tels quels, tandis qu'entre le morceau de viande crue et le succulent beefsteack qui se présentera dans une heure sur notre assiette, s'interpose l'idée déplaisante d'une série de manipulations sans grâce. Parlez-moi des conserves alimentaires et des pâtés! Cela excite l'appétit par l'attrait d'un plaisir facile.

Le disque phonographique est de la musique en conserves. Le client aime le « tout cuit », le « prêt à servir ».

D'autre part, la civilisation développe d'abord *le bruit,* puis, en second lieu, le besoin de bruit.

J'entends bien que l'on déplore la trépidation des autobus, les timbres d'appel des tramways, les pétarades des motocyclettes, toute cette rumeur aux éléments innombrables dont s'emplissent les avenues de nos cités; en réalité, la cessation de ce bruit nous laisse une impression de vide, et l'ennui surgit. Transporté à la campagne, le citadin dort mal: l'aboiement éloigné d'un chien, le pépiement des oiseaux à l'aube, le frémissement des feuilles agitées par le vent, l'empêchent de

reposer, bien que l'intensité de ces bruits, qui ont contre eux d'être intermittents mais naturels, soit infiniment moindre que celle du ronronnement mécanique des rues de la ville. La plupart des gens ont besoin d'un bruit continu, produit par l'homme et qui les assure de la proximité permanente de leurs semblables. Aberration, du point de vue hygiénique, ce besoin du bruit se hausse au niveau de phénomène social — alors qu'on n'entre pas en société avec le vent qui siffle, avec la chouette qui hulule, avec le ressac de la mer, phénomènes indifférents, ou désagréables pour des centres nerveux qui, pourtant, en ont supporté bien d'autres.

On aime le bruit qu'on n'est pas forcé d'écouter, ou à l'origine duquel on ne devine pas une volonté hostile: par exemple, on aime la musique d'un orchestre de tziganes, au restaurant, ou, tout au moins, on feint de l'écouter, afin de s'exercer commodément à ne penser à rien.

Le phonographe répond à ce double besoin de *bruit* et de *paresse*, non seulement dans la rue et au restaurant, mais partout et à toute heure. C'est aujourd'hui l'un des moyens les plus répandus dont l'homme dispose pour échapper à l'ennui... et à soi-même. Immobile et solitaire, le discophile se nourrit sempiternellement d'une musique de danse qui évoque des images de couples en mouvement. N'y aurait-il pas là quelque *delectatio morosa?*

Dans un hall d'hôtel, j'ai vu, assises l'une en face de l'autre, avec, entre elles, une table sur laquelle fonctionnait un phonographe, deux dames qui tenaient une conversation, en s'égosillant pour se faire entendre pardessus l'instrument qu'aucune d'elles n'avait l'idée d'arrêter. Cela se conçoit. Le bruit continu produit par le phonographe permettait à la conversation de tomber de temps en temps, sans qu'il en résultât un de ces silences embarrassés qui font dire qu'un ange passe,... l'ange de l'ennui.

J'ai vu aussi un atelier de blanchisserie où les ouvrières repassaient le linge en écoutant la T.S.F. Cela

supprimait les insipides bavardages auxquels ces femmes se seraient livrées aux dépens du travail. Le plus banal entretien exige un effort de pensée, si humble soit-il, un effort de production personnel. Le fait de fournir deux efforts simultanés de production — l'un dans le plan manuel, l'autre dans le plan intellectuel — disperse l'attention... au détriment de la manœuvre du fer à repasser. Mieux vaut que les ouvrières ne rompent point le silence par elles-mêmes, qu'elles absorbent du bruit, puisqu'il paraît qu'elles en ont besoin, sans avoir à le produire, en le consommant « tout cuit ». Le patron y trouve certainement son compte.

§

Dans ce besoin moderne et urbain du bruit continu, le « phono » tient son rôle — un rôle éminent — et il le tient d'une façon qui agrée fort aux auditeurs dépourvus d'initiation artistique.

Que vaut-il au regard des autres ?

Pour ces autres, la musique est un bruit d'une nature particulière: un bruit respectable, un langage dans lequel de grands esprits ont traduit des états d'âme sublimes. Ces maîtres ont manifesté leurs émotions sous forme musicale, en utilisant un matériel sonore connu d'eux, dont ils entendaient d'avance les timbres, dont ils savaient les possibilités d'expression: piano, voix humaine, cordes, bois, cuivres, instruments à percussion. « On ne comprend l'esprit que lorsqu'on s'est rendu maître de la forme. » (Schumann). La forme qu'ils ont donnée à leur pensée, inséparable du fond, doit donc être soigneusement respectée. Elle peut, valablement, être améliorée, si le matériel sonore voulu par l'auteur bénéficie de perfectionnements ultérieurs. Depuis qu'il y a des musiciens et qui composent, ce matériel sonore n'a cessé de se perfectionner, si l'on en excepte la voix humaine qui doit offrir les mêmes ressources à un compositeur du XXe siècle qu'à son confrère du XVIIIe siècle. (Je le suppose du moins, car, pour en être absolument sûr, il faudrait avoir vécu à la fois au XVIIIe et au XXe siècle,

ce qui n'est pas donné à tout le monde.) D'autre part, l'enseignement musical a fait réaliser d'immenses progrès à la technique de l'exécution. Pour ces deux raisons, un orchestre moderne joue une symphonie de Mozart avec une perfection matérielle dont Mozart ne pouvait se faire, de son temps, qu'une idée théorique. Mais j'imagine trop bien quelle serait sa tristesse devant l'ouverture des *Noces de Figaro,* agrémentée des borborygmes de la T.S.F. ou du nasillement d'un « phono » à 250 francs!

Jusqu'à présent, le phonographe ne constitue pas un instrument de musique et ne représente point un perfectionnement du matériel sonore. Personne n'a encore, que je sache, composé une œuvre originale « pour phonographe », comme on compose pour piano, pour violon, voire pour guitare hawaïenne. Le phonographe, en effet, est un *re*producteur et non producteur. Là réside son incurable infirmité. Ce n'est rien de plus qu'un véhicule; non un instrument de musique, mais un instrument de *transport* (1) pour la musique.

L'impression sonore que j'éprouve à l'audition d'un disque *n'est pas* celle que donnent l'artiste en chair et en os, ou l'orchestre, lors de l'enregistrement du disque. Le compositeur doit s'écrier: « Je n'ai pas voulu cela! » De même, devant une photographie représentant un paysage ou un monument, on ne dit pas: « Comme c'est beau! » mais « Comme cela *doit* être beau! »

Devant l'exécution phonographique — je dis la plus parfaite techniquement parlant — est-on jamais tenté d'applaudir (ou de siffler), de trépigner d'enthousiasme, comme au concert? Non. Pourquoi? Parce que la sensation auditive ne s'accompagne pas de l'impression d'un apport *personnel* et *actuel*. Pour donner une sensation d'art, il faut un artiste. Rien ne remplace le facteur humain (1 *bis*). De plus, quand je suis dans une salle de concert, mes oreilles ne sont pas seules impressionnées.

(1) Transporteur infidèle. Il déforme ce qu'il transporte.

(1 *bis*) Il arrive déjà que le jeu humain donne l'impression de l'automatisme. « Ce pianiste a beaucoup de mécanisme, mais pas d'âme. » Et l'on voudrait que la machine exprimât une âme!

Le son m'entoure tout entier. L'atmosphère vibre autour de moi. Je n'entends pas seulement avec mon tympan, mais avec ma nuque, avec mon épiderme. Une série de phénomènes respiratoires et vaso-moteurs se déclenche et influence la région épigastrique. (La musique phonographique, elle, vient d'un point déterminé de l'espace ; je n'y baigne pas.) Bref, j'éprouve des sensations auditives, mais aussi tactiles, thermiques, etc...

Et lorsque, au concert, une fois l'œuvre terminée, j'éprouve le besoin de témoigner mon plaisir par des battements de mains ou en criant: « Bravo! », c'est le signe visible que je suis entré en sympathie avec l'auteur et avec l'exécutant, que j'ai pris une part virtuelle au jeu et que, la détente se produisant après l'accord final, une action jusqu'alors refoulée en moi prolonge l'œuvre en écho. L'applaudissement, l'acclamation, ne sont pas seulement des remerciements ou des hommages, ils constituent la preuve que l'organisme, après un noble trouble reprend sa stabilité, cependant que le moi est heureux de se retrouver accru, fécondé par le contact du beau. Ce sentiment de bien-être physique et moral se trouve à l'origine des manifestations de l'auditoire.

Tout cela n'est possible que si l'auditeur a eu le spectacle d'une beauté qui vient de se former devant lui et à son intention, pour la première fois (d'où, du reste, une partie de l'attrait des « premières auditions ») et même pour la *seule* fois, car le fait en train de s'accomplir est unique (*dixit* Bergson). L'exécution phonographique, en revanche, a l'immutabilité du fait accompli, fixé, reproductible à l'infini identiquement. Cela est indifférent lorsqu'il s'agit d'écouter: *Moi j'ai mon truc à moi,* chansonnette comique, ou: *J'ai quéqu'chose dans l'machin,* valse chaloupée; cela peut même être avantageux, car le mécanique plaqué sur du vivant est à la source du comique (*dixit* encore Bergson); mais, lorsqu'on entend le *Quintette* de Franck ou des lieder de Schumann, halte-là! Je veux sentir le jeu humain, variable, vivant, qui a aujourd'hui tel caractère qu'il n'aura pas demain. Le fait en train de s'accomplir est seul qualitatif, agit seul

pleinement sur la sensibilité. Aimez ce que jamais l'on ne verra deux fois! Ce que je peux voir ou entendre, fixé, immuable, impersonnel, *mécanique,* je ne l'aime pas. On n'aime pas une mécanique. La musique en conserve ne procure pas l'émotion neuve. A la rigueur, elle rappellera une émotion passée: elle n'en créera point.

Au troisième acte de *Sortilèges,* pièce de M. Lenormand, un musicien qui vient d'entendre un orchestre radio-électrique jouer la *Septième Symphonie,* s'exprime ainsi: « Cet orchestre jouait avec une *horrible perfection.* Rentré chez moi, j'aurais désiré entendre une petite fille faire des gammes, avec des fausses notes. »

Le phonographe n'a pas encore eu le temps — et je crois bien qu'il n'aura jamais la possibilité — de créer une sensibilité. Le même phénomène se produit dans le domaine de la vision. Depuis des siècles, l'homme apprécie la beauté des paysages en fonction des impressions qu'il en reçoit sur le plan vertical, face à lui. En ballon, les accidents de terrain disparaissent, tout s'aplatit. Il se peut que le spectacle de la surface de la terre, vue de 3.000 mètres de haut, sous soi, renferme une beauté. C'est, en tout cas, une beauté trop récente pour pouvoir être appréciée immédiatement. Le nombre des aviateurs est trop restreint, il y a trop peu de temps que l'homme s'élève dans les airs pour qu'il se soit construit une esthétique de la projection horizontale (2). La beauté de la montagne, aperçue du fond des vallées ou à flanc de coteau par nos millions d'ancêtres, ne se remplace ni ne s'exprime par des courbes de niveau.

§

Peu importe — peut-être — au compositeur l'impression ressentie par le public: il n'a jamais espéré être pleinement compris, simultanément et au degré voulu, par quinze cents auditeurs entassés dans une salle de concert. Mais, lorsqu'il entend son œuvre sortir d'une machine parlante et non plus s'exhaler d'un orchestre, il ne peut que se trouver trahi. Les impondérables qui

(2) Ou alors, il faut être un artiste comme M. Paul Morand. Voir son *Air indien.*

accompagnent l'émission des sons, leurs timbres, leur intensité, l'attaque des notes, le *vibrato*, tout cela, tout ce qui constitue leur *qualié propre*, sera *autre*. Rappelons-nous les *Conseils aux jeunes musiciens*, de Schumann :

> Considérez comme quelque chose d'odieux de changer quoi que ce soit aux œuvres des maîtres, d'y rien omettre ou d'y ajouter du nouveau; ce serait la plus grande injure que vous puissiez faire à l'art.

L'œuvre, telle qu'elle est écrite pour orchestre ou musique de chambre, peut ne pas répondre aux exigences de la « phonogénie ». Tel dessin mélodique qui sonne bien dans l'orchestre normal, confié à la flûte, par exemple, peut se révéler grinçant à l'enregistrement. On le supprime, on le confie à un autre instrument. Si l'auteur, consulté, consent au changement, s'il assiste à l'exécution dans le studio et remanie son œuvre sur les conseils de « l'ingénieur du son », *pour l'exécution adaptée et destinée à l'enregistrement*, s'il supprime des instruments, s'il en ajoute, s'il fait doubler un hautbois par un alto, qui fait bien « dans le champ », pour obtenir un meilleur enregistrement, on peut s'incliner. C'est son intérêt. Le disque ainsi fabriqué se vend mieux, répand le nom de l'auteur, lui rapporte des « droits ». Il faudrait être un saint pour se montrer insensible à ces arguments. Reste à savoir ce qu'en aurait pensé Schumann.

Ce qui est surtout à redouter, ce sont les tripatouillages des « arrangeurs » sur les œuvres de compositeurs morts, qui ne sont plus là pour protester ou pour consentir à des adaptations voulues par la technique phonographique. Mais ce n'est point cette technique — que je sache, — qui a inspiré la transformation en fox-trott du *Liebestraum* de Liszt, qui figure sur le même disque que le *Chant hindou* de Rimsky-Korsakoff, également arrangé en fox-trott!!! Les « arrangeurs » n'ont point, du reste, attendu le règne du phonographe pour « déranger » les œuvres célèbres. Les « Fantaisie sur *les Huguenots*, pour piano et violoncelle », les « Pot-pourri sur des airs

connus, extraits des grands opéras, disposés en polka pour cornet à piston » ne datent pas d'hier.

Reconnaissons en outre que les intentions de l'auteur ne sont pas toujours respectées même lorsque l'on exécute ses œuvres au concert. Quand un artiste ou un chef d'orchestre joue une œuvre trop connue, il n'a qu'un moyen de renouveler l'attention du public, c'est d'exagérer l'interprétation, de transformer, donc de déformer l'œuvre. Le public n'en a cure, d'ailleurs. Je gage que s'il prenait envie à un chef d'orchestre de jouer la *Symphonie en ut mineur* dans le ton de *fa mineur*, pas un auditeur sur cent ne s'en apercevrait. S'il la jouait en *ut majeur*, peut-être un cinquième du public s'en douterait-il...; mais il ne faut rien exagérer. Il n'y a qu'un moyen, disait Giboyer, de faire un sermon original sur la charité, c'est de dire qu'il ne faut pas la faire. Sous prétexte d'interprétation, le cabotinage et la sottise ont la partie belle. Une jeune fille jouait un jour une pièce de Debussy en dépit du bon sens, prenant le contre-pied des indications de nuances et de mouvements. A quelqu'un qui lui objectait: « — Mais enfin, Mademoiselle, vous n'avez qu'à jouer comme c'est écrit! », la suave enfant répliqua, dédaigneuse: « Mais alors..., *n'importe qui peut en faire autant!* » — Si l'enregistrement phonographique, surveillé par l'auteur, peut nous protéger contre ces ahurissantes libertés, grâces lui en soient rendues! Dès l'instant qu'il ne s'agirait plus d'art, mais de pédagogie, le problème changerait un peu d'aspect.

§

Certaine Commission pour la rénovation et le développement des études musicales, créée par un arrêté du Ministre de l'Instruction publique en date du 8 novembre 1928, a émis le vœu que « l'on favorise l'emploi des appareils reproducteurs mécaniques (pianos automatiques, phonographes, T.S.F., etc...) qui rendent d'inestimables services comme moyens pédagogiques ».

On ne met point en doute que le disque bien enregistré, contrôlé par des « idoines », propagera d'utiles

enseignements, fera respecter, ou tout au moins connaître, les intentions de l'auteur. Il sera fort utile, en 1980, à nos petits-neveux, de savoir comment Maurice Ravel entendait, en 1932, que l'on jouât son *Concerto* pour piano. Si le phonographe avait existé il y a un siècle, nous saurions comment Liszt et Chopin jouaient leurs propres œuvres. En remontant plus haut dans le domaine des hypothèses, nous saurions comment la Champmeslé et Mademoiselle Du Parc déclamaient les tragédies de Racine. Peut-être cela n'aurait-il qu'un intérêt documentaire, car le public actuel ne s'en montrerait point satisfait. C'est le propre des grandes œuvres, riches de contenu, de comporter selon les époques des possibilités diverses.

Mais les disques s'usent. Le disque *usé* ne propagera-t-il pas, à la longue, des erreurs ou des contre-indications? Il en ira comme de certaines fautes d'impression qui ont fait crier au génie.

D'autre part, loin de discuter la compétence des honorables membres de la Commission sus-mentionnée, ou précitée (comme on dit en style administratif), je suis sûr de préciser exactement leur pensée en y ajoutant les considérations suivantes:

Le disque ne constituera jamais, comme ils le disent, qu'un *moyen* pédagogique, rien de plus qu'un *instrument* de travail, comme une grammaire, un dictionnaire; il faudra toujours *quelqu'un*, un professeur en chair et en os — bref, le facteur humain — pour utiliser le moyen à plein rendement. Une pédagogie réduite à la copie d'un modèle, fixée par conséquent elle aussi, faisant abstraction de la personnalité de l'élève, serait quelque chose de mort, d'inerte, de stérile, tout de même que « l'art enregistré ».

Annonçant la mise en vente des sonates de Beethoven pour piano, un éditeur de disques écrit:

Voici donc une nouvelle série unique, constituant un régal pour les mélomanes et la meilleure étude pour les élèves, ainsi que l'enseignement le plus intéressant pour les virtuoses.

Un autre s'exclame:

A quoi bon aller à l'étranger pour apprendre une langue, alors que la Glossone met à votre disposition, économiquement, au coin de votre feu, toute la journée si vous le désirez, le plus patient et le plus compétent des professeurs!

Que vient-on nous parler d'enseignement vivant, de la compréhension expliquée de l'esprit d'un auteur, d'adaptation de l'enseignement au public ou à l'élève. Vieilles lunes que tout cela! Foin de « l'allemand en trente leçons sans professeur », promesse qui constituait déjà un défi au bon sens! Encore l'acheteur des méthodes Ollendorff ou Sanderson était-il contraint de faire des versions et des thèmes, de fournir un effort personnel. Nous avons changé tout cela! Nous vivons en un temps où il faut frapper de plus en plus fort, où l'on ose vous garantir la connaissance de l'allemand en trente disques écoutés passivement, sans même que l'auditeur ait à mettre la plume à la main, à donner quoi que ce soit de lui-même. Savoir sans avoir appris. Quel rêve! Tel est le problème que l'on prétend avoir résolu. Pourquoi prendre des leçons de piano avec un probe et loyal artiste, qui, mesure par mesure, vous indiquerait en quoi vous jouez mal, vous montrerait *comment* on passe d'un jeu défectueux à une exécution sans reproche (et ce *comment* varie avec chaque élève! En admettant même que le point d'arrivée doive être unique, identique, ce qui est discutable, le point de départ de chaque élève et les chemins à suivre sont différents). Bref, ce professeur vous inculquerait une *méthode* que, plus tard, vous pourriez appliquer vous-même à d'autres cas. Foin de la *méthode!* Il faut des *modèles,* des modèles-types, des systèmes tout faits! Il y a un élève moyen, comme un Français moyen! Apprenez par cœur des « corrigés » de versions latines, cela remplacera, dit-on, l'acquisition lente, graduelle, patiente et *personnelle* de l'art délicat de traduire. Belle conception de primaire! Ecole unique, modèle unique..., résultat unique! Standardisation dans tous les domaines,

telle est la marotte du jour. La discographie pédagogique n'en est qu'une des innombrables manifestations.

§

Quoi qu'il en soit, l'industrie du disque d'art ou d'agrément a pris un prodigieux développement. C'est le côté commercial de la question. Pour en donner une idée, signalons l'existence d'un « Répertoire phonographique, liste générale alphabétique de tous les disques vendus en France, avec le nom de l'interprète, le nom du compositeur, le genre de l'œuvre, le nom du fabricant, le numéro du disque et la référence du prix (*sic*) ». Ce gros volume ne coûte pas moins de 53 francs, broché. De plus, chaque mois, il paraît une « Discographie », liste complète des disques nouvellement édités. La Discographie d'avril 1932, que j'ai sous les yeux, comprend environ mille disques. A cette cadence, c'est à raison de douze mille disques par an que les stocks s'accroîtraient.

La possession d'une « discothèque » (2 *bis*), même modeste, simplement suffisante, représente une petite fortune quarante mille francs au bas mot, beaucoup plus d'argent en tout cas que celle d'une bibliothèque musicale correspondante composée de partitions, de recueils divers, etc... Pour pallier cet inconvénient, il existe des magasins qui vendent des disques d'occasion ou organisent des échanges. A quand le « Cabinet de lecture » pour discophiles et les discothèques municipales publiques? A quand les collections de disques « rares et curieux » à l'usage des amateurs de vulgarités sonores?

Pour le moment, la *Symphonie Pastorale*, éditée en 5 disques à 35 francs, revient à 175 francs. La *Symphonie avec chœurs* coûte 270 francs (8 disques à 35 francs). La collection complète des symphonies de Beethoven atteint le chiffre coquet de 1.600 francs environ. Veut-on un opéra complet? Voici quelques prix de revient: *Tannhäuser*, 1.190 francs; *Tristan et Isolde*, 700 francs; *Manon*, 630 francs. Les disques de musique de chambre ne

(2 *bis*) Discophile, discographie, discothèque! On appelle aussi *disquaire* le marchand de disques, par symétrie avec *libraire*, vendeur de livres.

coûtent pas moins cher, mais je suppose que la vente demeure moins rémunératrice. Le *15e Quatuor* de Beethoven: 175 francs; le *Quatuor* de Ravel: 140 francs; le *Quatuor* de Debussy a deux prix, selon qu'il a été enregistré par le quatuor X... sur quatre disques ou par le quatuor Y... sur cinq disques: 140 francs ou 175 francs. N'en concluez pas que le quatuor Y... joue plus lentement et qu'il a fallu un disque de plus pour noter son exécution; simple affaire de disposition matérielle, imputable au fait que le quatuor Y..., plus célèbre, a dû se faire payer plus cher que le quatuor X... et que la maison désire rentrer dans ses frais (3).

Reconnaissons que les éditeurs font de louables efforts pour mettre sur disques des œuvres de la plus haute qualité. Chefs-d'œuvre consacrés de Wagner, de Berlioz, de Franck, de d'Indy, voisinent sur les catalogues avec des pièces modernes et subtiles signées d'Honegger, de Stravinski, de Poulenc et de Darius Milhaud. Les fervents du culte d'Euterpe auraient mauvaise grâce à se plaindre: on a pensé à eux. Dans le catalogue d'une de nos plus importantes maisons, je constate que 67 pages sont consacrées aux symphonies, poèmes symphoniques, exécutés dans les grands concerts, aux trios, sonates, etc.; trente pages à la musique de théâtre (j'y relève les noms de Wagner, de Ravel, de Debussy, etc...); cinquante pages au « Chant français », où l'on rencontre les noms de Fauré, Duparc, Déodat de Séverac, Dukas; total: 187 pages. Les danses, opérettes, chansonnettes, banjo, scie, saxophone, ne réunissent que 141 pages. La proportion est bonne!

Evidemment, en poursuivant sa lecture, on arrive à d'autres rubriques; on trouve des titres d'une autre catégorie, en abondance; par exemple, au chapitre des chansonnettes:

Donne-toi une tape dans l'dos!
Il est cossard, Emile!
C'est pas ça qu'il faut leur montrer!

(3) Il arrive aussi, m'assure-t-on, que lorsqu'une maison a édité une œuvre en six disques, une autre maison s'empresse d'annoncer la même œuvre sur cinq disques.

La ronde des cocus.
On n'en voit pas beaucoup des comme ça!
Pourvu que mes cheveux frisent!
T'en fais pas, Bouboule!
C'est pour toi que j'ai l'béguin.
Les hommes sont des papillons d'amour.
Etc., etc...

Stupidité internationale, car, au répertoire du « Chant étranger », j'aperçois:

You are the cream of my coffee.
My canary has circles under his eyes.
You 'll be mine in apple blossom time.
Du hast mir was versprochen, Kunegunde.
Eine Freundin so goldig wie du.
Willst du mir eine Stunde Glück schenken?
Mama... yo quiero un novio.
Etc., etc...

Plus loin, on m'offre des disques bizarres et bien inutiles, des *Disques de bruits* (voilà bien le besoin, signalé plus haut, de bruit continu qui caractérise notre époque!); l'énumération indique:

Bruits de train au départ, train en vitesse constante et train à l'arrivée; vent, pluie et orage; bruits de foule, rires, applaudissements, cris d'effroi; voix féminines et voix mixtes (*sic*), murmures, lamentations, cris de populace.

Pourquoi ne pas ajouter d'autres numéros au programme: le départ de la classe, la sortie de l'école, une réunion publique à Belleville, une séance à la Chambre, scènes de ménage, une discussion avec ma belle-mère, etc., etc?

Le comble de l'art commercial est réalisé par les *Disques incidentaux*, spécialement destinés aux adaptations cinématographiques. Nous n'avons que l'embarras du choix entre *Avalanche, Folle panique, la Houle, la Bataille;* « incidentaux composés pour épisodes animés et scènes dramatiques ». Vous désirez trois minutes de

terreur-type? Dix mètres de tendresse concentrée? Bien, Monsieur! Pour les déclarations d'amour et scènes de séduction, voilà l'article courant, solide et bien fait, c'est ce qui se portera cet hiver! Ainsi certaines méthodes de dessin proposent à leurs élèves des expressions de physionomie toutes faites (la Colère, la Haine...) que l'on n'a plus qu'à apprendre par cœur, ce qui dispense de regarder le modèle vivant et de rechercher la réalité!

§

Je m'en voudrais de ne pas signaler incidemment, en parlant du côté économique du problème, le considérable préjudice professionnel que le phonographe cause aux artistes exécutants. Des musiciens, premiers prix du Conservatoire, ont « fait de la brasserie » (4), ont joué dans de petits théâtres de quartier, dans des orchestres de casino ou de cinéma. Cela leur permettait de vivre en attendant la célébrité. La musique enregistrée les a chassés par milliers. Encore un cas où le machinisme a amené le chômage!

Evidemment, on a créé des « studios » pour l'enregistrement phonographique, mais ce débouché ne représente pas un nombre d'emplois équivalent à celui des emplois supprimés (5).

Le préjudice causé aux artistes est-il définitif? Exclus des lieux publics, ils se font toujours entendre, par le discophile, en audition privée. Celui-ci ne se contentera peut-être pas toujours de musique enregistrée. Les gros cachets payés aux artistes par les éditeurs de disques vont surtout à ceux qui sont déjà *connus* par leur contact direct avec le public. Quoi qu'on dise de la phonogénie et du style phonographique, c'est toujours l'audition

(4) Les orchestres de brasserie jouaient cinq minutes, puis, souvent, se reposaient un quart d'heure. Les artistes ont sans doute une part de responsabilité dans la préférence que le public témoigne à la musique enregistrée, qui fait meilleure mesure... en quantité!

(5) Au surplus, un artiste peut, dans sa vie, jouer mille fois en public la même sonate et toucher mille cachets. L'exécution pour l'enregistrement — unique — ne lui rapporte pas l'équivalent de ces mille concerts et le prive de quelques centaines d'auditeurs, peut-être, qui seraient venus l'entendre au concert et lui demander des leçons.

réelle qui consacre la réputation (5 *bis*). Le discophile sera, d'aventure, incité à entrer un jour, pour la première fois peut-être, dans la salle Gaveau ou dans la salle Pleyel, par curiosité, pour entendre réellement, à l'orchestre ou au quatuor, l'œuvre que le disque lui aura rendue familière. Il mesurera la différence; une révélation se fera en lui; le voile se déchirera et la brebis égarée regagnera le bercail; je veux dire que le discophile deviendra un mélomane et dépensera désormais son argent aux guichets du concert, au bénéfice direct des artistes, et non plus chez le marchand de disques. Est-ce un rêve ?

§

A l'égal de leurs confrères éditeurs de livres, les fabricants de disques ont accoutumé de vanter leur marchandise, accompagnant chaque œuvre un peu saillante d'un boniment qui sent le « prière d'insérer ». La matière et le besoin sont semblables. Mêmes malices, mêmes clichés. Au lieu de: « C'est le livre qu'il faut avoir lu », l'on affirme: « C'est le disque qu'il faut avoir entendu », ou encore: « Ce disque a sa place marquée dans toute bonne discothèque ». Mêmes boniments, dans les catalogues, pour déterminer la naissance du désir chez l'acheteur éventuel. Cette publicité emploie tout naturellement les procédés de la critique littéraire et musicale commerciale : Votre intérêt est de... Cela ne vous coûtera pas cher!... Vous obtiendrez, pour peu d'argent et sans effort, ce que d'autres n'acquièrent qu'au prix d'un coûteux travail!... Prenez mon ours; on ne fera jamais mieux!...

Par exemple, à propos des opéras de Wagner:

A quoi bon désormais faire le voyage de Bayreuth, puisque l'on peut, chez soi, confortablement et économiquement, écouter ces pages admirables, interprétées par des artistes qui savent les mettre en valeur selon les plus authentiques traditions!

(5 *bis*) Voici cependant un intéressant phénomène de réversion: une affiche annonçant, pour le 30 juin 1933, un récital de chant de M. Richard Tauber présenta celui-ci comme une « vedette des disques Odéon ».

Non seulement la mécanique est parfaite, mais on laisse entendre qu'elle embellit la réalité!

L'art du boniment s'étend au phonographe autant qu'aux disques: « Cet appareil rend le son du piano avec une telle perfection que l'on peut distinguer si c'est un Bechstein ou un Pleyel ». — « Ce nouveau modèle a remporté, dans le domaine du portable, le challenge mondial ». Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? — « L'appareil s'ouvre et se ferme d'une seule main ». Encore une prime à la paresse. Il faut vraiment être « cossard » comme l'Emile de tout à l'heure pour subordonner son choix à de telles considérations. Quand on désire à ce point n'utiliser qu'une de ses mains pour manœuvrer un phono, c'est qu'on a dans l'autre un rude poil.

Il s'étend aux artistes, toujours en style de « communiqué »:

Comédien délicieux, remarquable chanteur, M. Albert R... devait (*sic*) faire une splendide carrière (*sic*) dans le phonographe: il l'a faite (*sic*).

La pureté de l'émission de Mlle Jeanne B..., son style remarquable, en font *une admirable interprète du disque.*

Certaines œuvres sont précédées d'un « autographe vocal » (encore *sic*) annoncé dans le pathos suivant:

Il est presque superflu de souligner l'intérêt qu'éprouvera certainement l'auditeur quand un chef d'orchestre éminent ou quand le compositeur lui-même ajoutent à une audition musicale l'attrait et l'intérêt d'une attestation vocale du Maître grâce auquel l'auditeur a éprouvé une sensation d'art.

Il est à penser que les éditeurs de disques confient le soin de rédiger ces annonces à des courtiers en publicité qui établiraient aussi bien des catalogues pour magasins de nouveautés, pour fabricants d'articles de sport ou d'engins de pêche.

Sous la rubrique « Musique militaire », je découvre cette déclaration:

L'Hymne de l'infanterie de marine est le chant traditionnel de nos marsouins. Quant à la *Marche de l'aviation*, elle est *d'origine assez récente*.

Je le pense bien: elle ne remonte certainement pas au Premier Empire! Ne confondons pas autour avec à l'entour, ni voltigeur avec aviateur!

L'actualité ne perd pas ses droits et, sous prétexte de « reportage phonographique » ou d' « actualités parlantes » (*sic*), on écoutera ce qu'on ne songerait pas à lire dans un journal ou dans une revue. Tel qui n'achèterait pas, pour vingt francs, un sérieux manuel de science financière, dépensera trente francs pour se procurer un disque dans lequel « M. Joseph Caillaux, ancien Président du Conseil, nous parle de la crise économique ». Le boniment vante ainsi le produit:

S'adressant non seulement à ses contemporains, mais encore aux historiens de l'avenir, M. Joseph Caillaux ne pouvait choisir, pour transmettre sa voix à la postérité, meilleur témoin que le disque. Il nous donne ici, non pas seulement une grande leçon d'éloquence, mais encore une dure leçon d'économie politique. Il n'est pas un discophile averti qui ne veuille posséder dans sa bibliothèque de pareils documents.

Oui, c'est bien « le disque qu'il faut avoir entendu »!

Par un germanisme d'un goût douteux, dans un catalogue imprimé en France par un éditeur de disques, on trouve des pages consacrées à un prétendu « Répertoire alsacien-lorrain », qui sont rédigées en allemand:

Spezial Verzeichniss für Elsass und Lothringen, Orchester mit Gesang, Tänze, *deutscher* gesang von Franz Wölker, ténor du Staatsoper de *Vienne*, etc...

Ce répertoire alsacien-lorrain me paraît être plutôt un répertoire allemand. Que peuvent bien avoir d'alsacien-lorrain des chansons intitulées:

Das Blumenmädchen von Neapel.
Die Mädel von Montparnasse.
Lola, dein spanisches Feuer.

D'ailleurs, les disques en « alsässicher Dialekt » sont classés sous une rubrique séparée.

§

En dehors des réclames imaginées par les ingénieux industriels qui mettent de la musique sur ébonite, il existe, dans plusieurs journaux, une Chronique des disques, parfois signée d'auteurs qui ont acquis antérieurement une estimable notoriété comme critiques musicaux. On adresse à ceux-ci le « service » des disques, — de même que les éditeurs font le service des livres aux critiques littéraires, — et les malheureux se donnent la peine de rendre compte des impressions que leur ont laissées l'audition des chansons de Lucienne Boyer ou des duettistes Pills et Tobet du Casino de Paris. Enfin! c'est moins fatigant que de casser des cailloux sur les routes! Ils se battent les flancs pour s'extasier sur le *dynamisme* communicatif de tel chef d'orchestre, sur la *phonogénie* avec laquelle un pianiste a fait ressortir la *cérébralité* d'un auteur, sur l'émission *offerte et retenue* à la fois d'une réputée diseuse spécialisée dans le « tour de chant »: « Ce disque, inouï de jeunesse, donne un frisson nouveau (*sic*) ». — « La diction de ce chanteur est d'un *clair-obscur* délicieux (*sic*) ».

Les clichés de la critique phonographique sont empruntés à la fois à la critique littéraire et à la critique musicale.

Tout de même que les critiques musicaux, les critiques « phonographistes » abusent de locutions visuelles pour rendre compte de leurs impressions auditives. Notre langage est fait pour les yeux, comme notre logique pour les corps solides. Je viens de relever le « clair-obscur » d'une diction. Ajoutons-y: « Cette musique *lumineuse*, parsemée çà et là de taches *sombres* ». — « Exécution éblouissante ». (L'éblouissement est un phénomène optique.) — « Ce disque où la voix *lumineuse* (encore!) de Di Mazzei fait rayonner avec une splendeur toute italienne *Santa Lucia* et *Canto per me*, qui à eux seuls valent un voyage à Naples ». (Voir l'échantillon

cité plus haut: A quoi bon faire le voyage de Bayreuth!) Ces exemples pourraient être multipliés (6).

Depuis longtemps, la critique littéraire crée des adjectifs dérivés de noms d'auteurs (un héros cornélien, les tragédies raciniennes, les études rimbaldiennes). La critique musicale parle donc tout naturellement de l'inspiration beethovénienne. Par conséquent, encore, le critique phonographiste se sent autorisé à écrire:

Le microphone a triomphé une fois de plus des difficultés de la *polyphonie ravelienne*.

(Certains procédés de dérivation des mots connaissent ainsi des fortunes surprenantes. Il est à peu près impossible de s'intéresser, même modérément et sans la moindre ambition scientifique, à la Bretagne ou à la Russie, à l'Italie ou à l'Espagne, sans que quelque prétentieux personnage vous salue des titres de celtisant, de slavisant, d'italianisant, d'hispanisant.)

Indépendants et impartiaux, les critiques phonographistes font parfois la leçon aux artistes:

Ce chanteur ferait bien de surveiller son émission; l'articulation des nasales est souvent défectueuse, etc...

Ces observations se conçoivent en critique musicale et théâtrale, car on peut espérer que l'artiste en fera son profit entre la première et la deuxième représentation. Mais à quoi servent de tels conseils devant un enregistrement définitif? Vous avez affaire, monsieur, à une machine et non point à un homme.

Le style d'un critique de disques ne devrait pas singer celui des critiques musicaux, mais se rapprocher de celui d'un technicien, d'un ingénieur qui rend compte des essais d'un appareil. Ce critique ne devrait point se croire tenu de répandre ces superlatifs usagés, de parler de dynamisme et de cérébralité, de recourir à ces for-

(6) On a souvent signalé cette interprétation du vocabulaire des différents arts: dessin, musique, sculpture..., art culinaire même. Citons ces deux exemples: « M. Paul Dukas sait pétrir comme pas un la pâte orchestrale »; « Un menu bien ordonné doit réaliser une gamme de saveurs ».

mules et bobards empruntés à une esthétique en peau de lapin; il s'abstiendrait de ces exclamations et de ces métaphores qui conviennent à l'art, à l'art vivant.

§

Concluons.

Dans la dernière partie de son livre *Les deux sources de la morale et de la religion,* M. Bergson regrette que la machine n'ait pas été mise davantage au service de l'esprit; il souhaite que la mécanique crée une mystique par où serait sauvegardé l'avenir de l'intelligence créatrice.

Le phonographe sert-il l'intelligence? A première vue, il ne le semble guère. Il y a trop de phonographes dans le monde. Le premier venu en possède un. Or, lorsque tout le monde utilise un outillage, fatalement cette utilisation tombe au-dessous du médiocre.

On ne confie pas un revolver à un enfant de dix ans, parce qu'il pourrait blesser son corps. On n'hésite point à confier aux adultes des phonographes avec lesquels ils abîmeront leur esprit. Il paraît que cela a beaucoup moins d'importance. En effet, si les discophiles, ou du moins la majorité d'entre eux, n'abîmaient pas leur esprit avec un phonographe, ils l'abîmeraient avec autre chose: basse littérature ou discussions politiques.

Fait-on des efforts pour maintenir la discographie à un certain niveau?

Des personnes douées de bonnes intentions travaillent à favoriser la production de disques intéressants, et irréprochables du point de vue technique. A l'instar des prix littéraires, il existe, en plus petit nombre, des « Prix de disques », divisés en plusieurs catégories: orchestre, instruments avec orchestre, chant, etc... On peut voir là un espoir de garantie contre la médiocrité envahissante.

Un éditeur a imaginé de diffuser par T.S.F. une œuvre exécutée par un orchestre véritable et la même œuvre enregistrée sur disque. Les auditeurs sont invités à indiquer quel est, à leur avis, celle des deux qui provenait du disque et quelle était la meilleure. De telles consulta-

tions réservent quelque intérêt... si les auditeurs prennent la peine de répondre en quantité suffisante et si leur compétence égale leur bonne volonté (7).

On peut discuter longtemps sur l'utilité finale de toute invention. Le phonographe, comme l'imprimerie, charrie pêle-mêle le beau et le laid, l'erreur et la vérité. L'automobile sert indifféremment aux touristes intelligents et aux « bouffeurs de kilomètres » qui ne regardent rien. Il en faut pour tous les goûts, dit-on..., y compris — hélas! — pour le mauvais.

D'ores et déjà, l'on peut affirmer que le phonographe contribue à rendre manifeste le sans-gêne de la plupart de nos contemporains. Tel qui n'oserait pas chanter ou sonner du cor de chasse en public fait tourner son phono en plein air. J'ai vu ainsi une jeune fille qui se préparait à se donner une audition phonographique, dans le jardin d'un hôtel où les pensionnaires prenaient le frais en savourant sous les platanes le calme d'un beau soir d'été. Sa mère lui objecta: — Mais, Gilberte, tu vas peut-être gêner tous ces gens. — Oh! les gens! répliqua la charmante enfant, les gens! Mais je m'en f... des gens!

Quantité d'apprentis pianistes ou flûtistes ont assommé leurs voisins au moyen de mélodies répréhensibles. C'est entendu. Qu'est-ce à côté des amateurs de phonographe, qui (c'est un fait d'expérience) ouvrent leurs fenêtres à l'instant précis où l'instrument commence à fonctionner, afin d'affirmer aux yeux (je veux dire: aux oreilles) des populations qu'ils possèdent un beau phono? Dans certaines cours d'immeubles, d'intolérables interférences de sons se produisent; le propriétaire du phono le plus vigoureux se sent tout heureux et tout aise de réduire ses rivaux au silence et de rester maître de la place. Les délicats, amoureux de tranquillité, n'ont qu'à se réfugier ailleurs.

D'une façon générale, la mécanique développe la muflerie, comme tout ce qui augmente les possibilités de

(7) Du point de vue commercial, la diffusion par T.S.F. de musique enregistrée ne laisse pas de présenter des inconvénients. Un auditeur qui a entendu un disque plusieurs fois par T.S.F. n'a plus envie de l'acheter, s'il est discophile en même temps que sans-filiste.

l'homme, son pouvoir, sa force, sa vitesse. Par téléphone, on adresse à son interlocuteur des injures dont on ne proférerait pas le quart à la distance d'un mètre. L'automobiliste se montre beaucoup plus insolent que le piéton, certain qu'il est de se mettre rapidement hors d'atteinte si les choses se gâtent. L'assurance de l'impunité accroît toujours la lâcheté humaine. Pour embêter son prochain avec un piano, il fallait être capable et se donner la peine de jouer du piano. Il est infiniment plus simple de charger un appareil automatique d'obtenir le résultat désiré.

La mécanique ne supprime l'intervention de l'esprit que si elle est simple.

Dès l'instant qu'il s'agit d'utiliser un appareil complexe et délicat, le rôle de l'intelligence reparaît.

Supposons un phonographe muni de tout un jeu de manettes permettant de varier les intensités du son, de faire ressortir à volonté les vibrations provenant des instruments à cordes ou des bois (8), de mettre en relief la voix ou d'insister sur le piano, de modérer ou de déchaîner les cuivres, d'accélérer ou de retenir les mouvements. Au discophile propriétaire de cet appareil, il ne faudra rien de moins que toute la science et tout l'art d'un chef d'orchestre. S'il a du goût, ce sera parfait; il éprouvera toutes les jouissances réservées à un Mengelberg ou à un Gabriel Pierné lorsque ceux-ci mettent une exécution au point et dosent les sonorités; il aura même sur eux cet avantage de pouvoir renouveler incessamment son plaisir, n'ayant pas à se préoccuper de ménager la résistance

(8) Ceci étant supposé obtenu au moyen de « micros » sensibles exclusivement à tel ou tel groupe d'instruments: cordes, bois, cuivres, percutants... et fonctionnant simultanément, bien entendu. Mais le groupe « cordes », par exemple, sera enregistré en bloc, d'une façon qui peut ne pas satisfaire tout le monde: dans tel passage, les altos seront, d'aventure, trop effacés. Point de remède à cela, puisque, au lieu d'un bloc, on nous offrira des blocs, mais c'est toujours de blocs qu'il s'agira... à moins que d'inventer des micros sensibles à chaque instrument et non à chaque catégorie d'instruments. Quelle complication! dira-t-on. C'est cependant de cette complication que triomphent les chefs d'orchestre placés devant un orchestre humain, qui mettent en valeur, à volonté, au cours des répétitions, tel trait de violoncelle, de hautbois ou de clarinette basse. C'est de ces soins de détail et de cette savante ingéniosité que résulte le caractère vivant et *inimitable* de l'exécution réelle.

physique et l'attention d'un orchestre humain (9)... Oui! mais s'il lui prend fantaisie de lancer au galop la marche funèbre de la *Symphonie Héroïque,* ou, dans un trio, de faire jouer les cordes à tour de bras, tout le temps, et de reléguer le piano dans un brumeux lointain, bref de déséquilibrer l'œuvre là où un Philippe Gaubert ou l'ensemble Cortot-Thibaud-Casals s'efforcent de l'équilibrer, qui l'en empêchera !

La plupart des clients refuseraient, au surplus, d'acheter un instrument aussi compliqué. Le client, je le répète, aime le « tout cuit ». Profondément paresseux, il consent à mettre en marche son appareil et, cela fait, il désire ne plus avoir à s'occuper du reste. Le fabricant doit avoir pensé, pour lui, à toutes les belles choses qui peuvent se produire ensuite. Les marchands éconduiraient donc l'inventeur du beau phonographe que j'imagine: — « Intéressant, votre truc! Je ne dis pas. Mais ça n'aurait pas de vente ,et si jamais ça en avait, tous mes modèles actuels me resteraient sur les bras ». Quand on travaille pour l'élite, on ne s'enrichit pas.

La mécanique peut se mettre au service de l'esprit.

Mais il faut que l'esprit le veuille.

ANDRÉ MOUFFLET.

(9) Il n'aura cependant pas la faculté de modifier l'attaque ou le « phrasé » d'un motif. Presque tout ce qui concerne « l'expression » participera de l'immutabilité de l'enregistrement.

FIN

—

Des sons sourds et affreux sont montés de moi, lamentables et enfantins, d'instants en instants, puis deux ou trois fois avec des arrêts; puis une fois; puis de loin en loin, mais plus désespérés. Après ma main, après mes yeux, ma gorge était morte.

Je suis frappé définitivement. Aucune vibration d'ordre quelconque, en moi, n'est plus perceptible de l'extérieur. Hermétiquement fermé sur ce que je pense, si je pense encore. Si je pense encore, je ne pense plus que pour moi. Et pour un temps désormais extrêmement court. Chacune des étincelles de ma pensée porte en elle qu'elle est peut-être la dernière.

Pour l'œil humain, je ne suis plus qu'une dépouille.

Mon corps est en grand péril immédiat. Les forces m'ont quitté. Recru jusqu'à l'insensibilité totale, c'est la lourde chute aux abîmes. Rien ne m'est plus rien, et je ne suis plus rien à rien. Naturellement, bêtement, d'abord c'est l'épouvante. Mais là, ce qui regarde, ce qui constate, ce qui mesure, ce qui sourit avec ironie, ce qui pense parmi cet engloutissement vertigineux: c'est moi, moi encore en pleine conscience, seul et perdu. Suis-je à la vérité plus seul et plus perdu qu'au cours d'une vie aux conceptions, aux impressions retirées, sensibles et âpres dans mon amour infiniment tendre et sans espoir, dans mes illusions savantes et consenties, comme dans mes démentis de tous ordres, souvent inexprimés, mais qui n'ont jamais manqué à qui que ce soit ni à quoi que ce soit, — hélas!

Où je me trouve, le commerce avec les vivants est terminé. Déjà je rôde dans le néant. Les pensées, la présence d'aucun être ne peuvent plus me toucher, selon

mes sens finis. Les moyens de communiquer n'existent plus. Ce qui m'habitait auparavant n'a plus d'asile. Ma mémoire est évanouie.

Pour moi, cet instant précaire où je suis — et devrait-il ne durer qu'une minute, qu'une seconde — est plus important, dans la compression de son ultime accent, de sa dernière propriété positive, que n'a été ma vie entière.

Ai-je donc même été un vivant ? Et qu'est-ce qu'un vivant?

Ici réside ma somme confirmée. Science des vanités, compagne fidèle et désenchantée de ma vie, ma raison te reconnaît toujours tandis que ma flamme s'éteint.

Vivre encore? Survivre un peu, dans cette dénégation à tout? Expérimenter une nouvelle fois l'amour et son irréalisable idéal, voir à nouveau sombrer l'objet le plus cher? Non. Pourquoi regretterais-je de ne pouvoir reprendre une expérience sans issue?

Adieu, mon seul compagnon; adieu, mon corps!

A mesure que le froid me gagne, mon ardeur spirituelle me semble plus éclairée. Illusion, sans doute, parce que déjà défaillante.

Mais soudain, ce calme, cette impression de suprême indépendance, de règne solitaire, inviolable, impérissable, en deçà de tout, de tout délaissé, et de cette vie passée en une pichenette. Tel est donc le tact vrai de la mort tant calomniée, et qui est d'un accueil si clair, si simple en vérité, si naturel, si sûr, si familier.

Quand elle m'approche de si près, pour moi le monde disparaît dans une vaine vie absurde, et dont elle me séparera heureusement, en une dernière affirmation de retraite, si bien prise en connaissance au point même où j'en suis le champ.

Cette contraction totale de ma personne, de ma réalité en un moi-même si étroit, est l'avènement logique de ce qui m'est vraiment approprié.

Pénétré d'une foncière réprobation, d'une invincible défiance contre l'extérieur. Occupé jusque-là, avec une tenace et volontaire patience, à repousser, à détruire les

compromis dégradants, les attractions qui m'y pouvaient rattacher, ou qui me portaient à m'y joindre, enfin la section radicale répond pleinement à ma perquisition dans la solitude. Sinon la perte consécutive, éventuelle de ma conscience, je ne peux que reconnaître et accueillir sans impatience les conditions immédiates de ma fin.

Je renonce définitivement à souffrir de la désagrégation physique qui m'enserre, qui me rompt, des douleurs de même ordre qui me tenaillent, — phénomènes accessoires, — et je ne consens exclusivement qu'à protéger ma lumière. Parfois elle m'est éclipsée, — encore n'estelle pas éteinte. Mon corps en est devenu la dernière, glaciale et nocturne cellule.

Une vue nette : rien ne vaut, rien ne compte — et peu importent les secousses, les carnages, les ivresses, les réjouissances — que ce que je forme volontairement, que ce que je crée de mes mains, né d'une conception conforme à mes aspirations, produit de ma volonté, de ma règle, de mon choix. Aussi bien, que tout ait croulé, que tout croule dans le monde, que l'humanité chemine, tombe dans le feu, dans le sang, que les mondes s'écrasent, que tout s'engouffre autour de moi et moi-même, ce qui est grave, c'est ma conscience, son travail, sa précision, son œuvre, son autonomie, ses raisons privées, ses moyens, ses bases propres, son contentement dans l'expérience, son consentement à l'épreuve de vivre et de mourir.

Lorsque je peux, face à face, interroger de près la mort, elle y perd son caractère assaillant, le prestige de sa prétendue malfaisance. Et, au contraire d'en être tenu, je la tiens.

Mon destin est pourtant atroce de mourir solitaire et, mort déjà, d'être séparé de mon amante. Mais c'est bien, et pas assez si je dois ainsi payer en douleur le bonheur que j'ai eu de la connaître.

Pourrais-je disparaître en trahissant mon légitime orgueil, en abandonnant l'usage régulier de ma pensée, parce que tout est terminé de ma vie, parce que ma

plume est tombée de mes doigts, au bout de mes dernières recommandations, parce que la communication est désormais absolument fermée entre tout et moi-même?

Au point où se trouve — après la naissance inexaminable — le second battement important de ma minute, comment mon intérêt pourrait-il y défaillir?

Mon corps, mon être même, mes dernières spéculations sont où personne ne les peut plus rencontrer.

Bientôt je serai dans la mort comme j'aurai été dans la vie. Je n'y saurai rien de ce qui aura précédé.

Ainsi que, avant ma naissance humaine, il a pu être que j'aurais su que j'allais vivre, tandis que, ensuite, vivant, je n'aurai plus pu avoir connaissance d'aucune existence antérieure; de même, étant à l'état mort, bientôt, je ne saurai plus si j'aurai vécu, ni ce que c'est que de vivre, ni que j'aurai su que j'allais entrer dans la mort.

Fixé dans la quasi-rigidité corporelle, dans l'abolition, je ne m'étonne pourtant pas que reste en état ma conscience. Etat sans doute précaire, et où, de crainte de s'évanouir, reconnaissant seulement sa présence attentive, elle s'immobilise en une attente qui, courte, peut la voir s'abolir, ou, prolongée, peut la voir momentanément s'assurer.

Je ne suis plus — mes facultés fortement atteintes, en déroute, en désordre — dans la sublime communauté antérieure. Par périodes je peux encore réfléchir. Je me tiens calme, avec, pour unique recours, moi seul, en cet état auquel j'avais parfois songé, sans alarme, au cours de cet amour qui avait donné son sens, sa clef de voûte à ma vie, et qui se désagrège avec la déroute consécutive de mes facultés. Car l'excès de torture a rompu déjà mes moyens de concevoir, de ressentir, de posséder en maintenant. C'est pour vivre encore — puisque, vaille que vaille, je vis encore — que j'essaie de rassembler, de dénombrer, de ranimer mes pensées en éclipses, en revirements, en disparition. Pour vivre en-

core, pour maintenir ma tête attentive, mais déjà engagée aux abîmes.

Après un atroce et long assujettissement au premier choc du procédé mortel, la révolution passagère s'est opérée soudain.

Terrassé par l'épreuve — ma pensée agonisante dans le désespoir et le déchirement, titubante, fléchissante, effondrée — mes yeux aveugles et incapables de larmes, abominablement, je succombais, l'intelligence haletante et renonçante.

Et voici que me revient soudain l'objection judicieuse — don intime de mon ironique et tranquille démon — alors que je touche de si près au trépas.

Je n'y tremble point. Et c'est de cette petite passerelle du commandement secret que je cherche à considérer encore une fois, avant d'être détruit, mon amour qui meurt de la défaite même de ses conditions, de ses forces diverses à le concevoir, à le tenir.

Jadis, je possédais ma plénitude d'équilibre. Mes pensées ne se manifestaient à moi que sous la pression — douleur ou délectation — d'une impression vive; et plutôt en réaction, car elles tendaient toujours à maintenir ma conscience attentive et disposante. Ainsi mon animal ressentait, avec plus ou moins d'insuffisance ou d'excès, la douleur ou la joie, et mes facultés, là-dessus, composaient raisonnablement. Cela est maintenant chaotique.

Ou bien encore elles se manifestaient à moi — mes pensées — parmi de grands repos contemplatifs, en des rétractions farouches, dans la somptuosité immense d'un néant qui était leur décor familier. Ce serait les trahir que de les quitter, alors que la porte s'ouvre de leur sombre panorama.

Si ma vie avait pu s'organiser vers une tendre simplicité, c'est vers la paix domestique, favorable à mes spéculations préférées, auprès de ma bien-aimée, que j'aurais désiré que mon siège se fît.

Longtemps nous avions rêvé d'une accueillante, large paysanne cheminée, où auraient flambé par nous et pour

nous de grosses bûches, où nos soirées d'hiver se seraient elles-mêmes consumées — avec nos cœurs tranquilles, avec notre cher génie à nous aimer. Nous allions la construire, lorsque le sort tourna.

Nous aimions voir flamber le feu dans une grande cheminée, nous voulions cela sous notre toit. Notre plus grave aspiration : que nous soyons un jour étroitement réunis auprès d'un tel foyer, à nous, sous notre grand manteau. Là était le tableau même de notre amour et de la consumation de son idéal, à la fois de recevoir et de reconnaître à nos vies unies sa chaleur, tout en nous acheminant dignement, dans un blotissement étroit, vers la fin.

Mon attention à comprendre, où je me concentre désespérément, est-ce là autre chose que le moyen d'accès naturel aux glaciers que tout en moi, déjà autrefois, se révoltait souvent d'être obligé de gravir. Révolte fomentée par les sourds tendres pouvoirs qui régnaient au fond de ma nature. Mais j'avais alors à moi l'amour et la raison.

Maintenant où l'objet de mon amour et l'usage ordonné de ma raison m'échappent, je ne suis plus qu'une bête arrachée à ce qui était la vie de sa vie.

En face de moi, auprès de moi, dans mes bras même, elle était la chaleur appuyée contre le froid, la foi en la vie contre le démenti, la croyance contre le doute, la grâce même contre la sévérité; et cela, ce groupe mortel, maintenu défensif, serré par une répulsion commune contre tout, et travaillé d'un robuste et réconfortant mélange moral. Ni la brûlante passion, ni l'exaltation sentimentale ne pourraient déterminer ni atteindre un tel intérêt. L'attaque adverse ni la mort n'en sont maîtresses.

Une impression se précise; ce calme de conscience que j'avais auprès d'elle, lorsque nous étions parfois si profondément heureux, je le sens qui me revient comme si elle était là, près de moi. C'est que jamais je n'ai connu le calme que près d'elle. Donc elle est là. Mais je suis

inerte, je ne peux plus la voir, ni l'avertir que je sais qu'elle est là.

Et c'est un coup de panique affreuse. Mes pensées alors, cherchent une issue pour se *sauver,* comme des animaux captifs aux approches d'un cataclysme...

Elles n'ont plus aucun moyen de s'exprimer, de se communiquer, de lui faire savoir qu'elles vivent encore. Elles étouffent dans mon corps anéanti. Ainsi compressé, la force d'âme me sauvegarde. Et, dans ma propre nuit profonde, je rassemble et protège mes lumières.

Parmi cette sourde épouvante et cette ferme reprise intime des pouvoirs, je peux, maintenant que je suis seul, seul pour l'éternité, reconnaître en moi, disjoindre, deux êtres: d'une part ma bête; de l'autre ma conscience. C'est assez, cette révélation, pour que je me bande à poursuivre et à réduire ces deux éléments, mêlés habituellement.

Il me semble qu'ils se séparent, qu'ils se fixent distinctement, face à face, d'une manière formelle. Et cela, en un acte suprême de discernement, et à mon contact immédiat même de ma perdition; alors que l'instinct se trouve déchaîné, hagard, et que la conscience est portée à lui opposer fermement tout son ressort.

Il n'est plus pour moi de jours ni de nuits; mon organisme physique, désorganisé, ne m'avertit plus de rien dans l'espace ni dans le temps. Je n'ai plus aucune unité de mesure. Ce sont les ténèbres. Ma veille est obscurcie, ou réapparaît, rapide et fugitive, selon un mécanisme détraqué, capricieux, implacable dans mon désordre, mais sans heurt.

Au moment qu'elle revit soudain — mon attention — et s'exerce, j'en saisis la direction. Mais je me considère, à chacune de ses lueurs, à chacun de ses redressements, avec étonnement. C'est alors que mon vacillement, au regard du proche néant, me fait sourire à le pénétrer si bien tout en me sentant réduit, comprimé, fixé dans l'agonie.

Personnage — selon les variations de ma vision intérieure — tour à tour immense ou microscopique, parfois

je me prends, en d'incapables imaginaires velléités, à retirer ma tête vers mes épaules, à rapporter mes jambes pliées. Ainsi mon corps suivant, sans décret, l'état de ma pensée, me paraît se contracter, se recroqueviller, se retirer davantage. Tous mes éléments physiques et moraux ainsi se pressent et se groupent autour de mon cœur effondré, cruel et généreux pourtant à continuer sa vaillante action; et qui semble avoir une tenace raison, une volonté obscure à résister.

Je comprends ce rassemblement panique de mes membres et de ma tête vers celui qui les commande et les alimente, alors qu'est disparue pour lui, restée au monde des vivants, celle qui en était le perpétuel, tiède, charmant et réconfortant objet.

Oh! fragilité de nos vaines confiances, quand l'infortune du destin et la rigueur du cadran rejettent aux gouffres nos efforts sacrés, nos forces de vie...

Ce qu'il importe que je fasse surgir de moi, ce ne sont pas mes réactions, qui ne sont dès lors que les effets du débat morbide, — mais moi-même, ma volonté profonde, en rapport avec tout ce qui constitue mes moyens de la réaliser. Il s'agit de l'affirmation concrète de mon idéal. Plus il se trouve démenti, écrasé par ma défaite, mieux il en peut assurer sa volonté en œuvre. A ce jeu, mon cœur est bien en place.

A ma fin, je possède encore mon procédé excavateur. Pénétrer avec calme, émotion retenue, ne pas reculer, et davantage ainsi à mesure que le danger est plus menaçant. Creuser vers mon but d'un effort mesuré, patient, faire front aux traverses. Mon but: l'exercice de ma raison et de ma conscience dans une immédiate concentration de l'examen et du jugement. Ma vie exclusivement en fonction de son moteur, toute ramassée dans ma poitrine. Que rien ne s'échappe, de mes saisissements intérieurs, que pour y rentrer, contrôlé, fortifié. N'admettre rien, volontairement, dans ma pensée et dans mon mécanisme encore en action, que selon le plus grave objet, qui est actuellement dans le soutien de ma conscience menacée parmi le précipité mortel.

En moi, rompu, paralytique, celle que j'y avais adoptée a été soustraite à l'étreinte amortie de mes pouvoirs de conception défaits. Ce départ m'a été un redoublement de transes. A cette atroce perte, je me suis connu débordé par les accents plaintifs et stupides de la bête blessée mortellement. Je ne les ai pas refusés, fidèle à mon état, à mon dessein toujours de ne déterminer, en opposition à mes épreuves consenties, quoi que ce soit pour les réduire — du moins tout le temps où elles ne s'attaquent pas à la solidité de mon consentement et de mon libre arbitre toujours embusqué. Au jeu qui leur est laissé, les atteintes s'excèdent naturellement, car, qui ou quoi ne trouve pas de résistance accroît ses coups avec sa confiance à les voir bien accueillis. Ainsi mon énergie se bande, se réserve, affirme sa puissance à proportion, mon orgueil s'échauffe doucement, ma carapace se durcit, mon cœur s'assure aux coups, se gardant viril. Comme j'apparaissais jadis, sous le manteau de comédie trompeur, d'une soi-disant faiblesse à vivre au monde, je possède encore mon intraitable résolution derrière cette défaite d'apparence qu'est la défaite du corps. Sous le masque de l'impuissance, il y avait, il y a le sentiment invincible du tragique personnel contemplé face à face, avec ce sourire dans la douleur, et ce sourire dans la force, qui signifient la puissance.

Pour saisir ma détresse, il me faut masser sous ma vision ce qui s'est écoulé depuis le coup d'attaque du mal jusqu'au moment actuel où, mes derniers gémissements se faisant plus rares, je comprends que le temps et l'instinct de conservation de mon esprit cicatrisent au moins le plus affreux, le plus dramatique de ma blessure morale. Ainsi, sans lâcheté en face de ma douleur, sans trahison non plus, je peux la borner, et, sur son action en moi, pencher mes dernières interrogations.

Construit comme je l'ai été et comme je le suis encore — toujours préoccupé dans l'ordre moral — la vie ne pouvait me donner de bonheur que dans un amour sans pareil. Ainsi l'avais-je rencontré lorsque je m'étais consacré à mon amante. Cela avait été mon humaine fai-

blesse de bâtir le bonheur, alors que, quoi que nous entreprenions ou construisions, la ruine suit.

Pourtant, si j'avais été, maintenant, touché par le sort d'une manière moins dure, et qui aurait permis à mes yeux les regards, à mes lèvres quelques mots, à mes membres quelques mouvements, à mes mains quelques pressions, j'aurais pu connaître là, recueillie contre moi, près de moi, mon amante. Je l'aurais guidée encore, toujours touchée, anxieuse et passionnée à cette grave réflexion profonde et que j'avais à ses gestes, à ses pensées, à ses enfantillages, à ses angoisses, à ses clairvoyants commentaires, à ses silences, à ses frémissements de bonheur, à ses chères extases, avide de cette bonté que j'avais pour ses inconséquences, de ce partage maladroit que je réclamais à tous ses travaux, de cette protection infaillible dont je la préservais de tout mal.

Parmi les affres qui m'étreignent dans ma lucide inertie, je songe qu'est séparée de moi cette ardente intelligence, aux actions contradictoires, cette exquise, nerveuse et fragile sensibilité, cette émotion enivrée, cette femme complexe, à l'âme enfantine et passionnée, qui était suspendue aux moindres expressions de mes yeux, aux plus légers accents de mes lèvres, à ma garde familière diurne et nocturne; de qui chaque nuit le sommeil était pour moi l'image sublime et sacrée de la palpitante éternité. Vie, vie amère.

Il est à mon *in pace* sans espoir une extrême surcharge. Cette épreuve, où j'assiste par éclairs et par coups de ténèbres dans la nuit de mon être, à la réapparition de mon amour vivant, suivie bientôt de la reconnaissance de mon réel état. La mémoire familière tendrement habitée ne cesse de proposer, de ressusciter, parfois soudainement et avec intensité, celle qui n'est plus et ce qui n'est plus. Puis, à ces mirages de la douleur morale, de la soif sentimentale, de l'affaiblissement excessif, s'oppose vite ma véritable et abominable détresse.

Dans l'incertitude subconsciente de la désorganisation, je m'épuise à être le champ de telles oppositions inhumaines, à subir ces antagonismes où l'imagination

la tendresse éperdues, la pensée anxieuse, et toute l'atroce vérité impérieuse et sourde se tendent, s'étreignent, se débattent, en une dispute fratricide.

Une sorte d'éclat. Une présence... la présence... la présence soudaine prise en conscience: le visage de mon amante, meurtri d'un espoir désespéré, d'une participation pénétrante, penché sur moi, comme si mon agonie pouvait encore, peut-être, n'être pas inexorable — comme si elle n'était pas déjà accomplie, en vérité. Sorte d'ivresse instantanée de tout le sentiment, de tout l'idéal éthique aussi de mon amour. Rapide poussière dorée, apparition imaginaire d'un mélange sublime, pourtant aboli. Une confiance régénérée, une sève ancienne revenue au cœur, bondissant à l'imagination — cela suivi de la rechute plus profonde aux abîmes, — véritables derniers sursauts de ce qui a compté au monde par-dessus tout pour moi, surgi en un dernier feu.

Toute ma vie, toute ma vie humaine est résumée là — inerte et seul — dans mon impossibilité de tout rapport avec l'extérieur, de tout partage, de toute action; sinon sur des excès illusoires de la pensée aux abois. L'aveu est ici obligé que tout n'est rien autre au fond que cela: l'inertie, la soustraction radicale; et la vie un recroquevillement douloureux, où seuls les mirages passagers apportent l'impression du bonheur.

Mais il est vrai, à ces mirages et à ce bonheur, mon cœur y a toujours consenti, y consent toujours.

Ma pensée m'échappe et devient une imposition arbitraire de celui qui survit sur celui qui meurt, ou réciproquement. Mélange en même temps que dédoublement. Telle est la duplicité fondamentale de mon dernier état, où mon corps agonise, à la lumière de ma souveraine et vacillante veilleuse.

Le véritable signe morbide prépare son coup de force, sa déflagration d'une étrange, intense, impérieuse urgence.

Encore ma mémoire se met en jeu avec un automatisme soustrait à mon contrôle et à mon assentiment. C'est la première fois et peut-être la dernière que mon

épuisement se manifeste en un désordre d'un tel libre emportement. Et, concurremment, la notion qui se forme, vague mais ardente, indiscutable, de la présence vigilante de mon amante. C'est une ruée de tout mon être d'hier, vers le retour en arrière que mon cœur, se sentant perdu et avant de se perdre tout à fait, arrache à sa vérité, tout en me précipitant. Je vais, douloureusement, aveuglément, dans une dernière grâce, une dernière cruauté de l'amour.

Visions âpres, oppressions lumineuses, fulgurantes, désespérées, hors du temps et du fait, et qui ont — comme en un bref résumé de la condition humaine — cet aspect double, incertain, de vérité et de délire, en un fond de véridique équivalence.

Dans le délire, je me sens porté sur une étroite jetée; je marche en regardant le sol; et je peux à grand'peine avancer. Je lève les yeux vers les montagnes et le ciel. La détresse me saisit à la gorge, m'arrête, me cloue. Je regarde à mes pieds. L'eau accourt, m'environne.

Eau traîtresse, cher élément qui nous portait, tant d'étés, pleins de bonheur...

Montagnes, au pied desquelles nous allions tout petits, mais serrés.

Mes yeux se sèchent dans la bise. Je sens un peu le froid. Je me retourne, me retire.

Le quai! le quai! son escalier! où nous abordions en barque quand les chers bras valeureux de mon amour nous y menaient.

Je ne veux plus d'autre destin que terminer la vie dans notre maison en forêt, où nous nous sommes tant adorés. Parmi les choses qui nous ont vus, qui nous ont aidés, parmi lesquelles nous avons vécu.

Ah! que je suis douloureux, désolé, désolé. Tout espoir est fermé.

Mes doigts remuent. Je le crois et je tombe en sanglots. Cela secoue mon corps, serre ma gorge. Je le voudrais, j'y tends mon être. Rien ne s'ébranle, rien ne bouge.

« Ah! tu es là... ta tête, tes yeux... J'ai pu revoir, dans

ma petite promenade, les monts, le ciel, l'eau, le quai où nous abordions autrefois.

« Me voici au croisement de routes où j'ai désespérément sangloté. »

Oh! délire, ne m'abandonne pas.

Voici que maintenant je suis en condition de mourir, alors que je n'étais occupé jour et nuit qu'à vouloir donner mon cœur de plus en plus.

Ne plus pouvoir la tenir contre moi...

Etre séparés, c'est déjà pour nous deux avoir renoncé à la réalité de nos êtres sur terre.

Mourir? Il va donc falloir m'apprendre à être seul... Attendre un véhicule... un train... partir!... Enfin pousser ma bête solitaire et en détresse...

Je regarde le pays de notre amour avec mes yeux embués... Mes tempes sont douloureuses... Ramassé sur moi-même, parmi les cahots de la vieille carrosserie de l'omnibus campagnard qui m'emporte, et le bruit du moteur...

Devant moi le conducteur, la casquette en arrière...

Obscurité, lourde opacité, long anéantissement.

Traqué dans mon immobilité, je ne peux faire comprendre à mon amour que je sens sa main sur mon front...

« Où étais-je? Mais tu es là, toi, dis, tu sais... »

J'ai parcouru les routes élevées, avec ma bonne petite voiture. Interrogé les paysans, les aubergistes. Contemplé des hauteurs les immenses vallées ; puis je suis arrivé à ce lac, au pied des monts, et qui noie leur altitude à la base. C'est là que sous mes yeux contents, après les hivers de nos tendresses ardentes, serrées, sévères, elle ouvrira son être épanoui au contact de la nature, du soleil; spectacle où mon émotion m'étrangle, que mes yeux voient. Ah! je ne suis plus aveugle.

Mais maintenant c'est l'exécution définitive de mon être annihilé, de mon cœur rompu dans la douleur de son incroyable perte. Seul, misérable, démenti, mon âme est perdue, ma survie m'est à charge, prête au coup final qui me séparera de mon amour pour l'éternité.

Mes plaintes désespérées sont complètement inexprimées, mon cœur est étouffé : qu'ainsi alors elle puisse me croire insensible déjà, ...déjà dans la paix...

« Ta main sur mon front... »

Dans notre maison. Je tremble pour elle, inquiet au moindre de ses gestes. Pas un instant mon souci ne manque d'être en alerte.

Le froid ne peut sans ma protestation, ni contre ma défense effective toucher les épaules de mon amante.

Sur le pas de notre porte. Elle s'éloigne. Mes yeux ne la quittent pas avant qu'un tournant ne me la cache... Encore restent-ils à la suivre, ...à la voir, alors qu'ils ne la voient plus...

Elle est absente, ma pensée ne pourra être calmée jusqu'à son retour.

Sur l'eau, l'ivresse la fait frémir de joie extatique. Elle ne peut la ressentir pleinement qu'à la constater dans la profondeur du bonheur sans limite qui s'exprime souriant à mes lèvres.

Elle apporte ses mains sur les miennes. Elle parle : « Dis! tu sens combien je suis heureuse. C'est à toi que je le dois... tu le sais, tu le sais! n'est-ce pas?... »

Sur l'eau encore. Soudain le ciel se noircit et les nappes liquides se soulèvent.

Elle rame dans un bon rythme pour rentrer, ...mais je crains et je la presse :

« Vite !... Vite !... Adèle ! » Mais elle continue régulièrement... un peu farouche...

Nous nous promenons sur la berge. Un transport de bonheur nourrit ma puérile fierté intime. La sécurité gonfle mon cœur. Et ma main, au cours de nos cent pas, s'élève doucement et se pose familièrement avec confiance à son épaule.

Mon cœur dans son secret, mon front penché, ressentent, avec émotion et force, un orgueil plein d'énergie et de paix.

Je monte un escalier. Je rentre seul dans une chambre étrangère. Je m'assieds et je me courbe contre le

poêle... J'ai froid... et les sanglots me reviennent... Oh! que c'est dur!... oh! que c'est dur..., que c'est dur!...

Je me promène, la tête penchée, puis je me retourne. Notre maison se détache au soleil, blanche, simple et modeste. Notre maison où nous avons vécu... La chambre, derrière les volets clos...

Soudain, ma raison reparaît. Je suis assailli de vagues sourdes de douleur morale et de sanglots étreints, égorgés, anéantis, qui me sapent mystérieusement en des décharges courtes.

Ce qui me tient encore sur terre : cette masse détruite, quasi rigide, et qui ne sait plus rien, qui ne touche plus à rien.

« Ta main..., ta main toujours sur mon front! »

J'ai l'impression, par le retour, la similitude des positions (j'attends au soleil, assis dans une gare, devant les rails, au chant des oiseaux, au bruit des pas sur l'asphalte, etc.), de vivre d'autres époques lointaines de ma vie, de ma jeunesse. Cette impression juvénile d'être seul sur terre, au début de la vie, ...d'attendre les choses que j'ignore encore, qui m'en viendront tout naturellement, comme d'un immense désert lumineux et inconnu...

Ah! tragédie de ma vie longue et savante, qui est pourtant contenue en moi. Tout ce que je porte d'années, cela est donc soudain rayé!...

Sa main sur mon front, sa jeunesse. ses forces vives, cela était nécessaire à ma fin.

Ruinée, ma barque miraculeuse.

Mes sens sont déformés, sont défaits, décomposés... Une lumière à mes yeux comme d'un soleil voilé, quasi lunaire...

Ma mémoire impose ses propositions déconcertées. Elle ne répond plus à quelque appel, il n'y a plus de commandement.

Les beaux nuages, le cours des saisons et toutes choses qui remuent, s'agitent vainement et inlassablement.

Ne pas partir sur un sentiment. Partir sur une juste appréciation.

Il y a eu en moi un être vivant, un être de chair, avec un cœur qui battait, plein d'angoisses, d'émotions, de bonheurs, de détresses.

La mémoire d'un état qui m'est interdit; toutes choses anciennes de mon passage terrestre ne m'apparaissent plus que comme des vapeurs imprécises, inaccessibles, lointaines, évanescentes.

Autrefois, j'entendais mon talon frapper le sol.

« Ta main..., ta main..., oui, oui!... »

Plus qu'aveugle, baigné dans une opacité glauque faite de lumière pourrie, sans révolte, imperturbablement attentif, une clarté vacillante de ma conscience m'avertit encore que déjà je ne suis plus au monde. Pendant de longs espaces, elle ne m'avertit plus de rien. Le lambeau de vie, qui me permet encore connaissance immédiate de la mort, m'est plus mortel que la mort.

En vain le sort se poursuit-il irrémédiablement, la protestation ne s'élève pas du passager arrivé à la fin de la route : ici finit pour moi l'amour, ici finit pour moi la vie.

Une malheureuse révélation, une assurance pénible que j'ai, précédant l'anéantissement: l'amoindrissement, la dégradation de ma chère grande douleur. Mon cœur ni ma raison ne peuvent supporter la trop longue, l'extrême tension d'une émotion qui les ruine encore dans leur ruine.

La bête elle-même se sent déchirée de son objet, battue dans sa résistance à le vouloir conserver, par les affres de la démence et par l'impossibilité physique de souffrir sans les relais de la syncope.

A ses vrais bons coups de mine, la douleur monte, de ma poitrine étreinte, vers mon visage et mon front qu'elle abîme et fait s'écrouler, dans l'effondrement de mon rêve enfantin.

La douleur supportable m'est la plus cruelle, la plus amère. Car mon cœur en est lésé.

Ah ! pourquoi la désolation qui me navre à la connaissance entière, à l'action même de ma perte, ne peut-elle chaque jour s'aggraver, et que mon énergie s'en ac-

croisse, afin que je puisse la connaître toujours plus forte et pourtant la supporter encore jusqu'à extinction! Mais non, l'animal qui souffre et s'y épuise épuise aussi la susceptibilité morale. Et je sens cela que je voudrais refuser, mais je suis contraint peu à peu de céder, — à reculons.

Comme je savais regarder en face autrefois le bonheur inouï sans m'y perdre, ni m'y tromper, je sais regarder sans broncher la douleur et le passage mortel, et vivre, survivre, présent à moi-même, employer avec mesure mes facultés tant qu'elles me sont encore relativement disponibles.

Lorsque dans mon aveuglement et dans l'excès de ma souffrance j'atteins le tréfonds, lorsque dans mes ténèbres trop fulgurantes et dans l'excès de mes tenaillements, je suis à l'insupportable, dans l'ordre corporel comme dans l'ordre des facultés, alors je me sens glisser à l'insensibilité et à la sérénité. L'insensibilité comme la sérénité sont déjà des personnages de la mort. La sérénité n'est plus qu'un état d'opportunité, de servilité, au lieu d'en être un de discernement, de choix, de conquête sur soi. La sérénité, c'est l'aveu de la misère, le consentement à l'épuisement, à la faillite des ressources. Ensommeillement, évanouissement des forces. Parmi cet état même, contre cette contrainte de déchéance, ma volonté, ma raison refusent l'horrible sérénité. Et c'est en prenant bien état de toute la réalité concrète que je veux regarder ma fin, et ma perte.

La douleur, puis le chagrin se transformant avec le temps — remède implacable — en une mélancolie plus cruelle, peut-être, que tout, à un patient de bonne énergie. Ici, le temps est court, mais les évolutions y brûlent les étapes, et les événements s'y aggravent et s'y précipitent.

Entrelacs des ténèbres et de la vie encore, — en un instrument déjà tout désaccordé.

Il me semble que ce me serait facile de dire simplement à mon cœur, à ma circulation, à ma respiration : « Cessez donc » et qu'ils obéiraient tout bonnement. Si

j'avais vraiment cette commodité d'enjoindre ainsi et d'exécuter, comme je m'y laisserais peut-être aller... Mais non, car je suis curieux.

Je vois ce qui est, que ma douleur est égale à celle de la bête à qui on arrache son fruit, — et de même ordre. Comme à elle, rien ne m'est explicable; à moi-même je ne peux rien expliquer.

La plaie vive de l'arrachement est là, implacable, dans ma poitrine. Ma tête est penchée de côté sur mon cou détendu, ma bouche ouverte, muette, mes yeux partis annulés, la tête de ma bête est seule à mes épaules.

Tout à coup, — avec la révélation du désastre en action et grandissant — m'apparaît plus pressante l'obligation d'un ordre intérieur nécessaire, d'un examen secret de plus en plus attentif, dans mon être même en souffrance, à mes derniers instants de relative disposition morale de moi-même.

Car tout est changé, comme dans un déclic, au moment où m'apparaît que je ne suis plus dans la vie, si je ne suis pas encore passé. Il y a là, à ce déclic qui s'impose, l'objet d'un recul, d'un arrêt de tout l'être, une réaction, une reprise, une recrudescence parmi la conscience du sang-froid nécessaire et de ce que toute panique est particulièrement inopportune, toute angoisse vaine, en un moment terminal dont l'imposition est irrémédiable et le fait irréductible.

Il n'est plus pour moi que d'avancer, le front éclairé, de quitter le monde et de rentrer dans la nuit éternelle.

En une équivoque, sans savoir ni me demander si c'est le fait de l'imagination, dans les affres, tout à coup, en une révélation opiniâtre, en un réveil parmi la mort déjà maîtresse (réveil pour combien de minutes?) : mon amante une nouvelle fois réapparue — vérité ou mirage — conçue au réel, désespérément, ou arrachée de moi-même, de mon cœur et de mon âme à l'article dernier. Près de mon trépas, nous deux, inséparables et pourtant si nettement séparés que je ne la vois déjà plus que par le caprice d'un délire, où le réel et l'imaginatif me restent indiscernables.

La petite masse matérielle formelle de mon amante, et très en particulier sa tête, prennent une unité, une suffisance, un isolement de granit, une affirmation sans seconde, une sûreté de consistance, — dans l'atmosphère d'inconsistance immense et indifférente de tout ce qui est au monde en dehors de cela, en dehors de cette chère statue véridique, de ce chef au ferme sommet qui garde l'esprit, l'animation sublime, sombre et profonde marquée à ses yeux qui me regardent fixement, tendrement, douloureusement. Signe concentré là de l'intérêt unique de ma vie, essence dernière, résumé incontestable que je tiens dans le saisissement soudain de ma suprême conception concrète, surgie de mes derniers pouvoirs ardemment incarnés.

A la lumière, dont je ne discerne pas si elle est celle du jour, ou si elle est artificielle, ou de cauchemar, succède une invasion de nuit profonde..., — noir tourbillon massif, volte-face, avertissement, acclimatation de l'agonie à cette obscurité sans fin...

Ah! ce qu'était jadis la paisible lumière! ce que m'était ce don de la voir, elle et toutes choses de son office journalier, où mes sens et mes facultés pouvaient s'assurer de son existence...

Auprès de ma perte de ce passé, peu importe la méprisable cause, le moyen, le tourniquet que la nature emploie pour m'acheminer à la raideur et à la congélation. La torture physique reste pour moi d'ordre subalterne. Qu'est l'accélération des signes morbides, sinon rien autre pour moi que mon information du prompt déversement au sablier horaire, et rien de plus?

Mon contrôle n'accomplit plus chez moi rigoureusement son travail. Il y rôde, il y naufrage il s'y relève, s'y cherche lui-même; mais quand il s'y retrouve, il est indemne. Et sa proche terminaison ni ne l'exalte, ni ne le presse, ni ne l'ébranle. Elle ne le fait que plus attentif et plus résistant.

J'avais su prévoir à temps, — lorsque j'écrivais précédemment mes feuillets testamentaires, — l'aliénation d'une période terminale où il serait trop tard pour y

réaliser un acte capital qui exigeait à son service que tous mes moyens fussent encore intacts. J'avais su discerner dans le proche avenir le moment, arrivé actuellement, où la cohérence se défait, mais où j'avais justement deviné, escompté toute la difficile et généreuse et forte résistance que j'aurais à y apporter, déjà hors du monde pourtant, sous la pressante et patiente interrogation de mes facultés morales dans leur effort suprême, intraitable.

Je n'avais pas attendu d'y être engagé pour connaître que cette destruction même proposerait au mouvement de mon âme, sous la grave menace imminente, un redoublement de ses forces positives.

Mon corps ne porte plus. Il vogue dans l'éther, ou plutôt il est ainsi jusqu'à ce constat que j'en fais, et qui l'alourdit et l'enfonce.

Tout à coup, les derniers rapports de mon corps avec moi m'échappent : anéanti, parmi les degrés d'un escalier qui ne mène à rien, sous le ciel noir, dans la nuit froide, dans un grand frisson, flagellant, titubant, tombant, vainement appuyé au mur de mes mains sans force, ivre de désespoir. Je suis celui qui a perdu sa maison et qui pénètre seul dans une autre absolument étrangère.

Ainsi la mort m'est immédiatement présente.

Je dois à mon amour accablé, détruit dans l'ordre de la vie, de le maintenir et plus fort et plus inaccessible au coup de mon échec définitif.

Ma volonté fondamentale, au-dessus de tout, résolue dans la somme de mon destin personnel, devant suffire à toutes les requêtes de mon cœur, de ma conscience et de ma raison.

La séparation radicale intime, l'impossibilité de prendre contact ne permet plus aux nerfs d'agir, au cœur de battre pour l'objet qui était leur mobile.

Y a-t-il deux minutes, y a-t-il cent années que je vivais alors ? Je ne sais plus. Et je suis selon une désorganisation frémissante, dans une carapace scorifiée.

Ma raison doute, fuit, revient, se redresse soudain, puis s'enfonce.

Univers précaire, faible, artificieuse feinte. Tout, à la fois immense par rapport à mon animal, et si petit, si débile devant ma raison, lorsqu'elle se ramasse.

Je perds actuellement toute sensibilité de contact avec la vie. Je prends encore impression, par courts battements, que ce contact est perdu. Encore ne se révèle-t-elle à moi que parmi des nappes de défaillances sereines, stupides, où je ne suis plus présent.

Sanction définitive de ma longue aspiration sans espoir.

Je marche seul sur une route ensoleillée parmi toute une nature de printemps.

C'est atroce.

ANDRÉ ROUVEYRE.

DÉTRESSE

I

De grâce renvoyez ces femmes,
Ecartez ces musiciens...
Que me font tous vos jeux, infâmes?
Ces plaisirs ne me sont plus rien.

Et maintenant fermez la porte,
Poussez la barre, le loquet...
— Oh! ces voix que la nuit m'apporte
Avec les échos du banquet!

Oh! cette clarté qui se glisse
Par les fentes!... Il fait trop clair,
Toujours trop clair pour que je puisse
Oublier ce que j'ai souffert.

Discords du lit et de la table,
Bras désunis, baiser défait,
Où trouverai-je un habitacle
Après le mal que l'on m'a fait?

— N'en demandez pas plus. L'histoire
Passe la norme en cruauté.
Je voudrais perdre la mémoire.
Je voudrais n'avoir pas été.

II

Je ne vivais que pour l'amour, et ton refroidissement m'a détruit.

SAINT AUGUSTIN.

O Dieu qui m'as foulé, et pour quelle vendange,
Ne laissant rien de moi que ce débris fumant,

Ne m'enverras-tu pas la visite de l'Ange
Que du tombeau des nuits tire un soleil levant?

★

Lévite, et dénombré entre les plus candides,
Mon enfance a grandi parmi tes saints parvis :
Ma bouche alors s'ouvrait sur tes hymnes splendides,
Mes yeux restent béants des splendeurs que je vis.

★

Rappelle-toi ces jours où, prenant place à table,
Insoucieux de l'an, du mois, de la saison,
Convive habitué du banquet délectable,
J'étais comme un enfant dans ta propre maison.

★

Ah! si, faisant alors l'élection suprême,
Tu m'avais appelé dans le clan des pasteurs,
Joyeusement soumis à tes desseins que j'aime,
Je serais demeuré parmi tes serviteurs.

★

Ma vie humble eût coulé, silencieuse et lisse,
Entre les buis égaux d'un pieux jardinet.
Chaque âge eût resserré les nœuds de mon cilice.
Je serais mort un soir que l'Angélus sonnait.

★

Mais tu n'as pas parlé ou tu m'as dit de vivre.
Bien plus, tu m'as tendu, et même en souriant,
Cette coupe d'amour dont la senteur enivre,
Qui faisait délirer les rois de l'Orient.

★

Puis un jour, brusquement, au milieu de ma course,
J'ai senti que ta main de moi se retirait.
Le fleuve révulsé remontait vers sa source.
Le chasseur noir m'avait saisi dans son filet.

★

Et je viens aujourd'hui, convive sans couronne,
Promener dans ces champs où mon pas fut heureux
La détresse d'un cœur que l'amour abandonne,
Le vide d'un esprit qui fut aventureux.

★

Rien, je ne garde rien de ma pauvre entreprise;
Et sur le bord des eaux je contemple en pleurant
Quatre cailloux noircis parmi la cendre grise...
— Ce qu'abandonne sur ses pas le Juif errant.

★

O Dieu qui m'as foulé, et pour quelle vendange!
Ne laissant rien de moi que ce débris fumant,
Rends-moi, rends-moi l'espoir, ou reprends sans échange
Les restes d'une vie où plus rien n'est vivant.

HENRY DÉRIEUX.

HOMMAGE
A LOUIS LE CARDONNEL

—

Maître, je vous louerai. Nous étions réunis l'autre jour, au château de Kerchêne, pour célébrer votre fête. Saint Louis, dont vous portez le nom, fut un grand roi et un grand chrétien. Roi, — ou prince, — vous l'êtes aussi par le verbe; et votre renom s'accroît de jour en jour par les témoignages d'admiration que la critique inflige à votre modestie. Mais n'avez-vous pas pressenti cette belle aventure quand vous disiez à la louange de Tennyson :

Gloire à qui fait vibrer de sublimes paroles
Pour exalter les cœurs d'un magnifique espoir!
Comme un vent du matin parmi des banderoles,
Il réveille la joie, et notre âme croit voir
Surgir une Atlantide à travers ses paroles.

Et vous disiez aussi, parlant à vos disciples :

Tu bois à la coupe idéale où je bois...
Et prophétiquement tes yeux entreverront
Là-bas, ainsi qu'un ciel dont j'écarte la brume,
L'avenir où ton astre auprès du mien s'allume.

Poètes ou prosateurs, jeunes ou vieux, nous trouvons en vous la lumière, le guide. Votre geste appelle; votre voix charme; et ce m'est une joie de vous appeler Maître, vous dont le moindre propos dilate, élève, vivifie.

Chrétien, vous l'êtes aussi à un haut degré. Du moyen âge, dont saint Louis fut l'animateur, vous avez recueilli la foi qui illumine. Que de fois vous ai-je entendu, avec émotion, louer, expliquer la Cathédrale : œuvre surhumaine, disiez-vous, non seulement par la collaboration de

tous les arts portés à leur perfection, mais par l'aspiration du peuple qui voulut, sur terre, ordonner de ses mains l'image de l'éternité. L'Evêque aussi, « chef de la cité et père des âmes », vous occupe, hier Bossuet, aujourd'hui Fléchier ; et vous avez célébré tour à tour *Un Evêque martyr*, puis *Monseigneur Alexandre de Milon de Mesmes, évêque et comte de Valence*, et cet *Archevêque de Florence* en qui vous restituez la puissance d'un cœur sacerdotal :

> Vous montez, paré d'or, à la plus haute cime;
> Puis vous redescendez vers l'homme criminel,
> Evêque, et votre cœur pastoral devient tel
> Qu'un feu pur où se brûle, en s'expiant, tout crime.

Héritier de ces conducteurs d'âmes, vous nous introduisez à votre suite dans le domaine de l'infini. Vous recueillez l'idéale pensée du Christianisme; vous l'exprimez dans la plénitude de votre sensibilité; vous nous la transmettez ardente et juste, aussi belle que sage. Vous concevez l'Eglise identique au monde, esprit et matière, le vrai, l'unique, auquel nous appartenons, par qui nous vivons. Je m'en rapporte encore à vous. Vous m'avez défini l'Eglise, un jour, comme il convient, par son éternité. Elle survit et suffit à tout. Elle est, par excellence, la Société. Née de l'amour et fondée sur l'amour, comment ne constituerait-elle pas le lien par qui tous les êtres créés s'unissent et collaborent? Telle elle apparaît dans votre œuvre où prêtres et laïcs, moines et moniales, et les saints et vous-même forment la grande communauté spirituelle qu'animent la vénération de la Vierge mère et l'infinie bonté du Christ. On y voit aussi la Sagesse éternelle qui d'Orphée aux modernes mystiques, de David à saint Benoît, de Sion à Rome, capte toutes les énergies, l'art et la volonté, la poésie et la dialectique, les groupe en un faisceau et les emporte lumineusement avec elle à la conquête de l'éternel. Ainsi, à votre tour, vous avez cédé à la Grâce :

> J'ai traversé l'angoisse et connu la torture,
> Seigneur, mais votre force a chaque fois dompté
> Les émois qui troublaient ma fragile nature.

Le grand Chasseur d'âmes, à qui n'échappe aucun homme de bonne volonté, vous a saisi. Vous avez subi, puis aimé cette *Poursuite divine* que rien ne lasse. Vous avez chanté cette *Attente mystique* par quoi le chrétien s'unit à son Rédempteur. Vaincu dans vos passions, mais triomphant par l'âme, vous avez reçu la force et la patience qui suppléent à toutes les joies de ce monde. Qui ne voudrait, avec vous, prêtre et presque moine par l'habitude de la contemplation, partager l'enthousiasme que donne la certitude de l'Eternité?

> Simplicité de cœur si grande qu'on dirait,
> Dans son dépouilement, notre âme devenue
> Comme l'oiseau qui chante au fond de la forêt.
>
> Voici qu'en nous, déjà, tremble une aile inconnue;
> L'ineffable beauté nous attire, et parfois
> Passe l'auguste éclair de la vérité nue.
>
> Ah! qu'elle est pénétrante, ô mon Dieu, votre voix!
> Doux Abîme, de vous mon âme est altérée.
> Epoux, je ne vivrai que penché sous vos lois.
>
> Dieux jaloux, cachez-moi dans votre nuit sacrée!

Humainement, tout vous prédisposait à la recherche de la vérité éternelle : votre lointaine ascendance irlandaise, ces poètes épris « d'idéales légendes », ces hommes pour qui

> ...les monts, les bois, les vallons et les ondes,
> Tout vivait animé d'invisibles esprits.

Vous vous reconnaissez en eux; comme eux vous souhaitez

> Qu'à jamais une austère et sainte inquiétude
> (Vous) fasse soupirer vers l'immortel Ailleurs.

Plus près de vous, votre rhodanienne patrie, « Valence au grand cœur », que vous avez si filialement célébrée, vous révéla, en son clocher roman de Saint-Apollinaire, l'esprit latin et le désir du Beau, deux formes de la vérité que vous ne séparez jamais. Quand, ordonné prêtre, vous voulûtes approfondir les mystères de la foi, vous partîtes pour Rome; mais la Ville Eternelle ne vous rend

pas ingrat pour votre patrie valentinoise, et, dans un élan d'amour, vous unissez à la capitale chrétienne le tombeau paternel, la « terre dont vous êtes » et les aspirations de jeunesse dont est faite votre sagesse d'aujourd'hui.

Vous avez eu la chance et l'honneur de fréquenter quelques-uns des plus illustres artistes et poètes français. Vous leur demandez et vous en retenez surtout des visions d'éternité :

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel?

De Leconte de Lisle que vous admiriez avec un mélange de crainte et de vénération, vous recueillez l'extraordinaire bonté voilée d'une apparente froideur, qui ne fut que recherche inquiète et passionnée de la beauté suprême. Vous louez en Puvis de Chavannes le

Chaste contemplateur des Archétypes blancs.

A Mallarmé, à Verlaine, vos aînés, vos amis, vous élevez un temple dans vos vers. En l'un, vous connaissez une sorte de prophète :

Et ces vaines fureurs dont l'homme a palpité
N'éveillent pas de trouble en ces prunelles sages
Qui sont des firmaments tout bleus d'éternité.

De Mallarmé encore vous dites, au sens propre:

Il marquait d'un doigt pur la courbe des Idées.

Vous vénérez Verlaine. Vous absolvez sa « chair fatiguée », son « âme anéantie »; vous ne voyez en lui qu'un « martyr des passions »,

S'en allant demander sa vigueur à l'Hostie.
Elle te relevait; tu retombais encor,
Mais pour te redresser vers le Ciboire d'or...

Oui, que la paix céleste en toi pénètre toute
Et que tu puisses, clair, et tes vains désirs morts,
Aimer du grand Amour, sans terme et sans remords!

Ainsi, beauté, vérité, amour, trois aspects d'une même et sublime espèce de la connaissance, mûrissaient en vous au contact des poètes comme par les enseignements de la religion. Ainsi encore, humainement comme par les

voies de l'Eglise, vous utilisez toutes les forces spirituelles qui tentèrent de s'élever jusqu'à la possession de l'absolu. Vous vous nourrissez de Platon et de son disciple, un humaniste comme vous, Marsile Ficin. Vous allez dans la compagnie de Virgile et de Dante. Entre les pays les plus riches d'histoire vous élisez l'Italie, celle du moyen âge et celle de la Renaissance, non pour vous attacher à leurs gloires momentanées, mais parce qu'elles abondent en belles âmes aspirant à la beauté, à la vérité, à l'éternité de l'amour. A Florence, que vous aimez tant, « cité des Princes et des Sages », vous partez « plein d'un divin désir », en quête « des vertus et des grâces ».

J'entendais retentir, antiques et chrétiennes,
Des voix qui s'accordaient dans un son fraternel;
Car, ô Florence, en toi, tout demeure éternel!

Nous avons présents à l'esprit les beaux vers, si mélodieux, qu'en une méditation qui n'a pas son égale, vous consacrez à la « seconde Athènes » où retentissent encore « les dialogues purs des Platoniciens » :

Etoiles qui régnez dans la nuit florentine...

Les sages d'autrefois, aimant votre clarté,
Y trouvaient plus de joie et plus de vérité;
Et moi j'aime comme eux votre lumière amie,
Etoiles qui brillez sur Florence endormie.

Quand enfin vous cherchez quel animateur, quel architecte de vie spirituelle vous offre l'image du poète en qui la poésie s'identifie le mieux à la pensée chrétienne, vous choisissez saint François d'Assise, la plus pure des âmes; vous en faites le modèle sur lequel vous voudriez conformer votre vie. De là vos admirables *Chants d'Ombrie et de Toscane* et tant d'autres poèmes où le cœur achève l'œuvre de l'intelligence, où l'amour devient le suprême bienfait :

J'ai respiré l'esprit de l'insensé d'Assise
Tenant, même aux oiseaux, des discours ingénus.
Dans l'ardeur qui m'exalte à la fois et me brise,
Je rêve de partir sanglant et les pieds nus.

Je serais le semeur d'immortelle espérance
Dont l'hymne vibrant monte avec l'aube du jour;
Et, saintement joyeux, même dans la souffrance,
J'irais, mon Dieu, j'irais vers l'extatique amour.

§

Nul n'a mieux connu, Maître, n'a mieux exprimé que vous la spiritualité qui émane de la vie entière.

Jeune, vous aimiez la nature, vous chantiez la forêt jaunissante à l'automne, mai dans sa grâce première, le parfum des lys, les mélancolies d'été; mais déjà, dépassant les apparences, vous savouriez de l'air « les fraîcheurs ingénues », vous demandiez quel « envolement vers la seconde vie » annonçaient « les nuages gonflés comme des voiles blanches » ; vous regardiez, à travers la mourante beauté des branches, le soleil entr'ouvrir « la porte d'or d'un Paradis ». A présent vous préférez l'automne; mais plus que ses couleurs, ses parfums, ses voix sonores, vous goûtez son silence, sa tranquille splendeur,

...mille choses ailées
Que l'horizon appelle avec sa profondeur.

Vous n'y voulez contempler que de « pures images » ; vous y trouvez cette

Vision d'eurythmie et de calme lumière,
Consolatrice chère aux poètes pieux.

Vous y quêtez, auprès des

Anges mystérieux, délicats et pensifs

qui président aux évolutions pacifiques des sphères,

Le poème idéal que je n'ai jamais dit.

Ou, si ce poème éclôt, méditation de l'âge et de la vie provoquée par la grâce poignante d'octobre, il est comme un élan vers Dieu, source de toutes les splendeurs qui éblouissent nos yeux mortels ici-bas.

Jeune aussi, vous avez célébré le sommeil et le rêve, puissances d'illusion qui libèrent « l'esprit vainqueur et blanc », vision ailée, promesse de survie immatérielle. A

la nuit, à la mort vous demandiez la paix où l'âme seule à l'âme parle; des confuses voix qui s'élèvent de l'ombre vous composiez un psaume d'attente, espérant « l'éclosion de l'Ether immortel ». Déjà vous saviez que

Le sérieux amour vit de pudeur, de rêve
Et de larmes sacrées.

Vous louiez des époux qui, unis par une chaste tendresse, surgiront, purs encore au jour de la résurrection, « les bras tendus vers le soleil ». Vous regrettiez en *Louis II de Bavière* un preux de l'Idéal que l'art régénéra, mais qui ne connut point

...l'ardeur silencieuse
De ceux dont l'âme étreint la chaste Vérité.

Qui ne reconnaîtrait dans ces poèmes l'annonce de vos *Carmina Sacra* et de ces pénétrantes méditations *Dans l'aube spirituelle* où passe, grave et serein,

Un écho du monde éternel?

Vous avez dit la beauté de l'Italie, beauté quasi divine où l'air, la lumière, les cyprès « sereinement funèbres », propagent un émoi qui vous rapproche du ciel. Mais plus que l'attrait des formes, c'est l'âme de ce pays qui vous séduit. Vos journées, en quête d'idéal, y acquièrent une limpidité suave. Vos nuits méditatives y sont éclairées par *La Lampe* bénédictine, symbole de sagesse et d'éternelle vie. Florence vous est devenue familière. Vous y gravissez, pèlerin, d'un pas léger, des chemins harmonieux, faisant sonner votre bâton « sur les antiques pierres ». A *Figline*, patrie de votre grand Marsile, vous rêvez d'avenir, et dans une confidence exquise, pleine de beautés neuves, vous vous tracez un plan de vie tout illuminé par les joies d'un bonheur infini. En l'une et l'autre cité, à Assise encore, votre esprit « s'élargit »; la nature l'exalte. La nature? ou ce souffle divin dont elle n'est que le signe? Lumière d'or, collines sans fin, idyllique plaine: images! Une pensée auguste emplit pour vous la contrée:

Devant tes horizons toujours mélancoliques,
Même quand le matin les remplit de clarté,

L'âme peut s'attarder à ses propres reliques
Et comparer le temps avec l'éternité.

Vous transfigurez pareillement la sensibilité humaine. En vos amis vivants vous louez les hautes pensées qu'ils partagent avec vous. Défunts, vous les continuez ; vous recueillez leur souffle; vous élevez vers Dieu, en un commun hommage, leur âme avec la vôtre; vous voulez que, nourris de leur immortelle présence, vos vers expriment l'infini, grâce

A ces profonds accents qui me viendront de vous.

Si parfois la beauté terrestre attire vos regards, c'est parce qu'unie à la pureté, à la sagesse, elle est un reflet de la beauté divine. Tels ces adolescents que, nouvel Orphée, vous chantez en vos *Carmina Sacra* et dont le clair regard illumine votre âme; tels ces époux, ces mères, ces chères *Ombres* inconnues ou connues dont la pensée vous hante en vos méditations sereines; tel encore ce *Carmen platonicum* où vous évoquez,

...aux jours de l'Italie ancienne,
Une abbesse, princesse et platonicienne.

Mais la beauté chrétienne vous émeut encore davantage. Vous dites la grandeur d'une vie gouvernée par la foi. Veuves, vierges, martyrs, vous louez ces témoins, ces « lampes vivantes » qui éclairent les durs chemins conduisant à l'immortalité. Vous proclamez, l'ayant éprouvée, l'éminente dignité de la vie conventuelle. Où trouver de plus nobles figures que ces illustres fondateurs, saint Benoît, sainte Thérèse, dont l'esprit survit aux agitations de l'humanité? Dans le silence qui fortifie les grandes âmes, l'un puise l'autorité nécessaire pour commander aux peuples et aux rois; l'autre, mêlant l'action à l'extase, régénère le monde par la prière et par le sacrifice. Moines et moniales, leurs disciples, offrant à Dieu l'effort perpétuel de leurs érudites recherches ou de leur adoration mystique, entretiennent la flamme qui consume le péché. Vous avez connu et aimé cette vertu de la règle; vous l'exaltez dans des poèmes tout pénétrés de sa puis-

sance exemplaire. Vous célébrez ainsi le recueillement studieux du cloître, les chants nocturnes, l'*Heure sacrée* employée à méditer l'Evangile; vous en sortez purifié et comme en possession de la vérité surnaturelle :

> Tel je rêve, égaré dans vos sacrés abîmes,
> Et, me sentant grandir parfois immensément,
> Je reconquiers, guerrier aux victoires opimes,
> Les mystères cachés dès le commencement.

Prêtre intégral, vous évoquez les chants, les prières, les fêtes, l'éclat prestigieux de la liturgie catholique. Car vous savez que ce luxe importe à l'Eglise. Il parachève la cathédrale au même titre que les autres arts; et l'officiant revêtu des chasubles d'or s'y sent confirmé dans la haute mission rédemptrice pour laquelle il a été ordonné. Mais rien n'égale à vos yeux l'éternelle Présence qui sanctifie le prêtre dans tous les actes de son ministère. Elle fait de lui le chef et le guide des âmes, celui à qui l'on croit parce qu'il est le messager « de joie et de vie éternelle ». Elle l'exalte dans l'accomplissement des rites, acte sacré qui le transporte sur les sommets et l'y unit à Dieu. Elle l'anime aux grandes fêtes, et vous chantez en son honneur ce *Praeconium Paschale* où, célébrant le triomphe de l'Agneau, vous voulez que, pour lui comme pour la céleste victime,

> ...dès ici-bas commence
> La Pâque de l'Eternité.

La même pensée vous soutient en cette *Messe du matin* où seul, ou presque seul dans l'église, vous semblez d'abord n'accomplir qu'un geste pacifique; mais la parole divine vous emplissant, votre esprit s'élève, s'étend aux travaux, aux joies, au salut de l'humanité; la sainteté vous environne; le sang des martyrs refleurit sur vous; la nature entière participe à votre sacrifice,

> Et tandis que je prends, pour l'élever, la Coupe,
> Je vois, parsemant d'or la nappe et le lin blanc,
> Le soleil se jouer dans le précieux Sang.

Présence réelle, communion en Dieu, ainsi s'achève,

Maître, l'émouvant pèlerinage que vous avez accompli *De l'une à l'autre Aurore,* au cours duquel, témoin, acteur, animateur, flambeau de vie spirituelle, vous proclamez l'aspiration des âmes vers le ciel; et vous la résumez en cette admirable *Prière* où, calme et triomphant, humble et sublime, vous dépouillez votre humanité pour ne plus vivre que par l'amour divin:

Chaque jour un peu plus, mon Dieu, que, de moi-même
Je ne fasse qu'un vide où vous deveniez tout!
Entrez en moi, Seigneur, ô Vérité suprême,
Vous seul qu'on puisse aimer sans trêve et sans dégoût!

§

La spiritualité qui distingue votre inspiration se retrouve en vos cadences.

La poésie, m'avez-vous dit, ne vaut que par ce qu'elle suggère. Vous ne sauriez mieux définir votre art, qui cherche l'âme et l'atteint par la noblesse et l'ampleur de l'émotion. Un poème, pour vous, n'est pas un exercice de virtuose. Vous n'aimez ni les jeux d'esprit ni les effets rares ni les combinaisons ingénieuses de rythmes où s'exerce difficilement l'habileté de l'écrivain. Vous évitez les descriptions qui ne parlent qu'aux yeux ou les ramènent inutilement vers les objets profanes. Si parfois, comme en vos *Chants d'Ombrie et de Toscane,* vous évoquez un paysage, c'est parce qu'il a de l'âme. Vos images ont un reflet du ciel. Vous les empruntez à la vie morale, à la Bible, aux jubilations des mystiques, aux multiples exaltations par lesquelles l'Idée se manifeste à nos regards mortels. Les mots mêmes dont vous usez ont une résonance spirituelle; ils participent de la grandeur qu'ils expriment, et l'infini qui est en eux provoque la contemplation dans laquelle vous vous abîmez.

Vos poèmes sont une perpétuelle méditation. Vous en éliminez tous les détails dont l'éclat momentané atténue ou détruit l'effet d'ensemble. La sobriété, la simplicité, sont votre principale, mais originale richesse. Vous forcez l'attention par la seule élévation de votre pensée; vous y subordonnez les diverses ressources de votre art comme

la décoration de la cathédrale contribue, par une savante hiérarchie, à sa sublime unité. Cette unité vous apparente aux grands classiques; mais vous laissez loin derrière vous Malherbe et ses disciples logiciens. Ami, émule de Verlaine, comme lui vous détestez l'éloquence; vous aussi vous lui « tordez le cou ». En vous lisant, on évoque Racine. Près de lui par le rythme, votre vers a pourtant la délicatesse de Verlaine et la solidité de Mallarmé. Vous alliez à la fondamentale beauté classique la sensibilité chrétienne et la souplesse issue des plus récents progrès de la poésie. Vous avez été initié au culte de la forme, non par le rigide Parnasse, contemporain de votre jeunesse, mais par l'étude de la scholastique, comme Racine et les grands poètes chrétiens du XVII[e] siècle. Comme eux, vous étiez né pour la poésie pure, non celle qu'a définie arbitrairement l'abbé Bremond, mais cette lumineuse et directe expression d'une beauté tout à la fois sensible et intellectuelle qui correspond à votre conception de la spiritualité. Vous y appliquez ce que nulle analyse ne peut rendre, l'amour qui donne à tout la nuance, l'accent, la justesse, l'émotion sereine et confiante, la mélodie de la phrase et cette lumière céleste, couronnement de toute poésie. L'éternel amour est aussi le Verbe. Vous avez retrouvé la source de la poésie, la Foi créatrice non de plaisir éphémère, mais d'une éternité de vie, de certitude, de bonheur :

Les yeux toujours plongés dans la paix des espaces,
D'ici vous parlerez, d'un accent solennel,
Non aux passants du siècle épris des biens fugaces,
Non à l'homme d'un jour, mais à l'homme éternel.

Mais comment négliger le poétique apport de l'antiquité à laquelle vous devez tant? Humaniste, vous méditez Platon et Virgile, ces maîtres par qui l'humanité commença d'entrevoir le monde des Idées. Poète inspiré, vous évoquez le mythe d'Orphée, « âme prophétique », annonciateur inconscient d'une incomplète vérité. Chrétien, vous exhalez *la Plainte antique* où l'Eros de jadis, dépouillé de sa chair, tente de s'élever jusqu'aux cimes où

rayonne la Paix. Qu'est cela, sinon la noble ambition d'accaparer toutes les voix de la poésie au profit de la sagesse chrétienne, celle-ci étant le nécessaire aboutissement des aspirations de celle-là? N'est-ce pas en ce sens que vous rêvez

D'unir la grâce antique à la Grâce de Dieu,

que vous évoquez

Tous les reflets du Verbe épars chez les vieux sages,

qu'à vos disciples, à toutes les nobles âmes vous conseillez :

Ayez la grâce antique avec l'esprit chrétien?

Vous décrivez toute grandeur du souffle divin. Vous renouez la prophétique tradition des grands inspirés et de la Bible pour l'adapter à la pensée moderne : l'union du poète et du prêtre, ces deux révélations qui n'en sont qu'une, puisque l'éternel Amour, verbe créateur, est la vérité suprême :

Il s'en ira semant la parole céleste
Et, pour dire le Verbe aux temps qui vont venir,
Harmonieusement il mêlera le geste
D'accorder la cithare au geste de bénir.

Sous le souffle divin il la fera renaître,
Fils des premiers voyants, fils des chantres sacrés,
Cette antique union du poète et du prêtre,
Tous deux consolateurs et tous deux inspirés.

§

Maître, je vous louerais davantage si je l'osais; mais votre modestie me limite. J'évoquerai seulement, pour conclure, quelques souvenirs qui me sont chers et qui revêtent pour moi une valeur symbolique.

L'autre jour, à Kerchêne, entouré de vos amis, sous des platanes centenaires, vos propos pleins de sagesse élevaient nos esprits à des hauteurs où ils n'atteignent pas d'ordinaire. Kerchêne est votre villégiature d'août. Que de fois aussi en Avignon, en ce palais florentin du

Roure dont une noble femme a fait votre résidence habituelle, vous ai-je entendu déployer les trésors de votre poésie ! Je vous revois dans votre chambre franciscaine ornée de portraits de famille signés d'Henry ou d'Elisabeth de Groux, méditant les grands mystiques et prolongeant par une discussion magistrale la lecture que vous en fait un fidèle ami. Je vous évoque en cette après-midi d'hiver où, près du feu, sous un soleil timide, vous me récitiez, — honneur extrême, — quelques-uns de vos plus beaux poèmes et les accompagniez du seul commentaire qui en soit digne, cette diction suave dont vous détenez le secret. Je me rappelle cet autre jour où, me reconduisant après une longue conversation, à mon gré trop courte, à l'instant de l'adieu vous me reteniez au sommet de l'escalier monumental du Roure pour m'entretenir de votre cher Leconte de Lisle. Je le jugeais froid. Vous corrigiez mon erreur; et voici que, redites par vous, les illustres cadences d'*Hypatie* prenaient entre les murs sonores une ampleur, une chaleur où je sentis passer une âme. Je vous revois enfin en ces débuts d'été, quand, la nuit venue, vous présidez quelque réunion d'amis dans la cour d'honneur du palais des Baroncelli. Assis sous le figuier provençal, près du laurier familier à Pétrarque et à Virgile, vous écoutez, le front penché, les mains jointes, le visage enveloppé de mystère; puis vous parlez, et c'est un charme; la paix du ciel descend soudain sur vos auditeurs éblouis.

Une atmosphère de spiritualité émane de votre personne. Elle est le privilège des grandes âmes vouées, comme la vôtre, à la recherche passionnée de l'idéal. Mais, peut-être, en vous y a-t-il davantage. Disciple de saint François, pure flamme, tout lumière, vous percevez intuitivement des présences célestes qui échappent à nos yeux profanes. Autour de vous évoluent ces anges, premiers nés de Dieu, dont vous avez chanté la gloire. Ils vous parlent, ils vous inspirent, ils sont votre sauvegarde. Vous pouviez justement écrire ces vers si purs, si pleins de charme :

Anges de l'Eternel, tout élan, tout lumière,
Ah ! vous êtes plus beaux que l'art ne vous rêva ;
Et vers les cieux, séjour de la beauté première,
Avec vous mon esprit s'en va ;

Et je sens que mon âme a comme vous des ailes
Qui frémissent en moi d'un frisson glorieux,
Quand parfois je découvre en de jeunes prunelles
Un brillant reflet de vos yeux.

CHARLES TERRIN.

LE MEMORANDUM D'UN EDITEUR

LOUIS DESPREZ ANECDOTIQUE

LETTRES INÉDITES

—

Edmond de Goncourt, dans son journal, écrit, le 8 février 1885 :

Cet estropié de Desprez, l'auteur du livre *Autour d'un clocher,* qui demain va faire un mois de prison, avec sa pauvre figure anémiée, son toupet en escalade, ses béquilles, me semble, en chair et en os, le bois de Tony Johannot, détaché de la couverture de son *Diable boiteux.*

Et, le mercredi 9 décembre, il dit encore :

Desprez, cet enfant, cet écrivain de 23 ans, vient de mourir de son enfermement avec des voleurs, des escarpes, de par le bon plaisir de ce gouvernement républicain, — lui, un condamné littéraire! On ne rencontre pas le fait d'un assassinat comme celui-ci, ni sous l'ancien régime, ni sous les deux Napoléon.

C'est, en quelques lignes, le résumé de la vie de Louis Desprez, ce jeune littérateur plein de talent qui semblait devoir devenir un grand écrivain. Il ne vivait que pour les lettres, sa passion pour elles l'absorbait entièrement *et il avait la foi.*

Condamné par le jury de la Seine pour son roman *Autour d'un clocher,* à un mois de prison, la bêtise administrative, en faisant purger sa peine à cet écrivain infirme et chétif, en compagnie et au régime des condamnés de droit commun, a changé sa condamnation, relativement infime pour un être constitué normalement, en une condamnation à mort.

Autour d'un clocher et son auteur font partie des procès littéraires tout comme ceux intentés à Lucien Descaves, Paul Bonnetain, Jean Richepin et Paul Adam, pour ne citer que les plus récents.

Mes commentaires sur Desprez et son procès seront brefs : c'est lui qui va parler. Entre Desprez et moi, une très nombreuse correspondance a existé, et c'est d'elle que j'ai tiré les lettres qui vont suivre; elles montrent ce qu'était déjà cet écrivain de 23 ans et ce qu'il promettait de devenir.

Si j'en juge par les livres que je lui ai procurés, sa lecture était grande et ses connaissances littéraires fort étendues.

Essayons de compléter, après Goncourt, le portrait de Louis Desprez.

Il était petit, boiteux (coxalgique) et ne pouvait marcher sans l'aide d'une canne et le secours d'un appareil orthopédique; cheveux très roux, moustaches épaisses, chevelure en flamme de punch, yeux bleus un peu enfantins. Très doux, très intelligent, l'air très modeste, mais l'allure un peu province. Malgré cette apparence, un grand charme émanait de sa chétive personne, il s'imposait tout de suite par l'autorité de son esprit et par l'étendue de ses connaissances littéraires. La prison lui avait rendu la voix un peu rauque. Le vêtement était simplet, rustique même : son maigre corps était enveloppé d'une redingote confectionnée par le tailleur de son village, et sa tignasse flamboyante, aux cheveux drus, était enfouie dans un chapeau haut de forme à la couleur mate, crêpe de deuil. Un malingre que la tuberculose guette de près. Très gentil, très franc, il était charmant, de commerce sûr et fort agréable.

Desprez n'avait pas connu sa mère, morte en couches. Son père s'était remarié et les deux hommes ne s'entendaient pas. Les goûts littéraires du fils n'étaient pas ceux du père, loin s'en faut, et *Autour d'un clocher* avait profondément irrité l'inspecteur d'académie qu'était M. Desprez père!

Desprez est allé, pendant douze jours, fin décembre 1883, chez son père qui habitait Chartres ; sans doute pour un règlement de compte.

Louis Desprez vivait de très petites rentes, à lui laissées par sa mère ; rentes d'ailleurs très modestes, représentées par quelques valeurs de chemin de fer. Le surplus était fourni par le produit de vignes qu'il faisait cultiver. D'où la profession de vigneron qu'il a revendiquée à la Cour d'Assises.

Il possédait en outre, en indivis, d'un grand-oncle, une maison à Rouvres, où il habitait d'ordinaire avec une vieille tante, qui lui a survécu et dont il devait hériter. Maison rustique où le pressoir et le cellier occupaient la majeure partie ; y était attenant un jardin un peu en pente, planté de pommiers et qui se terminait par une tonnelle. Sa tante et lui avaient à leur service une vieille bonne très dévouée.

Son pied-à-terre rue Berthollet, à Paris, se composait de trois petites chambres au 5e étage. Ce logement lui était commun avec le frère d'Henry Fèvre, alors à l'école des mines.

Sur la fin de son séjour à Paris, ne pouvant plus grimper ses cinq étages, c'est le concierge qui le montait dans ses bras.

Les repas étaient apportés de la cuisine d'un marchand de vin voisin.

Dans la maison de Rouvres il y avait trois chambres et une grande cuisine. Dans la chambre de Desprez : une table de travail devant la fenêtre, un poêle de faïence et des rayons en bois blanc le long des murs pour y caser ses livres.

Les ressources de Desprez étaient très modestes et lui permettaient à peine de vivre, et bien souvent elles dépendaient de la bonne récolte des vignes.

Au début de ma carrière d'éditeur, j'ai eu la prétention de vouloir lire *moi-même* les manuscrits qui m'étaient remis ou envoyés et la prétention non moins grande de découvrir des auteurs. En trois ans, je n'ai trouvé qu'un manuscrit qui me satisfit : *l'Evolution naturaliste*. Mais, hélas! c'était un livre de critique littéraire écrit par un inconnu, un livre invendable! Malgré cela, je décidai de l'éditer : le livre me plaisait et son auteur me paraissait plein d'avenir.

Et me voici en relations avec Desprez, soit par correspondance, soit par l'intermédiaire de son ami intime, Henry Fèvre.

Et voici cette correspondance :

Rouvres-s.-Lignol (Aube), le 27 juillet 1883.

Monsieur,

Un petit voyage m'a empêché de vous répondre immédiatement. Les remarques que vous avez faites à mon ami Fèvre peuvent être fort justes. Il est certain que le

public ne se jette pas sur un livre critique, même signé d'un nom célèbre, comme sur un roman quel qu'il soit. Ce n'est pas assurément une affaire superbe que je vous propose, mais ce n'en est pas non plus une mauvaise.

En tirant mon livre à onze cents exemplaires, j'admets que vous dépensiez au maximum, au grand maximum, un millier de francs. Comme je ne suis pas exigeant, et que je vous abandonne entièrement la première édition, en vendant 500 volumes — je compte 2 francs pour vous et 1 fr. 50 pour les intermédiares — vous rentrez dans vos frais, et vous pouvez avec le reste de l'édition gagner 1.000 francs encore.

Je crois à un second tirage; vous n'y croyez pas, soit.

Je vous citais l'autre jour l'étude purement biographique de M. Paul Alexis, mais on peut trouver d'autres exemples de succès relatif pour des livres qui ne touchent pas autant d'hommes et ne soulèvent pas autant de questions que le mien. Le livre de M. Brunetière, *le Roman naturaliste*, très hostile aux écrivains nouveaux, un recueil décousu et peu en rapport avec le titre, a eu deux éditions, au printemps dernier.

Vous vous serez donné, prétendez-vous, beaucoup de peine pour peu de résultats. Or, je suis en train d'écrire un roman rural. Si vous publiez *l'Evolution naturaliste*, et que le roman vous plaise, je ne vois pas pourquoi nous ne parviendrions pas à nous entendre. J'aime infiniment mieux m'adresser à vous que de tomber dans un grand bazar où mes livres et ma personne seront submergés. Il est évident que dans le voisinage de Daudet, un débutant ne compte pas. C'est ce qu'ont senti Guy de Maupassant, en se réfugiant chez Havard, et Jean Richepin chez Dreyfous.

Donc le roman en préparation, et qui sera prêt en novembre ou décembre, vous appartiendra, si vous voulez. Et j'espère beaucoup de ce roman. Je connais bien les paysans, car j'habite six mois de l'année à Rouvres. Ils seront dans mon livre au naturel. Pour la *première* fois, car jusqu'ici le rural n'a guère prêté qu'à des charges bouffonnes ou à des idylles poétiques, dans le genre de

celles de George Sand, de Cladel et d'Erckmann-Chatrian. Je ne connais, dans la note absolument juste, que la nouvelle de Maupassant : *Une fille de ferme.* Autre attrait, autre nouveauté de l'ouvrage : on abuse de la langue de Flaubert, comme des rythmes d'Hugo. Il semble, à lire certains livres, que l'école naturaliste soit l'école de la description à outrance. Il y a une tout autre manière, plus brève, plus dure et plus naïve à la fois. M. Zola me disait, cet hiver: « La forme frappe le public plus que le sujet lui-même. Je l'ai maintes fois observé. » Dans ce cas, la foule ne peut manquer d'être frappée par le style du roman, tout trempé de XVIe siècle.

Le livre que je vous envoie, je ne vous le cache pas, n'a point ces qualités. En le relisant rapidement avant de l'empaqueter, j'ai déploré bien des phrases lâchées, bien des faux brillants. Une partie de ces défauts disparaîtront sur les épreuves. Mais le livre n'en restera pas moins très jeune. A vingt-deux ans, on ne peut avoir la prétention de publier un chef-d'œuvre. Six ou huit mois de distance suffisent à eux seuls pour me découvrir de nombreuses taches, mais si *l'Evolution* a tous les défauts, elle a aussi quelques-unes des qualités de jeunesse. A travers toutes ces pages inégales circule un souffle de conviction, une ardeur entraînante que vous remarquerez peut-être. Dans l'entassement des idées, il y en a, particulièrement en ce qui touche au théâtre, qui sont dans l'air, et qui feront leur chemin. Il est bien difficile, du reste, d'être juste pour soi. A vous de décider.

Recevez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

LOUIS DESPREZ.

§

11 août 1883.

Monsieur Louis Desprez,
à Rouvres.

Par le courrier de ce jour, je vous retourne votre manuscrit *l'Evolution naturaliste.*

Je suis disposé à le publier en janvier si vous voulez

revoir votre travail et en élaguer des détails inutiles. A mon sens, dans votre étude, vous vous perdez souvent dans de trop nombreux à-côtés qui vous font écarter du plan général. Je n'aime pas la première partie du chapitre sur les poètes, vous vous faites là, pour rien, de nombreux ennemis, pourquoi tous ces noms sous votre plume, qu'ont-ils à voir avec le naturalisme?

Comment se fait-il qu'il n'y ait point de chapitre sur les jeunes romanciers naturalistes : Maupassant, Céard, Hennique, Huysmans, Caze, Bonnetain, etc.? Ils existent cependant.

Dites-moi ce que vous pensez de mes observations. Je pars en voyage pour une vingtaine de jours. Si vous m'écrivez, on me fera parvenir votre lettre, à laquelle je répondrai dès mon retour.

Recevez mes meilleures salutations.

P.-V. STOCK.

8 octobre 1883.

Monsieur Louis Desprez,

Après lecture attentive je vous retourne encore une fois votre manuscrit. J'ai, ainsi que vous allez le voir, peu de changement à vous demander, quoiqu'une partie (dans les chapitres Goncourt et Daudet) ne soit pas nette et claire; mais, pour remédier à cela, il vous faudrait remanier entièrement ces deux chapitres, ce qui nous prendrait trop de temps.

Voici, donc, mes observations:

1° *Préface, page 14.* — Je goûte peu les passages marqués au crayon rouge, ce morceau à mon sens est mal venu et n'est pas à sa place à la fin d'une préface d'un livre comme *l'Evolution*. Il faudrait ou supprimer ce morceau ou l'écourter considérablement pour ne pas charger la fin de la préface. Voyez ce que vous en pensez, et si votre avis diffère du mien, faites-le-moi savoir.

2° *Zola, page 2.* — Dans le portrait de sa personne, il y a là une phrase peu flatteuse qui, je crois, peut le blesser très fort, malgré le grand enthousiasme que vous

montrez pour son talent. J'imprimerai cela cependant si vous le jugez bien ainsi.

3° *Zola, page 14.* — Au cours du chapitre, vous vous étendez sur la personnalité de Villemessant en des termes qui ne peuvent que vous attirer inutilement l'inimitié du *Figaro*, ce qui est grave et pour le présent et pour l'avenir, car cette maison est rancunière au possible; d'autant que cela ne sert en rien votre étude sur le naturalisme et ne sert pas beaucoup à votre étude de Zola. Arrangez cela, n'est-ce pas?

4° *Les poètes.* — La première partie (pp. 1 à 12) est, à mon avis, mal présentée, c'est là plutôt une revue qu'une étude, cela est sans suite et ne s'enchaîne pas. C'est regrettable, car la fin du chapitre est une des meilleures choses du livre. Voyez si vous pouvez remanier cette première partie. De plus, vous me feriez grand plaisir en supprimant votre appréciation sur les éditions Lemerre. Il serait malséant de ma part d'imprimer une opinion semblable sur les livres — typographiquement parlant — d'un de mes confrères.

5° Je tiens beaucoup à ce que vous soumettiez, soit directement, soit par mon entremise, à M. Henry Becque le chapitre qui le concerne. Il y a là quelques erreurs qui peuvent porter un grave préjudice à ses intérêts qui sont miens puisqu'il est mon ami. Il se contentera, j'en suis persuadé, de vous signaler les inexactitudes commises. M. Becque demeure 8, rue Pasquier, à Paris.

Faites ces divers changements et retournez-moi le manuscrit au plus vite, que je l'envoie immédiatement à l'imprimerie. Je prépare le traité ainsi qu'il est convenu et vous le ferai signer sous peu.

Recevez, monsieur, mes salutations empressées.

P.-V. STOCK.

§

Rouvres, 17 octobre 1883.

Monsieur,

Je vous remercie de l'article d'Alexandre Hepp que vous avez bien voulu m'envoyer. Il est très intéressant, et il y a là plus d'une vérité.

Vos remarques sur *l'Evolution* sont justes et je m'empresse d'y faire droit en supprimant ou en modifiant les parties que vous me signalez. Je ne crois pas, néanmoins, que la phrase sur le physique de Zola puisse le blesser. C'est fort loin de mon intention. Mais je n'y tiens pas, et je modifie tout de même. Il y a dans le manuscrit un autre passage, marqué au crayon bleu et dont vous ne me parlez pas dans votre lettre. Il s'agit du public des « premières ». C'est peut-être trop vif et injuste. Je supprimerai également.

M. Henry Becque, à qui j'ai envoyé l'étude qui le concerne, a écrit pour moi, avec une rare obligeance, quelques pages de notes curieuses que j'utilise en ce moment. Je pourrai, j'espère, vous renvoyer le manuscrit sur la fin de cette semaine.

C'est *Autour d'un clocher* que vous recevrez en même temps que cette lettre. Je vous avais prévenu que les deux ouvrages couraient l'un après l'autre. Et je ne suis pas fâché du hasard qui les rassemble. Des théories ont peu de poids sans une œuvre à l'appui, et d'ailleurs je compte sur le scandale abominable qu'*Autour d'un clocher* va produire, peut-être une intervention policière, pour faire vendre *l'Evolution naturaliste* à deux mille. Il est inutile de vous dire après ça que je tiens à conserver toutes les crudités, toutes les violences de style dont le roman est semé. Je ne vous cache pas que vous risquez une saisie : si cela vous arrête, dites-le-moi franchement; j'aurai recours, à mon grand regret, à la Belgique. Mais si vous voulez vous hasarder, vous perdrez un peu de votre bonne réputation, et vous gagnerez un succès qui peut être grand. Si le livre est bien lancé, nous pouvons aller à dix éditions.

Autour d'un clocher est écrit en collaboration avec un de mes intimes amis d'enfance et de collège, Henry Fèvre — un esprit à la Vallès, à la Richepin — qui a mis un peu de gaieté et de laissez-aller là où, livré à moi-même, j'aurais broyé du noir. Sans l'ami Fèvre, j'aurais pu obtenir un succès d'estime; avec lui, nous aurons mieux : un succès d'estime et un succès d'argent. C'est du reste

le second et dernier livre que nous faisons ensemble sous cette signature siamoise : Fèvre-Desprez; nous sommes de crânes trop différents pour nous côtoyer plus longtemps sans nous nuire. En accueillant *Autour d'un clocher*, ce n'est donc pas à un, mais à deux jeunes gens que vous ouvrez vos portes.

Il y a certainement aujourd'hui un rôle à prendre pour un éditeur intelligent. C'est de grouper les nouveaux venus. Charpentier me semble dégringoler. Les Marpon, aujourd'hui ses associés, le tirent à eux autant qu'ils peuvent. Si un jour, comme c'est possible, la maison Charpentier devient la maison Marpon, ça ne sera plus qu'un vaste laboratoire de prose commerciale. Calmann-Lévy est poussif; Ollendorff est timide; Kistemaeckers est trop loin. Et soyez bien sûr que si le naturalisme a ses égarements de jeunesse, c'est parce qu'il a le temps de battre les buissons; il est l'expression même du siècle ; il est une force, il est l'avenir. Regardez autour de vous; voyez-vous beaucoup de *jeunes* chez Buloz où chez Mme Adam? Sauf le marin qui signe Pierre Loti — et qui est un tempérament — je ne vois ici et là que de vieux bonzes.

Si je réussis à vous convaincre, *Autour d'un clocher* et *l'Evolution* seront des grelots pour attirer à vous une foule d'inconnus en qui il y a peut-être des maîtres futurs.

Je vous ai déjà parlé de ma conception du paysan ; vous la trouverez en action dans le roman. Il y a bien peu de chose qui soit livré à la fantaisie. L'action centrale du livre est la contre-partie de la *Faute de l'abbé Mouret*, — cette splendide erreur lyrique de Zola. C'est en relisant le livre pour mon *Evolution* que l'idée m'est venue de raconter, en serrant de plus près la réalité, une histoire arrivée sous mes yeux dans les Vosges, à Happoncourt, près de Neufchâteau. C'est l'éternelle question du célibat ecclésiastique, si diversement mise en œuvre par Hugo dans *Notre-Dame*, par Lamartine dans *Jocelyn*, par Zola dans *Mouret*, aussi idéalistement par l'un que par les autres.

Vicq existe avec ses horizons infinis, son sol rocailleux et calciné, son grand soleil et son vent rageur. Si vous passiez par Rouvres, je vous montrerais le bossu Causard, et la Gangonne, et Cadet Rondée, etc., etc.; si vous passiez par Chaumont, je pourrais vous faire voir le procureur Thibodot, les dames du Tabernacle et l'inspecteur d'académie Gidelot. *La Gazette des Prolétaires* s'appelle *la Gazette des Travailleurs*, et le discours Lesseps a été réellement prononcé. On va me dire, je le sens, que mes personnages sont des polichinelles, des grotesques. Fèvre s'est permis de temps en temps de leur donner des chiquenaudes, mais s'il n'a pas voulu me sacrifier ses effets comiques, je ne crois pas qu'aucun acteur ait dans son rôle une seule phrase qui discorde avec ce qu'il dit d'ordinaire dans la réalité. Le portrait est grotesque, parce que le modèle est grotesque. Quant au style, très travaillé, remis sur l'enclume pendant plus d'un an (le livre, commencé le 16 août 1882, a été fini le 9 octobre 1883), il est tout trempé de XVI[e] siècle et ne ressemble ni à celui des Goncourt, ni à celui de Zola, ni à celui de Daudet, ni à celui de Flaubert.

La vie du village, nous avons cherché à la rendre dans son entier. *Autour de notre clocher*, ça grouille: toutes les variétés de l'espèce. On y naît, on y aime, on y meurt. Et, au milieu de l'apparition et de la disparition des êtres, l'éternelle nature ensoleillée prodigue impassiblement le blé et le vin aux minuscules insectes qui la picotent.

Mais voilà une lettre qui prend les proportions d'un commentaire.

Plus qu'un mot sur les audaces qui sont un défi.

Nous en sommes arrivés, dit Zola, dans son étude de *la moralité dans la littérature*, à placer toute la pudeur en un point; et quand ce point est caché ou simplement passé sous silence, tout va bien, la morale est sauvée. Cela rappelle la naïveté de l'autruche qui se croit invisible lorsqu'elle a mis la tête derrière un caillou. Nous autres, nous cachons le sexe; dès lors nous pouvons tout montrer, les infirmités des membres, les plaies de la poitrine, les boutons de la face. On ment,

on vole, on tue à visage découvert; mais si on aimait en plein soleil, on serait hué et lapidé...

Vous m'avouerez qu'il serait singulier que les villageois se gênassent dans mon livre, alors qu'ils se gênent si peu dans la réalité.

L'accueil que vous avez fait à *l'Evolution* vous donne pour moi la priorité sur tout autre éditeur parisien; il est naturel que je vous choisisse, alors que je compte sur un succès. Mais si vous éprouvez des scrupules — et vous avez le droit d'en avoir — je n'insisterai pas.

Les conditions seraient les conditions de l'éditeur Charpentier, 0,40 par volume pour les cinq premières éditions; 0,45 au delà. Je vous serais bien obligé de me donner une réponse dans huit jours, en m'envoyant le traité de l'*Evolution*. En cas de refus, il faut que j'aie le temps de me retourner.

Tout à vous,

LOUIS DESPREZ.

§

Henry Fèvre!

Je n'ai, je crois, jamais connu un auteur de talent ayant aussi peu de veine que Fèvre! Ce garçon de talent a été, toute sa vie, poursuivi par une malchance extraordinaire. Il n'a jamais rencontré le succès, le public auquel ses qualités lui donnaient le droit de prétendre. Estimé des lettrés, le public a été toujours rebelle à ses œuvres, et il en est d'excellentes parmi un bagage assez important.

Il débute, n'étant pas majeur, avec un volume de vers, *la Locomotive* (que je ne goûte pas du tout) et un roman, *Autour d'un clocher,* tous deux écrits en collaboration avec Desprez. Puis, seul, il produit successivement : *Monsieur Pophilat, Au port d'armes, L'Honneur, Une Etude sur le Salon de 1886, Les Beaux Mariages, Les Minutes parisiennes, Galafieu, Les Liens factices, Les Souris dansent, La Traversée de l'Enfer.*

Puis le Théâtre Libre lui représente : *En détresse,* 1 acte; *L'Honneur,* 5 actes; *l'Etoile rouge,* 3 actes.

Il n'a trouvé le grand succès de public, le succès de vente, avec aucune de ces œuvres dont, au moins, certaines sont

excellentes et dépassent de beaucoup la moyenne des œuvres contemporaines publiées.

Une seule éclaircie dans sa sombre vie littéraire : en mars 1924, le prix des « Méconnus » lui a été attribué — ex æquo avec Maurice Beaubourg — par un jury composé de MM. Paul Bourget, Henry Céard, Léon Daudet, Lucien Descaves, Gustave Geffroy, Tristan Bernard, Tristan Derême, G. Duhamel, Edmond Jaloux, Henri Massis, pour son roman *Galafieu* paru en 1897, soit vingt-sept ans plus tôt, dont je n'avais pas pu écouler une édition en vingt-cinq ans, et cela malgré l'article fort élogieux de plus de deux colonnes publié en tête d'un grand quotidien à l'apparition du volume, et écrit par François Coppée. Un semblable article d'ordinaire apportait le succès immédiat au livre et à celui qui en était l'objet; c'est peut-être le seul cas où une chronique de Coppée ait été sans effet sur ses nombreux lecteurs.

C'est bien ici la caractéristique de la malchance de ce pauvre Fèvre!

§

Rouvres, 13 novembre 1883.

Monsieur,

Fèvre m'écrit qu'il n'a pu s'entendre avec vous pour notre *Clocher*. Il a, et moi aussi, pour la publication de ce livre, des impatiences très légitimes, puisque nous en attendons un succès pécuniaire immédiat. Je persiste pourtant à croire que si j'avais pu me rendre à Paris et traiter directement avec vous, nous nous serions tout de suite entendus. Mais je ne suis pas seul en cause, et puis j'ai dû faire en Alsace un voyage qui m'a éreinté et qui me laisse invalide pour quelques jours, la jambe sur ma chaise-longue.

Dans tous les cas, soyez sûr que je vous suis reconnaissant pour l'adoption de l'*Evolution naturaliste*. S'il vous convient, le livre que je vais écrire : *l'Amour phtisique* (Mœurs parisiennes), une délicate analyse psychologique, un drame tout intime à peu de personnages, sera pour vous.

Ma jambe ne peut plus me retenir longtemps ici. A par-

tir du reçu de cette lettre, ayez donc la bonté d'expédier les épreuves restantes, 22, rue Berthollet, à mon domicile de Paris.

Bien à vous,

LOUIS DESPREZ.

Paris, 20 novembre 1883.

Cher monsieur,

Je vous apporterai ce soir quelques pages à intercaler dans la partie de mon livre qui concerne le théâtre (II. — *D'Henriette Maréchal à la Glu*); nous modifierons ainsi ce chapitre II : *D'Henriette Maréchal à Pot Bouille.* Il est impossible de passer sous silence la première pièce naturaliste franchement applaudie. Il y a là dedans deux ou trois maîtresses scènes qui sont de Zola lui-même (1).

Bien à vous.

DESPREZ.

Paris, le 25 janvier 1884.

Cher monsieur,

Maintenant que voilà l'*Evolution naturaliste* en bonnes mains, je vais m'enfuir mercredi prochain dans mon désert de Rouvres, pour y écrire le roman dont j'ai ramassé les matériaux ces trois derniers mois. Etes-vous libre un de ces soirs? Dimanche, lundi ou mardi? Je voudrais que nous causions plus amplement que nous n'avons pu le faire dans les allées et venues de votre magasin. Je vous ferai faire un mauvais dîner, assaisonné d'une bien piètre conversation, car je suis un parleur absolument nul. Mais vous pourrez monologuer, et Fèvre est quelquefois intéressant — au dessert!

Ne croyez pas que je vous attire dans un guet-apens. Fèvre a voulu absolument vous rapporter *Autour d'un clocher*, mais je pense que, malgré les coupures, vous n'en voudrez pas plus en janvier qu'en octobre : et je conçois vos raisons.

Dans tous les cas, il reste entendu que vous avez la préférence aujourd'hui comme hier.

Il faudra que vous nous aidiez à entrer chez Kiste-

(1) La pièce n'était signée que par W. Busnach. — P.-V. S.

maeckers, car nous n'avons le choix qu'entre lui et quelque tout nouvel éditeur, comme Delille ou Hochdet (1). A l'époque où Fèvre m'annonçait votre premier refus, j'ai déjà négocié avec Kistemaeckers. Mais j'ai trouvé ses conditions bien dures pour un livre de vente aussi certaine (2). Et lui s'est montré piqué que j'aie cherché ailleurs. Ce sont des puérilités, car il est bien évident que je suis ici un commerçant comme M. Kistemaeckers, et que les intérêts seuls entrent en compte dans un traité. J'espère qu'on pourra renouer, car le livre plaisait. Et je compte sur vous pour être le trait d'union. J'accepte aujourd'hui ses conditions : 350 francs pour les deux premiers mille; 0,40 par volume au delà du cinquième; 0,50 au delà du sixième; abandon de la propriété; traductions et reproductions dans les journaux réservés à l'auteur. Enfin, publication avant le mois de juin (le plus tôt possible pour en faire bénéficier *l'Evolution*).

Ecrivez-moi, n'est-ce pas? Comme nous en sommes convenus, à quelle heure je pourrai aller régler avec vous, demain samedi, le service de presse?

Si, après la mise en vente, quelques personnes se présentent chez vous de la part de M. Zola, recommandez, s'il vous plaît, qu'on leur donne *l'Evolution*. Les amis du naturalisme sont assez peu nombreux dans le journalisme pour qu'on en tienne compte.

A demain.

Bien à vous, LOUIS DESPREZ.

Rouvres, 6 février 1884.

Mon cher éditeur,

Je vous prie de vouloir bien m'envoyer *poste pour poste*, et *recommandé*, un des exemplaires sur hollande

(1) ? — P.-V. S.

(2) En juillet 1883, Desprez me propose *Autour d'un clocher*, dont il me communique le manuscrit au commencement de septembre. Par Fèvre, il apprend que tel quel le roman ne me convient pas et il l'envoie à Kistemaeckers le 19 septembre, ainsi que le dit mon confrère bruxellois dans son article *Un procès littéraire* (*Mercure de France*, 15 octobre 1921). Les conditions de Kistemaeckers ne convenant pas à Desprez, celui-ci revient à la charge près de moi le 17 octobre 1883. Après un nouveau refus, il revient à Kistemaeckers — dont il accepte les conditions — et *sur ma propre recommandation*, le 19 février 1884, le livre est accepté et mis en vente en mai, et les poursuites ont commencé en juillet. — P.-V. S.

qui vous restent. Comme je ne veux pas vous mettre outre mesure à contribution, vous marquerez cet exemplaire à mon compte, au prix de revient naturellement. Il est destiné à Ed. de Goncourt, qui me fait sentir, très spirituellement, et très aimablement d'ailleurs, que j'ai oublié ses goûts de bibliophile. Il voudrait que je signe un exemplaire acheté chez vous; pas le moins du monde. Il fera de cet exemplaire ce qu'il voudra, mais je veux qu'il tienne de moi le hollande comme la signature. N'oubliez pas de recommander. Lisez *le Cri du Peuple* de mercredi (date portée sur le journal), Alexis (qui signe Trublot) y fait une série de citations de *l'Evolution*. Il doit y avoir dans ses appréciations quelque reflet de Zola (c'est du reste Zola qui m'envoie d'article). Et je retrouve là les impressions de Zola sur *la Locomotive*. Fèvre vous a-t-il remis votre exemplaire, à propos?

Ne serait-il pas temps de faire les annonces que vous projetez? L'article du *Réveil* va venir. C'est le moment. En avant pour la presse.

Lisez donc *le Clocher* et tâchez donc de l'accepter après les suppressions consenties. Vous nous rendrez un vrai service d'ami. Vous vous attacherez mon collaborateur Fèvre, qui n'est point à dédaigner, vous lancerez superbement *l'Evolution* et avec l'autre vous gagnerez de l'argent gros comme vous. Si vous ne risquez jamais une partie raide, comment réussir? *L'Assommoir* et *Pot-Bouille* dépassent en audaces, et Charpentier a bien osé: osez donc, morbleu! Vous n'allez pas rechigner devant quelques gros mots, comme les bourgeois. Je suis un peu critique, puisqu'on veut bien l'imprimer, et je vous garantis que *le Clocher* est le meilleur de nos trois bouquins.

Tout à vous,

LOUIS DESPREZ.

Bouvres, 10 février 1884.

Mon cher éditeur,

Oui, vous avez raison, *le Clocher* est plein d'inexpériences. Il y a des chapitres qui sont d'une abominable monotonie, comme le III; il en est d'autres qui sont pleins

d'incidents, d'épisodes très disparates, comme le VIII; somme toute, c'est singulièrement bâti. Mais, malgré quelques profils poussés à la caricature, tous ces personnages grouillent et vivent. Faites attention à l'idée centrale : mettre en lumière la *dominante* du paysan : l'avarice. Est-ce que dans le décousu apparent, et qui ressemble peut-être plus à la vie que les savants échafaudages à la mode, cet amour démesuré de l'argent et de la terre n'apparaît pas? Dès le chapitre premier, l'irrespect des vieux qui sont devenus des non-valeurs, les querelles de famille pour une pièce de cent sous (si vous avez habité un village, vous devez savoir que c'est un trait très caractéristique), les procès sempiternels, la continuelle allée et venue des gens de loi (Furiet) et le marchandage des prières, et la querelle de Quilgars avec sa belle-mère pour la place de chantre, et la rapacité de l'abbé Chalindre. (Car il ne faut pas s'y tromper, nos prêtres ne sont que des paysans ensoutanés; plusieurs variétés du clergé campagnard.) Le livre est tout entier sur *le paysan*.

Il peut y avoir des choses peu réussies. Mais est-ce que le dîner Devonges et Quilgars (I) n'est pas de bonne observation? Est-ce qu'il n'y a pas là, au milieu des conversations bêtes et de l'animation progressive (crescendo jusqu'au dessert), des observations frénétiquement familières? Les marmots sont bien en place. Lisez aussi (chapitre III) le portrait de Buleux. Est-ce que cela ne vaut pas comme impression tout *Charlot s'amuse*? Est-ce que les dames du Tabernacle (chapitre IV) ne sont pas d'un bout à l'autre amusantes et vivantes? Est-ce que la conversation de Chalindre et de l'Evêque n'est pas fidèlement sténographiée? Lisez encore le charivari (chapitre IX), une des meilleures pages du livre. Je me borne. Tout cela n'est point banal.

Voulez-vous quelques descriptions? Est-ce que le lavoir ne vous met pas le clapotement du battoir et le cacardement des femelles dans les oreilles? Voyez (chapitre V) un dessous de bois « *vu* » pris sur place, au crépuscule, « *le soleil brusquement baissé comme une lampe* ». Il y a des lointains verts trempés de flammes mourantes. Et

le souper dans le gris du soir, la fenêtre ouverte à la fraîcheur. Il y a là un effet d'angélus irrésistible (chap. VII). Encore la moisson du IX (car il faut remarquer que nous n'avons pas oublié l'atmosphère et que nous plongeons nos bonshommes dans leurs absorbantes occupations des champs). Lisez la moisson! Ça flambe de soleil. Et ce paysage de vendanges final dans un grand coup de vent. Est-ce que cette page n'est pas vibrante, large, emportée aussi par l'ouragan? Quoi qu'en dise M. Lepelletier dans son aimable article, le style, ce n'est pas l'orfèvrerie jalouse de la phrase. C'est *l'accent personnel,* ce qui fait que le ton d'un homme diffère du ton de son voisin. Il y a des écrivains très corrects et très soigneux des virgules, qui n'ont pas de style parce qu'ils ont trop l'accent de tel ou tel maître. Leur personnalité est engloutie par une personnalité plus forte. Au contraire, il est tel gâcheur de papier, Sarcey par exemple, qui sont incorrects, souvent plats, mais qui, somme toute, ont leur accent, leur style. Inutile de signer; leur prose est marquée à un certain coin. Eh bien! j'aime mieux être un gâcheur comme Sarcey et avoir mon ton à moi qu'être la lune de quelqu'un. Un éditeur ne devrait avoir qu'un souci : chercher *des personnalités* ou des gens qui deviendront *des personnalités.* Le succès finit toujours par s'accrocher aux personnalités. Quelquefois, c'est long. Quelquefois, ça vient tout de suite, mais ça vient. Vendant des livres, si vous voulez écouter votre propre tempérament, vos propres inclinations (dont je ne vous fais certes pas un crime, et que l'homme peut conserver, mais dont le libraire devrait faire abstraction), vous ne serez jamais un jour — comme je l'espère — une des puissances de la librairie parisienne. Tout est là: faire abstraction de ses goûts, ne pas chercher le parfait, mais *l'original.* Point de lunes, *des personnalités.*

Cette lettre prend des proportions démesurées, mais je voudrais vous décider à prendre *Le Clocher* et à nous l'imprimer pour le 1er avril.

Nous ferons tous les sacrifices que vous jugerez indispensables. Les deux passages scabreux : la scène de la

sacristie et la scène du clocher (chap. VI et chap. IX) seront remplacés par des points, de manière à intriguer le public. Quant aux expressions crues (tâchez donc de nous en laisser le plus possible. Est-ce que la France est perdue parce que j'imprime, par exemple, le mot *couilles*? Trouvez-moi une périphrase qui puisse remplacer), elles seront modifiées sur les épreuves, atténuées comme vous voudrez, mais je ne veux plus voir le manuscrit. Allons, décidez-vous. Pour moi, le moment est très important. Le roman après le volume de critique me poserait tout à fait. Et l'un des deux livres aiderait à la vente de l'autre. Qu'est-ce que vous risquez? Nous vous faisons toutes les concessions. On ne peut pas mieux dire que je n'ai dit plus haut.

Voici l'opinion de Zola sur *l'Evolution*; gardez-la pour vous, bien entendu :

Ma paresse s'accommoderait fort d'une causerie avec vous. Enfin je vais vous dire brièvement mon opinion sur votre volume de critique.

D'abord une grande conscience. Vous lisez et vous réfléchissez, ce qui est rare; même vous poussez l'indépendance jusqu'à vous contredire parfois çà et là sur la nécessité et le peu d'importance du style (3), puis, page 58 et page 109, sur la formule définitive du roman naturaliste. — En somme, la sensation d'un travail très sérieusement fait par un esprit libre et lettré.

J'arrive aux défauts. Vous êtes trop jeune pour écrire un roman vécu et un livre de critique digéré par vous-même. Donc très peu de vues personnelles (4), vous répétez ce que nous avons dit, tout en vous débattant parfois pour dire autre chose. Je vous donne là l'opinion de notre cercle littéraire. Vous changerez, vous vous élargirez.

Par exemple, pour parler de l'étude que vous m'avez consacrée, je crois que vous donnez trop d'importance à la phrase de la préface de *Thérèse Raquin*, où je dis n'opérer que sur des brutes. Cela soulève le grave problème de la physiologie

(3) Style est ici synonyme de ciselures de la forme. — L. D.
(4) Je suis désolé d'être lune; plus lune après le clocher. — L. D.

et de la psychologie, même science, selon moi, qui doit donner l'homme tout entier. Nous en causerons quand je vous verrai. — Je n'aime pas beaucoup votre « impressionnisme » qui rapetisse l'horizon et met l'art dans la sensation seule. C'est la pire des formules, qui dégénère tout de suite en charabia et en ébauches à peine indiquées. Je veux bien l'impression, la note, mais je ne comprends pas une œuvre sans l'étude complète du sujet et sans la solidité indestructible de la forme.

En somme, vous avez fait là un excellent début dans la critique. J'entends parler de votre livre, on le lit, on le discute. Soyez très fier et très heureux, vous voilà en beau chemin, vous n'avez plus qu'à travailler.

« En beau chemin », c'est facile à dire! Et cet abominable éditeur qui renifle depuis quatre mois sur mon *Clocher*! Allons, décidez-vous, malheureux, je vous abandonne la propriété pour dix ans (vous ne pouvez raisonnablement exiger plus), huit sous par volume, pour le reste, les conditions de *l'Evolution*. Le traité en mon nom seul; légalement, nous escamoterons Fèvre sur l'acte ; c'est convenu entre lui et moi; il est mineur et ses parents sont rétifs aux belles-lettres; ça pourrait créer des difficultés. Allons, j'attends votre papier timbré.

Et puis, si après toutes mes objurgations, vous refusez le chef-d'œuvre : zut ! donnez-nous au moins un billet de logement pour un confrère.

Bien à vous,

LOUIS DESPREZ.

P.-S. — Merci pour vos envois.

Faites-moi expédier, s'il vous plaît, *poste pour poste*, trois exemplaires ordinaires de *l'Evolution*. Un pour Taine, un pour Huysmans. Céard était sur ma liste, n'est-ce pas ? Lui avez-vous envoyé l'exemplaire signé par moi : 164 avenue Daumesnil ?

J'ai expédié mon unique hollande à Goncourt.

Je vais écrire à M. Lepelletier pour le remercier de son bon coup de chapeau.

Je n'ai jamais gribouillé une si longue lettre.

§

A la lettre que l'on vient de lire, je réponds par celle-ci :

12 février 1884.

Cher monsieur Desprez,

C'est la pire des formules, qui dégénère tout de suite en charabia et *en ébauches à peine indiquées*. Je veux bien l'impression, la note; mais je ne comprends pas une œuvre sans l'étude complète du sujet et sans la solidité indescriptible de la forme.

Ah! que Zola a raison et que cela s'applique bien à votre *Clocher*! Je viens de finir le manuscrit et suis aux regrets de ne l'avoir point lu lors de votre présence à Paris, car là nous aurions pu prendre votre *Clocher*, l'examiner chapitre par chapitre, phrase à phrase, mot à mot. Hélas, oui! vous vous êtes trompé entièrement, vous pouviez faire une œuvre, mais elle n'est pas faite! Des ébauches, des esquisses, oui; mais une œuvre, non! Il y a évidemment un merveilleux roman à faire : les éléments y sont, seulement il faut le reprendre. Le remettre sur le chantier et le récrire entièrement, élaguer des chapitres inutiles et en faire beaucoup qui manquent. Qu'est-ce que Vicq-les-Deux-Eglises? Un bourg ou un trou? Pourquoi les « deux églises »? et si c'est un bourg, qu'est-ce que c'est que ce Conseil municipal composé exclusivement de grotesques, sans situation aucune? Et ce Conseil de Fabrique, qui le compose, et pourquoi est-il absent de l'œuvre ? A part Bounhoure, tous vos types sont grotesques et ne sont nullement vivants. Votre brute de Chalindre n'est pas poussée, pas plus que Cul-Cacheté, qui, quoiqu'on en parle tout le temps, m'est absolument resté inconnu comme type, caractère et situation. A Hubinet et Devouges il ne manque que le coup de pouce qui, alors, les ferait vivre. Pincemaille est bien, il faudrait cependant le sortir un peu de son auberge: un cabaretier de village a des champs, un jardin, une vigne, des animaux...

Et puis, qu'est-ce que tous ces gens? Des paysans? Par quoi le montrez-vous? il ne suffit pas d'une discussion pour une pièce de cent sous et d'une place de chantre perdue pour nous montrer la vie d'un village, indications puériles et secondaires, collaboratrices utiles, mais non capitales de l'œuvre maîtresse que vous pouvez faire. — Où sont décrits dans votre livre les soucis et travaux du campagnard? Vous me montrez des ivrognes, pas autre chose; tout le temps vos personnages sont au cabaret et jamais à l'ouvrage. Et monsieur le Maître, que fait-il toujours dans cette auberge? Que de détails capitaux et charmants dont vous ne soufflez mot!! La vie du paysan est presque toute dans son affection (affection est un terme impropre qui rend mal ma pensée) pour ses terres et ses bêtes. Dans votre livre, rien de cela cependant. Vous me servez une vache enflée, mais cela est insuffisant! Pourquoi ne pas utiliser des animaux pour donner la sensation d'un village à des heures différentes? Le livre qui commence au printemps devrait, pendant les premières pages, nous montrer les porcs et les moutons partant sous la conduite du berger, les enfants allant à l'école, les arbres bourgeonnant ou fleurissant, et tout cela sous un soleil déjà chaud. Puis, à l'automne, le retour au village des bêtes à cornes venant des prés (sans calembour!), taureaux, vaches, génisses et veaux, rentrant à l'étable après avoir trempé leur mufle dans le bassin de la fontaine, car je suppose qu'il y a bien une fontaine à Vicq. Vous pouviez faire une œuvre forte et positive cependant.

Comment se fait-il que ni dans la Fabrique, ni dans le Conseil, ni dans Vicq, il ne soit question d'un fermier, à la tête d'une ferme, ayant un troupeau, une machine à battre, un pressoir, des vignes et des terres? N'y a-t-il point aussi à Vicq de cantonnier, de garde-forestier, de postiers, de garde champêtre, etc., émargeant au budget de la commune; de maçons, de menuisiers, de maréchal-ferrant, de manœuvres allant en journées chez les cultivateurs; de domestiques, de commerçants, etc.? toutes

individualités qui jouent un rôle actif dans la vie d'un bourg et qui, quelquefois, sont des personnalités?

Oui, il y a de bonnes et de grandes réalités dans votre *Clocher,* c'est d'ailleurs là-dessus que je m'appuie pour vous croire quelqu'un. Oui, il y a des touches vraies. Bounhoure est vivant, je le vois, je l'entends; oui, sa quémanderie à l'abbé Chalindre est exacte. Oui, le sermon de l'évêque est sténographié. Oui, le dîner de Devouges et Quilgars est photographié. Oui, le dessous de bois est vu. Oui, oui, oui, il y a de bonnes, de très bonnes choses, mais elles sont perdues, englouties et surtout mal mises en pleine lumière, leur place réelle.

Vous me parlez de la suppression de la scène de la sacristie et de la scène du clocher et vous me dites vouloir les remplacer par des lignes de points. Voilà encore une erreur! Mais ces scènes sont nécessaires et jamais je ne vous ai reproché de les avoir mises dans votre roman. Ce qui, par contre, me semble inutile et grossier, sans besoin ni profit, ce sont vos mots : couilles, etc. Ce n'est pas faire preuve de talent — je crois — que de dire brutalement. Le talent, il me semble, tout en restant réel, se doit d'exprimer ce qu'il veut dire avec des mots « honnêtes » ou des sous-entendus. Puis pourquoi s'attacher, ne voir et ne montrer un village qu'en érection d'un bout du livre à l'autre? Moi aussi, j'ai habité la campagne, et j'avoue ne l'avoir point remarquée au même point de vue que vous. Moi aussi j'ai vécu chez M. le Maître; dîné avec Devouges; entré dans une cure; assisté aux repas de prêtres; entendu des discussions de cabaret, de paysans et paysannes; assisté à des séances du Conseil Municipal et du Conseil de Fabrique; couru les champs et les bois; ensemencé des terres, fauché ou scié du blé, etc.: enfin j'ai vécu la vie de paysan et j'en ai conservé le vivant souvenir, ce qui me fait croire capable de juger sainement un livre de mœurs rurales, malgré mes 22 ans et ma trop jeune expérience.

Il y a une autre poésie que celle que vous donnez et un autre réalisme que celui que vous décrivez dans la vie de

travail, dans l'existence de brute, de nos villageois vivant de la terre.

Excusez, mon cher Desprez, les violences et raideurs de cette lettre; mais vous verrez, j'en suis certain, que ces notes me sont dictées par la vive sympathie que je vous porte et le talent que je vous reconnais; c'est le cri d'un ami et non celui d'un éditeur, ce dernier n'avait, vous le savez, nullement à entrer dans ces considérables détails.

Je ne dis pas votre œuvre mauvaise, loin de là; je la trouve nulle comme portée et la crois indigne de votre avenir littéraire que j'entrevois très brillant.

Si, après réflexion, vous n'êtes pas de mon avis, comme c'est probable, envoyez votre manuscrit à Zola, et priez-le de vous donner son opinion après lecture sérieuse.

Le temps me presse et je suis obligé de terminer ce gribouillage incohérent, impossible de le revoir.

Si vous voulez présenter *Autour d'un clocher,* tel quel, à Kistemaeckers, je suis prêt à le lui recommander très chaleureusement.

Je vous serre très cordialement les mains.

P.-V. STOCK.

J'ai envoyé hier seulement votre *Evolution* à M. Céard, dont je n'avais pas l'adresse. Il me reste encore les exemplaires destinés à MM. Rod et Descaves, dont je n'ai pu, jusqu'ici, me procurer les adresses.

Ed. Lepelletier est très paresseux ; s'il ne vous a pas écrit, il va le faire. Néanmoins, relancez-le; il est on ne peut mieux disposé à votre égard.

Je vous ai envoyé cinq ou six lettres qui vous étaient destinées, vous sont-elles parvenues ?

§

Rouvres, 15 février 1884.

Mon cher éditeur,

Je vous remercie de votre longue et affectueuse lettre. Vous avez certainement raison sur plus d'un point, et je ferai peut-être un jour une étude sur mes paysans, d'allure autre et plus soignée. Mais je suis absorbé ailleurs.

Lorsqu'un enfant crie et s'agite, du reste, fût-il un peu bancal ou bossu, il n'y a pas à le remettre dans la mécanique pour le rectifier, mais bien à en refaire un autre, plus droit. Ce à quoi je travaille. Je n'aurais jamais le courage de reprendre *le Clocher,* car j'ai retourné ce bouquin trop longtemps. Et mes retouches feraient singulière figure au milieu des enluminures violentes de Fèvre. Laissons donc le livre tel qu'il est, et puisque vous voulez bien m'offrir de me recommander à Kistemaeckers, rédigez quelque chose de chaleureux qui emporte les résistances. (Je vous ai raconté nos pourparlers.) Dites surtout, n'est-ce pas? que si vous ne publiez pas ce livre, c'est à cause de votre tante. Et puis, dites encore que c'est d'une crudité telle que ça ne peut manquer d'avoir le succès de *Charlot s'amuse...*, la plus belle affaire de Kistemaeckers. Glissez aussi quelque chose sur *l'Evolution* et envoyez-lui un exemplaire avec votre lettre. (Enfin, vous connaissez mieux que moi comment il faut dire avec Kistemaeckers.) Fèvre vous donnera une lettre à intercaler dans la vôtre. (Vaut-il mieux qu'il l'envoie séparément? Faut-il, oui ou non, réexpédier le manuscrit en Belgique?) Vous jugerez de ces détails. Je m'en remets à vous.

Faites prendre, s'il vous plait, l'adresse de Rod chez son éditeur; votre voisin Ollendorff. Quant à celle de Descaves, il faut la demander à Kistemackers. J'aime beaucoup le talent d'observation de ce garçon-là. J'écris à Fèvre et lui dis d'aller vous voir lundi.

A vous bien cordialement,

LOUIS DESPREZ.

Comme Desprez me le demandait, et ainsi que je le lui avais offert, j'ai envoyé la lettre suivante à mon confrère belge avec lequel j'étais en très bons termes et qui m'avait aimablement accueilli à son domicile particulier :

19 février 1884.

Mon cher monsieur Kistemaeckers,

Ne pouvant éditer *Autour d'un clocher,* — Mme Tresse, ma tante, s'y opposant à cause de certaines audaces de

langage, — mes amis Desprez et Fèvre, qui connaissent nos bonnes relations, me prient de vous recommander leur œuvre. La chose m'est facile : puisque je voulais faire cette affaire, c'est que je la crois bonne. Je la crois appelée, entre vos mains, à obtenir le succès de vente de *Charlot s'amuse*. Le livre sera certainement remarqué de la Presse, surtout s'il vient de suite, le volume que je viens de publier, *l'Evolution naturaliste*, par Louis Desprez, étant très lu et très discuté. D'ailleurs, je vous envoie cette étude littéraire, jetez-y les yeux et vous verrez que l'auteur (et sans doute aussi H. Fèvre) a quelque chose dans le ventre.

H. Fèvre va vous écrire et vous donner son adresse; si vous voulez examiner le manuscrit de ces deux jeunes gens, demandez-le-lui.

Croyez, cher monsieur Kistemaeckers, aux meilleurs sentiments de bonne confraternité de votre bien dévoué,

P.-V. STOCK.

§

Rouvres, 21 février 1884.

Mon cher éditeur,

Je vous remercie des journaux envoyés. Avez-vous pu déchiffrer l'article de Félice Cameroni, dans le journal de Milan, *Il Sole*? C'est d'un enthousiasme un peu excessif, mais ce long feuilleton m'a flatté. J'ai reçu une lettre de Paul Bourget qui, elle aussi, m'a été sensible, car j'aime aussi son talent. Autre lettre, très longue, d'Henry Céard, avec quelques remarques très justes et très fines. J'en passe, et des meilleures.

Vous me faites un reproche bien peu mérité. Soyez bien sûr que je ne pondrai pas un livre tous les six mois, et que tout ce que je vous donnerai à l'avenir sera très soigné et très écrit. (Je n'entends pas, du reste, ce mot comme vous.) Pour vous, écrire veut dire ciseler la phrase, faire saillir le travail et l'effort. Je voudrais, au contraire, que tout le travail fût dissimulé, une forme très simple, à la façon d'Erckmann-Chatrian (mais de l'Erckmann-Chatrian moins gros, moins lâché), sans mé-

taphores qui tirent la vue aux dépens de la pensée, sans détaillisme excessif. Je ne sais si je me fais bien comprendre et si je réaliserai jamais à peu près mon rêve. Mais mon idée est de réagir contre l'école trop « artiste » du moment; de jeter à l'eau l'extrême aristocratie du style, et de donner, sans équilibre savant de composition et sans pirouettes de phrases, des récits très humains, pleins de bonhomie, qui puissent être facilement compris par tout le monde, en un mot de la littérature *populaire*.

Le *Clocher* est tout exceptionnel. Il n'a pas été bâclé, comme vous le dites, puisque commencé le 15 août 1882, il a été fini seulement le 12 octobre 1883. *L'Evolution*, très avancée en août 1882, a été finie dans les premiers jours de février 83; je n'y ai intercalé depuis qu'une ou deux pages. Mais il ne faut pas voir dans *le Clocher* un prototype de ma façon de faire, puisque Fèvre a traduit toute la rédaction primitive, et un peu allongé les nez, grossi les têtes, aminci les jambes des personnages. Nous avons été plus de deux mois en tête à tête, à opérer ce second travail, qui donne au livre le cachet d'étrangeté qu'il a actuellement, l'aspect un peu caricatural, dégingandé, gouailleur. Si cela va un peu à la diable, si c'est un peu une farce, c'est que nous l'avons voulu. Il y a évidemment l'intention d'épater les bourgeois. J'étais furieux de voir *l'Evolution* partout refusée, et c'est alors que j'ai eu cette idée d'un livre paroxyste au lieu du raisonnable, mais terne bouquin que nous avions. Il s'est trouvé que mon idée et le vrai tempérament de Fèvre se sont parfaitement accordés. Dans le genre sérieux, il me faisait des horreurs, ses chapitres s'en allaient par filandres; dans le genre comique, il a réveillé mes observations et les siennes superbement. Nous gueulions comme des enragés. Et c'est alors que nous avons risqué pas mal d'anecdotes, *authentiques*, mais grotesques, qui ne faisaient pas partie du premier texte; les descriptions de nature ont aussi été écourtées considérablement — ce qui vous choque. Mais, que voulez-vous, cette grande nature étouffait nos bonshommes; ils étaient comme des fourmis; on ne les voyait plus; leurs ordures disparais-

saient dans la sérénité des horizons. Et c'est précisément tout ça que nous voulions faire saillir. Assez d'autres ont décrit la poésie des champs. Ça nous semblait un peu rococo. Nous nous sommes attardés aux vilenies des êtres. Il me semble que, malgré quelques justes remarques de détail, vous n'avez pas compris l'œuvre carnavalesque que nous avons voulue. Mes paysans sont très « carnavalesques », c'est le petit vin qui fait ça. Pour juger *le Clocher,* il faudrait connaître nos vignobles.

Faire quelques retouches, ajouter et retrancher çà et là, ça m'allait assez. Mais vous parliez de « nouveaux chapitres » et j'avoue que je ne suis plus du tout, mais du tout, à ce bouquin-là. Nous n'aurions pu faire que du mauvais. Il est bon de remanier un livre tant qu'il est sur le chantier. Mais une fois qu'il est fini, je ne suis pas pour les bouleversements. On risque de faire plus mal. Vous vous êtes fortement illusionné, d'ailleurs, si vous avez cru qu'à notre âge on pouvait camper une œuvre complète et puissante.

Mais je ne sais pourquoi je vous ennuie avec ce bouquin qui, décidément, est naturalisé belge, c'est que vous lui avez porté de l'intérêt et que j'ai vu surtout dans vos remarques une preuve de sympathie.

Cordiale poignée de main.

LOUIS DESPREZ.

Rouvres, 7 mars 1884.

Mon cher Stock,

Je n'ai encore rien reçu de Maupassant. Du reste, il n'est pas le seul retardataire. L'article Sarcey a dû activer la vente. Vous ne m'en dites rien. Serez-vous bon prophète? Irons-nous, oui ou non, à un deuxième mille ? Avez-vous lu l'entrefilet Maxime Gaucher dans la ***Revue Politique*** du 1er mars? Lisez-le; il est curieux et ne m'a point désobligé. Si vous voyez M. Ed. Lepelletier, priez-le donc de mettre un peu d'ordre dans l'administration du *Réveil* (5). Je n'ai pas encore reçu d'exemplaires de mon article du 19 février, et le second, envoyé depuis huit

(5) Quotidien dont est issu l'*Echo de Paris.* — P.-V. S.

jours, reste accroché je ne sais où. Voudriez-vous me faire expédier par la poste *Les Poèmes saturniens* et *Sagesse*, de Verlaine? Je connais quelques-uns des *Poèmes saturniens*, mais le dernier livre, *Sagesse*, m'est absolument inconnu, et M. Huysmans, répondant à l'envoi de *l'Evolution*, m'assure que Verlaine a, dans ce dernier livre, donné l'essence de la poésie moderne. Verlaine ne serait pas seulement le meilleur poète de ce temps, mais le seul! et je l'ai quasi oublié. Je veux me rendre compte par moi-même. Fèvre m'écrit que vous lui placez des nouvelles. Vous faites bien de l'aider : c'est un gaillard qui a quelque chose dans le ventre.

Je vous serre cordialement la dextre. — LOUIS DESPREZ.

P.-V. STOCK.

(A suivre.)

LE CHEMIN QUI NE VA NULLE PART[1]

—

QUATRIEME PARTIE

Au début de juillet, le Sardar dit un matin à Nicole:

— Khanoum, vous devenez pâle, par ces chaleurs. Vous n'êtes pas habituée aux étés de nos pays. Je reçois une invitation de mon neveu Hocein-Mirza (1 *bis*), dans sa demeure des montagnes, à Tadjrich, près de Téhéran. Ma fille Zia et moi partirons dimanche; mes belles-filles et mes nièces resteront ici. Voulez-vous nous accompagner, Khanoum-Nicole?

— Oh! Excellence, merci! Je serais tellement enchantée de connaître mieux la Perse. Mais Téhéran? C'est la ville officielle. Vous savez que des amis anglais m'y avaient invitée. Vous savez qu'une de mes compagnes d'enfance est la fille du médecin anglais et qu'elle m'attendait, mais qu'après ma folle fuite de l'oasis d'Irak, je lui ai fait télégraphier de Paris par une amie sûre que j'étais de retour en France, rappelée subitement chez moi... Il fallait qu'on perde ma trace. Vous le savez, Excellence, vous à qui j'ai tout confié parce que je vous connais bien, maintenant... Que faut-il faire?

Le Sardar eut, dans sa moustache grise, un imperceptible sourire moqueur.

— Si nous le voulons, tous les Ferenguis, tous les diplomates de Téhéran ignoreront votre séjour à Tadjrich, Khanoum. Vous serez l'hôte de mon cousin dans son

(1) Voyez *Mercure de France*, n°s 869 et 870.
(1 *bis*) Le prince Hocein.

enderoun avec ses sœurs et ma fille, et les Anglais, spécialement les Anglais, Khanoum, n'ont pas à savoir ce qui se passe dans la demeure d'Hocein-Mirza... Vous resterez à la campagne, où vous vous promènerez à l'aise, et, quand mes nièces vous feront visiter Téhéran, vous serez autorisée à porter le tchadour pour y passer incognito.

» D'ailleurs, à cette saison chaude, tous les Anglais sont à Gulahek, autour de leur Légation d'été, et ils sont bien trop occupés à leur tennis, à leur club, pour vous rencontrer sur les sentiers de la montagne. »

Nicole battit des mains, sauta en l'air:

— Bravo, Excellence, vous me rassurez. Je partirai donc avec vous! Je vais le dire vite à Zia!

Pour éviter la trop grande chaleur du jour, on décida de voyager la nuit au clair de lune, et les après-midi on dormirait dans les villes, à Hamadan, à Kazvine.

Sur les ailes de l'auto furent cordés tous les bagages, et les paquets recouverts d'étoffes bariolées qu'emportaient les deux serviteurs accroupis aux places arrière, sur des montagnes de ballots.

Comme en un rêve, Nicole, bercée par les cahots de la route, voyait défiler des gorges étroites! Se penchant, elle apercevait un précipice. Très en bas, l'eau coulait, argentée par la lune. On rencontrait des caravanes, on leur faisait place. Le tintement rythmé des grosses cloches des chameaux remplissait la nuit. Nicole sentait naître en elle une âme de poète. Elle savourait l'étrange voyage nocturne. Elle ne voulait pas dormir. Ces montagnes nues, de plus en plus hautes, précises sous la lune, ces jaunes villages traversés, — tous les mêmes, — où rien ne bougeait... Parfois, un verger, quelques peupliers entrevus au bord de l'eau... A des changements de tons imperceptibles, Nicole comprit que ce serait bientôt l'aube. La lumière lunaire pâlissait, faisant place à une autre lumière, plus terne, indéfinie. Et le ciel, enfin, se nuança de mauve, de rose, les montagnes apparurent sous un aspect différent. La route descendait sur l'autre

versant, et l'on entrevoyait des nappes de verdure, au loin.

— Hamadan! dit le chauffeur.

— Ecbatane! voilà l'Ecbatane de la Bible, s'enthousiasma Nicole.

Par des ruelles très étroites, on arriva devant les hautes murailles d'un jardin. Un élégant officier persan attendait l'auto du Sardar.

— Notre ami, le capitaine Abbas Vartany.

Et, devant Nicole, s'inclina aussi le capitaine.

— C'est chez lui que nous passerons la journée. Vous pourrez vous reposer dans une chambre, Khanoum.

Mais Nicole était bien trop impatiente d'aller voir, sitôt ses ablutions terminées, le tombeau d'Esther et la colline où fut Ecbatane!

Ruines perdues dans les vergers au pied des formidables montagnes, décor d'une intense poésie.

Combien elle eût souhaité s'attarder là, mais il fallait rentrer en ville pour retrouver ses hôtes. Le dîner devait être prêt à huit heures. L'officier, pour honorer ses invités de marque, avait fait venir deux musiciens. On se mit à table, une table servie à l'européenne, chacun assis sur une chaise. Les pistaches grillées, les zakouskis à la russe étaient placés devant les convives, mais de dîner, point! Une heure passa ainsi en conversations vagues. Nicole savait que cette sorte de cérémonial d'attente était fréquente en Orient, mais elle sentait ses yeux se voiler de sommeil, elle qui courait les chemins à l'heure de la sieste! La musique augmentait sa torpeur, mais, parfois, un coup plus nerveux frappé sur le tambourin la faisait tressaillir et elle reprenait les lentes palabres sans suite!

A minuit on repartit. Et cette fois, au roulis de l'auto, Nicole s'endort. A travers son sommeil et ses demi-rêves, elle perçoit des *ding dong! ding dong!* de cloches, mêlés à des piétinements sourds. En songe, elle se dit: les caravanes! Il fait grand jour déjà quand elle ouvre les yeux. L'air est maintenant plus lourd, la voiture roule

dans des nuages de poussière: désert à droite, ligne de montagnes à gauche. Petites taches vert bleu de villages accrochés là-haut. La chaleur devient forte. Le Sardar fait souvent arrêter l'auto devant les tchaï khanès de la route, où ils boivent le thé très sucré dans les minuscules verres et mangent quelques fruits.

Bientôt, on entre dans une zone de vergers, de vignes, et, après quelques farsaks, voici une poussiéreuse ville pleine de décombres. Précédée d'une belle porte de faïences anciennes, c'est Kazvine.

Des mendiants, des nuées de mendiants, une atmosphère pesante, malsaine. Ce n'est plus l'air vif des sommets! L'auto avance lentement dans les ruelles sordides. Enfin, un portail, une cour, un peu de fraîcheur. La maison de Mozer ol Molk, où ils passeront la journée.

Les stores sont baissés, dans cette pièce aux beaux tapis où Nicole est restée seule. Tous font la sieste. Elle s'ennuie. Elle a soif! Mais dans un coin elle aperçoit, sur un guéridon bas, un amoncellement de raisins dorés aux gros grains craquants. Quelle aubaine! Elle lève le store, elle hasarde un œil dans cette fournaise. Tout près, belle surprise, rutile au soleil une magnifique coupole ancienne de mosquée en kachis (2) jaunes et bleus.

A quatre heure, ils repartent dans l'aveuglante lumière. On a baissé les rideaux. Nicole enrage de ne pas voir le pays traversé.

— Patience, Khanoum, dit le Sardar, riant de sa déconvenue.

Il lui signale un passage de rivière et fait arrêter l'auto sur un vieux pont datant de Schah Abbas. Et, à deux farsaks de Téhéran, nouvel arrêt. Deux autos sont venues à la rencontre du Sardar, comme le veut l'étiquette persane: son neveu et des membres de sa famille et un groupe d'amis.

Pendant qu'ils échangent congratulations et saluts cérémonieux, Nicole contemple le paysage, se délecte d'une telle beauté. A gauche, de droites montagnes, roses au soleil couchant. Là-bas, un cône très haut dont le som-

(2) Morceaux de faïences persanes.

met blanc s'empourpre: le Démavend, le volcan géant de la Perse!

A l'horizon, dans la lointaine plaine, une longue tache verte: Téhéran, les jardins de Téhéran!

Et, une demi-heure après, ils passaient sous la porte de la ville en faïences bigarrées et, par des allées bordées d'arbres, montaient dans la nuit vers leur gîte de Chimran.



Devant le mur crénelé du jardin dont la terre battue s'écroule par places, Nicole assiste à la quotidienne procession des ânes qui grimpent vers Pascalet, portant sur leur dos pomponné les dames en tchadour. Il y a dans chacun de ces villages de montagne l'hôtellerie des ânes, toujours pleine, très achalandée. Les clients viennent y faire leur choix au moment de partir en promenade. Il y a les belles boutiques de grains, de fruits, de légumes, présentés avec art en cercles colorés.

A Tadjrich, le large bassin de la tchaïkhané est bordé de pétunias multicolores.

La vache noire du jardin est parée d'une amulette accrochée à une petite corde, bordée de pierres blanches et bleues, qui ceint son front.

Chaque matin, à heure fixe, arrivent les marchands de fruits, portant en couronne sur leurs têtes les plateaux couverts de pêches, de mûres blanches. Arrive le marchand de glace. La glace dans de grandes hottes pend aux flancs de l'âne. Et le marchand d'oignons. Et le marchand de concombres. Chacun a son cri.

Quelle volupté, cette eau qui dévale de la montagne, coulant en minces ruisseaux entre les sentiers, entraînant les tiges d'herbes! Le plaisir de Nicole est de s'asseoir sur ses talons au bord du ruisseau, à la manière persane, contempler l'eau rapide, toutes pensées emportées par le courant! Se repaître des délices des eaux vives pendant ces torrides chaleurs!

Un jour, elle est allée avec Zia aux cascades de Pascalet, sur les pentes du Totchal. Montées sur leurs petits

ânes aux pieds sûrs, elles escaladent les sentiers rocailleux. Par les gorges vertes, plus fraîches que toute idée de fraîcheur (délices du torrent de la montagne) et ces deux fragiles ponts en lattes de bois enjambant l'eau impétueuse, elles arrivèrent à Darban, village de grâce persane, à l'ombre de ses claies de roseaux. Darban épouse le torrent. Juste au-dessus de lui sont les hauts pics, découpés en plein ciel d'un bleu violent. Et c'est un repos de demi-jour sous les arceaux habillés de feuillages au petit bazar, des choses vertes, des fruits partout, des tchaï khanès accueillantes, abris près de l'eau rapide.

Dans les gorges, elles s'étaient arrêtées devant un jardin tentateur, — jardin en pente d'où l'eau, bordée de fleurs multicolores, s'élançait sur des marches d'un précieux bleu de turquoise.

Des files d'ânes passaient, portant des promeneuses en tchadour, leur enfant souvent juché près d'elles. Le noir des voiles contrastait avec les pompons clairs, les colifichets parant leur monture.

Processionnaient sur les pentes des pèlerins aux turbans blancs ou verts se rendant à quelque Imam zade (3) de la montagne et ceux qui venaient seulement faire pique-nique à la tchaïkhené en mangeant des pastèques au bord du torrent.

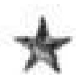
Enfin, après une dure course à pied sur les pierres roulantes des sentiers à pic, Nicole et son amie atteignirent Pascalet, village accroché au flanc de l'abrupte montagne, cabanes aux soubassements pierreux, aux terrasses avancées, couvertes de branchages secs. Bruit constant, délectable, des cascades, et le grondement continu du torrent, en bas, dans le gouffre.

Le passage du col entre deux rochers découpés, ocres sur le dur bleu indigo. D'un côté, c'étaient les gorges où coulait, dans les verdures douces, le torrent, et ce village de Pascalet accroché comme par prodige, et ce dôme blanc qui devait être un sanctuaire au pied de la montagne.

(3) Lieu de pèlerinage, tombeau de quelque saint personnage musulman.

A l'heure de midi vinrent jusqu'à elles, portées par le vent, les louanges d'Allah que clamaient des adolescents invisibles.

Au retour leur apparaissait, dans le très lointain, une tache bleuâtre, verdâtre : la plaine de Téhéran, cernée par d'autres montagnes. Comme sur un miroitement d'eau, se formaient en bas des îles flottantes, des villages épars. Ils se formaient, diminuaient, indistincts: mirages?



Le doux et maladif Hocein-Mirza, neveu du Sardar, témoignait à Nicole une sympathie sans cesse en éveil. Il pressentait en elle du mystère, la nostalgie d'heures perdues, et son âme imaginative en était troublée.

Peu de temps après l'arrivée de la jeune Farengui, il lui dit un soir:

— Khanoum, vous plairait-il de m'accompagner à Téhéran chez le chef des derviches de Perse, mon ami, un très grand poète? Puisse-t-il accepter d'improviser pour nous quelques quatrains!

Ils sortent. Une drochké (4) les conduit jusqu'en ville; la voiture pénètre dans les vieux quartiers qui enserrent le bazar, ruelles étranges, tortueux méandres. Ils descendent. Hocein-Mriza la guide dans des koutchés (5) séparés par le lit à sec de l'eau irrigatrice, si étroits qu'une voiture ne pourrait y passer.

Quelle atmosphère de mystère emplit ce quartier bizarre! De hauts murs, quelques voûtes, quelques pauvres échoppes, et, à un carrefour, deux arbres énormes qui ont poussé tout en hauteur comme pour chercher de l'air et du jour près du ciel, deux géants des forêts égarés là! Hocein-Mirza et Nicole franchissent enfin une voûte sombre, traversent un jardinet carré où luit l'eau d'un bassin, pénètrent dans une salle basse... Une lumière voilée. Des buires de verre irrisé, posés sur les tapis aux tons sourds, et trois personnages en sardaris

(4) Voiture de place, victoria.
(5) Petites rues.

et hauts bonnets coniques qui s'inclinent très bas devant Nicole, les mains sur le cœur. Le maître de maison, chef des derviches, présente les deux autres derviches poètes. Après force politesses cérémonieuses, on s'assied à terre sur les beaux tapis, autour de la table basse où brille, doré, dans les buires, le vin de Chiraz. Les pâtisseries, les fruits sont en ordre traditionnel dans les hautes coupes. Nicole croque des pistaches, boit du vin parfumé.

Voici que, d'un coin obscur, s'élève la plainte en mineur d'une flûte, — éternelle plainte d'Islam. Alors, un des poètes, élevant un peu la voix, récite sur un ton de mélopée chantante d'immortels quatrains d'Omar Khayam. Chacun, au plus profond de soi, les yeux baissés, s'enivre des versets du poète.

Après un silence où, seule, la flûte douce gémit dans l'ombre, Nicole demande au chef des derviches de dire un de ses poèmes. Il se recueille quelques minutes et soudain, d'un ton exalté, il improvise un ardent hymne soufi d'une mystique frémissante, que Nicole voudrait garder... Richesse de l'improvisation, richesse gaspillée! Rien n'en restera. Ces poètes n'écrivent pas leurs œuvres. Seule les conserve la tradition orale; elles volent de bouche en bouche, et sur les routes ce sont elles que chantent parfois les tcharvadars (6) au train monotone des caravanes, alternant avec les populaires distiques de Hafiz, de Saadi, de Ferdouzi...

Une fois de plus, le vin de Chiraz emplit les coupes; la nuit passe ainsi; poésie, musique et songe...

Un autre jour, Hocein-Mirza emmena son amie à l'école de musique persane du compositeur Vasiri. L'orchestre joue la plainte déchirante de Chirin, princesse touchante tant célébrée; puis ce sont par des accords martelés, sourds, l'impression de la marche des caravanes, et, pour terminer, Vasiri improvise sur le tar un accompagnement à quelque chant épique de Ferdouzi.

L'orchestre, sur une estrade, est à demi caché par les longues branches d'un saule, dans un jardin plein de roses et de recueillement. Beau décor choisi par un

(6) Conducteurs de caravanes.

homme plein de foi, qu'on sent fervemment voué à son œuvre.



Chez le père d'Hocein-Mirza, les allées et venues des visiteurs amusaient Nicole; elle s'initiait aux petites intrigues de ce pays plein de factions. Personne n'osait parler ouvertement... mais que d'allusions détournées! Rien de plus... Quand les regards luisaient, au cours de conversations à voix basse, Nicole savait bien que cela ne dépasserait pas la limite des éternelles palabres orientales.

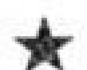
Ces vieillards lui étaient sympathiques (bien plus que les jeunes « faux-colis » fraîchement émoulus d'Europe et trop souvent prétentieux). Elle appréciait leur politesse, leurs façons cérémonieuses et courtoises. Ils lui contaient des anecdotes sur l'Iran d'autrefois, si près de disparaître. Quand tel grand personnage âgé, ami de la maison, prolongeait sa visite au birouni, elle y venait écouter les histoires savoureuses, amusantes, de ces vieux Iraniens bavards; elle s'intéressait aux « potins » politiques, savait que celui-ci était « donné » aux Anglais, savait que celui-là était « donné » aux Russes, l'éternel jeu de balances dans cette Perse, rongée d'intrigues!

Et Nicole hésitait à croire, devant ces mines paternes, ces nez prudents, ces yeux sournoisement baissés, que plusieurs d'entre eux avaient su, dit-on, à l'heure opportune, se débarrasser d'ennemis ou même d'amis gênants.

Les tout à fait vieux l'amusaient particulièrement, et parmi ceux-là un prince de quatre-vingt-dix-huit ans, sous son haut bonnet d'astrakan. Il s'était promené dans les cours d'Europe, il avait été prié à dîner par la reine Victoria, il avait fait la conquête d'une archiduchesse d'Autriche, et maintenant, un peu gâteux, il égrenait, avec les grains de son « tasbi », ses souvenirs...

Un autre, plus vert malgré ses quatre-vingt-quatre ans, père d'un ministre et père, chaque année, d'un nouvel enfant, son endéroun rempli de très jeunes concubines, horriblement riche, horriblement avare... Un autre, auquel, quarante ans plus tôt, sa beauté avait servi (di-

saient les médisants) à charmer un grand-vizir qui le fit nommer ministre plénipotentiaire dans un pays d'Europe...



Le temps du « Moharrem » approchait; ce mois lunaire de deuil mystique, où se commémore chaque année le martyre des Alides, tombait, cette fois, en pleine saison torride.

Hocein-Mirza, connaissant le désir de son amie d'assister à quelques-unes des manifestations religieuses de la rue, lui promit de la faire inviter, pour la dernière semaine, chez une de ses tantes, à Téhéran. Cette dame habitait une vieille demeure à colonnes blanches, enfouie sous de très grands arbres. Ainsi Nicole pourrait-elle assister, voilée, aux processions de la fin du Moharrem et à l' « Aschoura », le jour de l'expiation chiite, dont lui avait souvent parlé Hocein-Mirza, en blâmant, dans son doux soufisme éclairé, les folies sanglantes des blessés volontaires.

Un peu avant le début du Moharrem, il emmena Nicole, un matin, de Chimran à Téhéran, pour qu'elle vît, d'un balcon de la grande place, la fête rituelle du sacrifice du chameau.

Dans la capitale pavoisée, tout le peuple ayant envahi les rues, — jour de congé général, — le chameau, recouvert de soies vertes, une hampe brillante dressée sur le dos, est promené dans les rues jusqu'à la place des Canons (Tupkhané), où il sera immolé.

Le peuple crie, entoure l'animal, pauvre victime sans défense; chacun se bouscule pour l'approcher davantage. Nicole, écœurée, ferme les yeux. Quand elle les rouvre, la hampe s'est affaissée, la bête du sacrifice tombée. Les gens s'élancent comme à la curée. On les voit repasser, les mains rouges.

Le chameau est dépecé sur place en un clin d'œil. Nicole se détourne pour fuir le spectacle pénible; elle est révoltée de ce retour à un âge de barbarie: les sacrifices d'animaux. Hocein-Mirza s'attriste aussi:

— Coutume sauvage et atroce, Khanoum-Nicole, — habituant notre doux peuple à la cruauté sanglante. Disparaîtra-t-elle un jour? Son origine emblématique remonte aux temps d'avant l'Islam.

A ce moment retentit une fanfare militaire. Une revue des troupes a lieu dans la cour du palais impérial, suivie d'un « salam » solennel en l'honneur de la fête. Le soleil inonde la place brûlée.

— Remontons vite vers votre frais jardin de Tadjrich, Hocein-Mirza, supplie Nicole.

Et ce même soir ils virent, des hauteurs de Chiman, un feu d'artifice illuminant la capitale, un de ces « attech bazis » (7) tirés dans toutes les fêtes persanes.



Les prédications ont commencé. Dans les mosquées et dans quelques riches demeures particulières, de pieux notables ouvrent les portes de leurs jardins, afin que le peuple puisse venir y entendre la parole des Mollahs et des derviches dont les appels enflammés retentissent au long des hautes murailles.

Nicole n'a pas le droit de se mêler à la foule qui va entendre les prédications.

Mais, un après-midi, dans une de ses courses en montagne au-dessus de Tadjrich, elle découvre, enfoui dans la verdure des hauts noyers, un bijou chatoyant, coupole jaune et violette: l'Iman Zadé Kassem, isolée dans la campagne. Elle escalade un piton rocheux; de cet observatoire, elle domine la cour de la petite mosquée rustique.

Le soleil a disparu derrière les sommets où brillent les derniers névés attardés en ce brûlant mois, taches blanches de plus en plus claires dans le crépuscule hâtif.

De grands oiseaux noirs, les femmes en tchadour, pénètrent dans la mosquée, ombres furtives. Nicole, cachée entre deux pans de roche, les aperçoit.

Maintenant s'élève la voix forte du prédicateur. Il raconte — et c'est toujours le même récit — le martyre

(7) « Jeux de feu » : feu d'artifice.

de l'Iman vénéré. Les sanglots aigus, rythmés, des femmes lui répondent, scandant ses phrases.

Au retour, après la descente difficile, Nicole rencontre un puits qu'ombrage un haut mûrier. Quelques promeneurs en boivent l'eau très fraîche. Elle les interroge.

— Ce puits est un lieu de pèlerinage, disent-ils. Ici fut tué l'Iman Kassem. Paix soit sur lui!

Nicole s'arrête aussi un instant pour un repos sous le mûrier, près de ces doux pèlerins.

Au début du Moharrem, Hocein-Mirza lui proposa d'assister à un Tazié, sorte de représentation religieuse où sont figurés par des artisans et des enfants les scènes du drame des Alides.

— Ce spectacle, ajouta-t-il, n'est permis qu'aux musulmans, mais celui-ci est un Tazié privé, qui aura lieu dans la demeure d'un de mes amis, et, couverte du tchadour, vous pourrez, d'une fenêtre de l'endéroun, assister au spectacle sans être remarquée. Je vous sais très respectueuse de nos coutumes musulmanes, Khanoum-Nicole; aussi est-ce sans remords que je vous montrerai ce Tazié qui vous intéressera.

Ils arrivent dans la classique petite cour d'une modeste maison. Près des fenêtres se dissimulent des femmes voilées auxquelles va se mêler Nicole.

Au fond de la cour, sur des fauteuils européens, sont assis, raides et solennels, les personnages attendant le moment d'entrer en scène. Il y a un noble vieillard, drapé dans une simarre à rayures noires et blanches. Un homme à la barbe noire porte une ample tunique blanche et un turban. Un troisième est de vert vêtu. Près d'eux, un groupe de guerriers aux antiques armures et quatre bambins, le front ceint de la coiffure arabe retenue par des cordelettes en poils de chameau.

L'action, qui se passe dans la cour, près du bassin, est censée représenter la bataille de Kerbelah et l'histoire du tragique massacre des deux enfants, Imans Hassan et Hocein. Les scènes sont difficiles à suivre; ensemble touffu, désordonné, d'épisodes, de récits lyriques psalmodiés en vers saccadés.

Le drame est, aux moments pathétiques, accompagné du « chœur des plaintives », gémissements des spectatrices voilées qui entourent Nicole près de la fenêtre. Gémissements obligatoires, conventionnels, mais peut-être aussi parfois sincères.

Un duel entre deux guerriers réduit au schéma le plus simple toute la bataille de Kerbelah! Ils croisent légèrement le fer en un rythme de danse, passent, repassent l'un devant l'autre en frappant un coup sur le bouclier de l'adversaire. L'un d'eux tombe enfin et le vainqueur s'en va paisiblement.

Maintenant, deux enfants allongés sous une couverture figurent les deux Imans cachés dans une grotte. Les sanglots des spectatrices font prévoir que la scène va devenir tragique. Un guerrier barbu arrive. C'est lui qui cherche les enfants pour les massacrer. Il s'étend sur le sol pour dormir. (On doit supposer, malgré l'éblouissante lumière de l'après-midi, que le drame se passe dans la nuit.) Tout à coup, l'homme s'empare d'une lampe et découvre l'écharpe de l'un des enfants. Il tire, et voici les deux Imans traînés hors de la grotte. Les lamentations s'exaspèrent. Il prend un petit couteau et se prépare à occire les deux innocentes victimes.

Le public sanglote de plus en plus fort.

Et brusquement, la tragédie finie, les visages redeviennent calmes, les lamentations sont oubliées. Chacun reprend la conversation avec son voisin. Les acteurs, laissant leurs oripeaux, redeviennent ces bonnes gens du menu peuple, qui, une fois l'an, jouent dans les taziés.



Nicole s'est installée, pour la fin du Moharrem, dans cette vieille demeure de Téhéran, dont les longues terrasses, soutenues par de hautes colonnes blanches, lui plaisent, dominant le jardin aux grands arbres, — un jardin tout désordonné, presque à l'abandon, puits de fraîcheur quand on y pénètre après la rue brûlante. Entre les hautes murailles, une très petite porte qui semble secrète est l'entrée de ce domaine où, près du bassin,

d'antiques pierres sculptées sont jonchées de pétales de jaune jasmin...

La tante d'Hocein-Mirza, anéantie par la chaleur, par les exercices nocturnes de dévotion, reste invisible, le jour, au fond des zirzemines, ces pièces glacées du sous-sol où, dans un bassin bleu, nagent les petits poissons rose argenté.

Tout flambe au soleil cruel en cette Téhéran caniculaire qu'ont désertée les Européens. Emigrés à Chimran, ils s'y trouvent à l'abri des malsaines poussières et des excès possibles d'une population qu'exalte frénétiquement, chaque année, la dernière semaine du Moharrem!

Depuis le début de ce mois lunaire, les musulmans prient et pleurent pour commémorer le martyre de leurs Imans Hassan, Hocein, fils d'Ali, tués par les Arabes à Kerbelah, il y a treize cents ans.

Les rues sont ornées de drapeaux de velours noir frangés d'argent, d'étoffes multicolores, de grands emblèmes en argent qui ne servent que dans les circonstances religieuses. Dès le crépuscule, s'éclairent de petits autels provisoires érigés aux carrefours et dans les quartiers du Bazar.

Nicole rencontre, un soir, une procession d'enfants portant des bannières et de grands flambeaux triangulaires où scintillent les bougies. Psalmodiant de leurs claires voix perçantes les louanges d'Hocein, ils s'engouffrent vite dans une maison. Et sur eux sont refermées les portes d'une de ces mosquées provisoires destinées aux cérémonies du Moharrem, sorte de caravansérails ornés de tapis où viennent les hommes aux heures des prières et des lamentations.

Pendant le milieu du jour et tard dans la nuit, Nicole entend les vociférations des soldats dans leur caserne proche. Il lui semble que ces soldats répondent par leurs cris à des litanies que l'un d'eux doit réciter...

Les serviteurs de la maison passent les nuits en veillées de prières dans les mosquées. Le jeûne est complet.

Et la « Khanoum Farenguie » (8) ne doit pas demander un régime spécial. Qui aurait le temps de s'occuper d'elle? Nicole grignote des amandes, se nourrit de raisins, de pêches, de « mast » (9) et d'un peu de riz. Elle se sent tout imprégnée de cette atmosphère tendue, fanatique. Elle veut tout voir. Elle passe ses journées à errer, dehors, parfois seule, parfois accompagnée d'Hocein-Mirza.

Un matin, elle a vu sortir du Bazar un extraordinaire cortège. Blottie dans un coin, aplatie contre un mur, cherchant à se rendre invisible parmi la foule recueillie, elle assiste au défilé.

D'abord, suivant les bannières de deuil et les musiques violentes, ces trompes zoroastziennes destinées à saluer le soleil), passe une théorie de chevaux portant les cavaliers arabes en cottes de mailles, casques surmontés d'une blanche plume d'autruche, tels ceux qui guerroyèrent contre les Croisés et tels ceux qui attaquèrent Hassan et Hocein, tous portant haut un glaive, certains voilés à la manière touareg.

De tout petits enfants couverts d'amulettes dorées, formes hiératiques, étincelantes, à peine visibles dans des palanquins; d'autres enfants balancés sur des ânes en des paniers doubles, comme ceux des nomades du désert, jettent de la paille hachée sur la foule en signe de deuil. Et tous hurlent des lamentations, semblent croire à ce tragique simulacre. La rue n'est qu'un vaste sanglot.

Se retournant vers les guerriers, faisant virevolter son cheval, un chef de tribu, sabre au clair, harangue passionnément les autres cavaliers.

Torse nu, passent, les derniers, ceux qui, dans trois jours, avec de lourdes chaînes, se flagelleront.

Le lendemain soir, vers dix heures, Nicole, qu'accompagne Hocein-Mirza, marche dans une longue avenue déserte, au centre de la ville. Ils entendent au loin une rumeur de foule mêlée à des sons aigres de flûtes. Gui-

(8) Madame étrangère.
(9) Lait caillé.

dés par des faisceaux de lumière, ils avancent. Lentement se déroule la procession, précédée des classiques bannières à franges, noires ou multicolores. Sur les larges plateaux de cristal, toutes ces bougies allumées parmi les fleurs, les tremblantes girandoles de verre, bouquets de flammes qui dansent, portés sur la tête d'hommes tournoyant en un lent mouvement giratoire. Derrière, marchent les suppliants. Ils clament les litanies.

— Hocein! Hocein! répond la foule implorante.

Lentement ils s'éloignent. Les lumières oscillent. Au loin continue à tourner leur belle ronde brillante. Et décroît peu à peu la grande clameur:

— Hocein! Hocein!



Nicole, enfiévrée, ne peut plus dormir. A chaque moment de la nuit, du jour, ces musiques, ces clameurs deviennent une obsession! Pendant les brûlantes nuits éclairées par la pleine lune, chaque caravansérail abrite ses suppliants, chaque quartier a ses processions. Malaise de ne pas savoir d'où partent ces cris sauvages tout à coup entendus!

A l'heure la plus brûlante, la plus atroce, deux heures après midi, Nicole, attirée dehors par le bruit, hébétée de torpeur, collée au mur qui brûle, voit passer une nouvelle procession qui s'engouffre vite dans une cour.

Tous les bras se lèvent d'un même geste rythmique, suivi du martèlement sourd des poings sur les poitrines nues.

Elle rentre, prise de vertige. Ses tempes battent. Elle se réfugie dans une vaste pièce sans fenêtres, au fond de la demeure. Couchée sur les tapis, elle sent la fièvre scander dans sa tête les cris de: Hassan! Hocein!

Mais le lendemain la trouve de nouveau dehors, appuyée au même mur chaud devant lequel passe un autre cortège symbolique: chameaux attachés les uns aux autres par une corde, ayant au cou la lourde cloche si triste, portant les musiciens aux tristes flûtes, aux tristes tambours.

Acroupi sur un pavois, un homme entièrement voilé de noir. L'enfant, dans les fleurs jaunes retombé, ballottant sur le côté du cheval, figure un des adolescents massacrés. Et défile, le dernier, un cheval sans cavalier, le cheval d'Hocein. Et le peuple n'est plus que cris et sanglots.

— Demain, Khanoum, dit son ami, sera le jour de l'Aschoura. Nous sortirons ensemble de bonne heure. Vous tiendrez votre tchadour hermétiquement fermé, pour que nul, dans la foule surexcitée, ne puisse se douter que je suis accompagné d'une Farenguie.

Et, à huit heures, ils se sont mêlés sur le Toupkhané à cette foule qui, depuis dix jours, veille et pleure, au comble de l'exaspération nerveuse. Elle envahit, cette foule serrée, les grandes places près du Bazar. En une immense procession déroulée dans tous les quartiers, sont portées sur pavois des effigies en cire : les corps décapités d'Hassan et d'Hocein. Le bourreau fait le geste de leur scier aussi les mains.

L'enfant qui représente le petit Ali adolescent est retombé sur son cheval, percé de trois flèches. Un homme agite devant le peuple des bras de cire: les bras coupés d'Hocein.

La foule hystérique gémit convulsivement.

Alors paraissent, vêtus de blanc, couverts de sang, les suppliciés volontaires. En un long tournoiement, s'appuyant les uns sur les autres, horribles, titubant, aveuglés par le sang qui ruisselle de leurs têtes fendues, agitant un sabre court, ils tournent...

— Hassan! Hocein! crient les suppliciés volontaires, et ces deux autres qui se sont enfoncé un cadenas dans la poitrine.

— Hocein! répondent ceux qui, rythmiquement, se frappent avec leurs poings.

— Hocein! implorent ces frénétiques, toute la foule, en un cri jeté vers le ciel!

Nicole veut fuir. Tout ce sang sur les robes blanches, ces rouges danseurs, ces yeux de fous. Mais comment trouver une issue dans cette foule qui s'écrase?

Hocein-Mirza la voit chanceler, demande à ses voisins de laisser passer une Khanoum défaillante. Il la pousse vers la cour intérieure de la maison d'un de ses amis où peu à peu, assise au bord du bassin, elle retrouve le calme...

Le lendemain, encore des cortèges de flagellants, ceux qui se frappent avec des chaînes. Mais déjà s'apaisent, diminuent les cris.

Enfin, il y eut le cortège noble des chefs de tribus du désert, à cheval, chacun portant haut son fanion, précédés d'une très triste, très nostalgique musique de flûtes arabes. Musique des tentes, au désert.

Puis tout s'apaisa. Après ce déchaînement terrible, le peuple de Perse retombait dans sa torpeur.



Nicole obtint de rester une semaine de plus à Téhéran, mais il fallut ensuite retourner au frais asile de la campagne. Elle regrettait la vieille demeure dans ce Téhéran, ville des hautes murailles d'argile enserrant étroitement les ruelles, recélant la surprise des jardins de délices, derrière leur uniforme rempart de grisailles. Jardins de Perse, irrigués par les neiges fondues de la montagne, jardins de Perse, si chers au cœur de l'errante.

Et, fraîcheur de la ville estivale, l'eau courant sur les cailloux des canaux étroits, dans chaque rue... les plus modestes koutchés (10) arrosés ainsi. Et dans les avenues larges, les arbres trempant leur pied dans l'eau rapide.

Et les nuits de Téhéran, comme elle les aimait! Ce faible, léger bruissement du vent dans les peupliers, les trilles affolants d'innombrables rossignols et, près du bassin, le chœur des grenouilles.

Nicole ne voulait pas s'endormir.

Maintenant, réinstallée à Tadjrich, elle musait chaque jour dans la campagne, assistait aux travaux champêtres, admirait que les instruments des paysans fussent

(10) Ruelles.

aussi primitifs, comme ils devaient l'être sous Darius le Grand! Quand on battait le grain au fléau, une fine poussière d'or retombait sur sa robe. Elle longeait, pour rentrer, des pans de murailles jaunes demi-écroulées. Ici, comme dans les villes, les ruines touchaient son cœur, faisaient partie de l'essence même de la Perse.

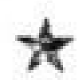
Elle eût voulu fixer le ton vert transparent des insectes volants, qui s'abattaient le soir sur la table du repas dressée au jardin. Nulle part ailleurs Nicole n'avait vu des teintes d'un tel vert nacré. Teintes des ailes d'insectes, et aussi des horizons, délicatesse unique des roches bleuâtres qui inspirèrent les vieux enlumineurs et les potiers de Raghès. Et encore elle observait ceci: que la Perse est le pays le moins « exotique » de l'Asie. Certains coins de campagne pourraient être d'Europe, avec leurs peupliers, leurs acacias, les jardins pleins des fleurs et des fruits de l'Occident. Toutes les fleurs de « l'autre rive ».

Mais pourquoi définir ou comparer? La Perse n'est que persane! Mosquées aux coupoles bleu turquoise, caravanes lentes, sardaris bleus des hammals et des tcharvadars.

Où trouver ailleurs ces délicates visions? Les maisons à colonnes ont des proportions harmonieuses près de leur petite cour et de leur bassin.

Aucune exagération, aucun de ces excès architecturaux qu'on voit sur le sol de l'Inde et dans tout l'Extrême-Orient.

Ici, sur les hauts plateaux, parmi ces Aryens, on est vraiment dans une partie unique de l'Asie.



Elle est redescendue à Téhéran, un après-midi brûlant d'août. Elle a revu, sous les vernis du Japon croulant en grappes jaunes, le vénérable canon légendaire qui dort là, en face du portique des aubades zoroastriennes.

Mais, en ce soir calme, aucune femme ne passait sous l'affût, — rite auquel la tradition attribue des pouvoirs de fécondation. Aucun tchadour, aucun babillage. La

vieille place restait déserte, ses arbres accablés sous l'air chaud. Quand le soleil a décliné au couchant, Nicole, assise sur la margelle du bassin, devant le portique-terrasse où sont juchés les musiciens, attend. Et voici que brutalement s'élancent les sons rauques des deux longues trompes discordantes, sorte de supplication au soleil qui s'en va.

Elle songe à des beuglements presque semblables, entendus près des temples bouddhique de Kandy, à Ceylan, et près d'une lamasserie du Népaul, quand des bonzes vêtus de robes jaunes soufflaient dans de grands coquillages pour appeler le peuple aux cérémonies rituelles...

Les hommes du Portique Rose continuent l'aubade au soleil. Maintenant, c'est la flûte d'Asie qui soupire, au rythme saccadé du tambour. Le globe rouge a sombré derrière les montagnes de Kazvine.

Déchirantes sont les trois dernières notes rauques de la trompe, tournée vers les quatre coins de l'horizon.

Ainsi, depuis les origines de la Perse, le soleil est rituellement honoré, trois fois le jour, à l'heure où il apparaît, où il inonde la terre à son zénith, et où il plonge dans la nuit.

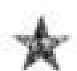
Sur une autre place ombragée, le Sabzé-Maidan (11), Nicole s'est arrêtée, amusée par les humbles cafés en plein air. Lampes accrochées aux branches, hommes accroupis sur des cadres de bois, fumant le khalian et palabrant. Autour du cercle des hommes, se tient sagement en rond le concile patient des petits ânes.

Après ces courses au Bazar, elle prenait une dorochké pour remonter à Chimran. Les maigres haridelles poussives se secouaient entre les brancards. La voiture remontait les larges avenues, celles de l'Argh, dans l'enceinte de la ville royale, ombragée d'arbres bordant la haute muraille crénelée en terre battue, et la banale avenue Alad Dovleh, presque européenne.

C'était tout à fait la nuit. Trouant l'obscurité du chemin, des lumières bougeaient, lampes sur un plateau

(11) Place des herbes.

de cuivre que place en équilibre au-dessus de sa tête le marchand de noix fraîches décortiquées et d'eau glacée.



Dans la bibliothèque du très lettré Hocein-Mirza, elle avait, dans la surprise de retrouver la littérature occidentale, relu d'admirables poèmes de Valéry, les fantaisistes *Cartes postales* de Levet (comment étaient-elles là?...) et les premiers romans de Mauriac, ses préférés.

Dans les *Cahiers* de Barrès, elle avait glané cette phrase si vraie: « L'Orient, pour moi, c'est le sans-borne du rêve, c'est le fleuve ininterrompu. »

Oui, elle-même était prise dans ce fleuve, comme elle le réalisait! Et, pour cela même, le seul livre qui, maintenant, autant que dans le passé, pût la satisfaire pleinement, celui qui ne la quittait jamais, le seul emporté dans ce voyage, était le *Grand Meaulnes* d'Alain Fournier, qui bouleversa son adolescence.

La recherche du château de la jeune fille, tout le merveilleux irréel de cet amour, oui, le « sans-borne du rêve »...

— Que les choses sont harmonieuses dans votre pays! disait-elle souvent à Hocein-Mirza. Les objets familiers, le bleu verdâtre des théières dans la moindre tchaïkhané, l'écuelle de terre bleu turquoise où boit le chien, le pot à mast, tous les humbles objets usuels, n'est-ce pas un rappel du ton de vos coupoles précieuses, du ton bleuâtre des roches sur l'Elbourz et de vos oasis bleu vert, là-bas, sur le désert, à l'horizon?

Et ces ânes blancs, aux colliers bleus, peinturlurés de henné comme la barbe des grands-pères, ces chevaux blancs des écuries impériales aux longues queues peintes en rose, ces pomponnages bariolés sur les mules des Mollahs et des élégantes, quelle fantaisie! quelle joie des yeux! Cela existe donc encore, ces choses inutiles, un peu folles, pour « faire joli », et précieuses tellement, pour cela même!

Hocein-Mirza souriait, remerciait:

— Quelle reconnaissance je vous ai, Khanoum, de comprendre si bien mon pays!

Un jour, il l'emmena encore au Bazar de Téhéran, à travers des dédales où elle savait que jamais elle ne pourrait elle-même s'orienter. Dans les longs passages voûtés, un peu obscurs, si frais, il fallait s'effacer, se coller aux éventaires des échoppes pour faire place aux encombrantes files de chameaux porteurs de bois, reliés l'un à l'autre par une corde. A cette heure de midi, le Bazar était empli d'une odeur de kebab (12) grillé sur des petites brochettes de fer. On prépare aussi, dans ces cuisines ouvertes, d'appétissants polos, cuits dans d'énormes chaudrons de cuivre sous les yeux des passants. Et les clochettes avertisseuses tintent, disant aux bonnes gens:

— C'est l'heure d'apporter votre écuelle; les mets sont cuits!

Et pour quelques sous, le hammal qui a déposé son fardeau près de lui peut faire un repas meilleur que celui des « faux colis » aux restaurants arméniens de la rue La Lézar.

Ils parvinrent à un autel très éclairé par d'innombrables petites bougies, couvert d'ex-voto accrochés un peu partout: mains de Fathimé en argent, vieilles peintures, cadenas, des centaines de cadenas! Des femmes arrêtées devant cet autel imploraient, en larmes.

— L'autel de Fathimé, mère du Prophète, dit Hocein-Mirza. Elles viennent y suspendre ces cadenas symboliques pour demander à Fathimé la fidélité de l'homme qu'elles aiment.

Au retour, ils traversèrent la place de la Mosquée du Schah. Sous le soleil, va-et-vient des acheteurs autour de multiples objets dispersés sur un tapis, à même le sol, ou sur une table basse. Objets les plus bizarres, les plus disparates! Nicole aperçut une précieuse petite poterie de Raghès, voisinant avec des boutons de culotte, des

(12) Petits morceaux de mouton.

bronzes rouillés, des étoffes en loques et des débris de vase européen de pacotille. Et là se nouaient les marchandages sans fin, plaisir des Orientaux!

Nicole désira tout de suite posséder la petite poterie, belle comme un fragment de mosquée, plus belle que toutes les turquoises.

Le jeune marchand à l'œil intelligent sous son turban vert de Seyed (13), en demandait cinq tomans. Ils discutaient tous deux très gravement. Hocein-Mirza, amusé, n'intervenait pas. Enfin, le marchand céda et, triomphale, Nicole échangea contre un toman, emporta, serrée dans ses deux paumes, la petite coupe bleue de sa convoitise.

Sur la route passaient près d'eux des adolescents, portant sur la tête de larges plateaux, où des mûres blanches, arrangées en couronnes, étaient mêlées à des fleurs rustiques. Nicole s'exclamait toujours sur la façon qu'ont les Persans de présenter ainsi les fruits, couronnes des saisons. De l'hiver au suivant hiver, c'étaient les pommes, puis les mûres, les abricots, les pêches, les raisins. Elle disait à Hocein-Mirza:

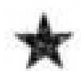
— Dans votre pays, j'ai vu le printemps s'incliner vers l'été et l'été devenir l'automne, en regardant les fruits des corbeilles!

Parfois, au Bazar, ils s'attardaient tous deux sous les mystérieuses voûtes d'ombre, aux petites boutiques à peine éclairées par une lampe fumeuse.

Le marchand, accroupi près de ses balances, attendait, résigné, d'improbables clients. Un peu hallucinantes en cette pénombre étaient, par places, — comme une main de sang appliquée sur la muraille, — la main de Fathimé!

Quand Nicole commençait à « faire du cafard » dans ces demi-ténèbres, il la guidait vers le quartier tintamarresque, rutilant, des chaudronniers, le quartier de ceux qui martèlent le cuivre tout le long du jour et tard dans la soirée.

(13) *Seyed*, descendant du Prophète.



Les matins où elle descendait de Tadjrich, lorsque, dans les rues de Téhéran, confondue avec les femmes persanes, anonyme sous le tchadour, elle frôlait des Européens, elle se disait: « Un jour, inévitablement, je rencontrerai Muriel, mon amie. Elle me croit repartie de Baghdad pour l'Europe, mais sa joie serait si grande de me retrouver! Que dirait-elle en apprenant mon effarante histoire? Resterai-je invisible ou courrai-je vers elle, rappelée par l'ordre d'une vie normale avec ceux de ma race? »

Débats d'où elle sortait avec cette idée: « L'Orient m'a prise. Je ne pourrai lui échapper. »

CINQUIEME PARTIE

Et ils sont repartis pour Kermanschah. Ils ont suivi en sens inverse la route, à travers les incomparables montagnes.

Une année encore s'écoula.

Elle avait épuisé en deux ans les curiosités de cette vie nouvelle.

Plus rien ne se passait. Plus rien ne se passerait... Nicole sentait qu'elle avait vraiment bu l'eau du fleuve d'oubli au fond de cette province de la Perse.

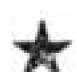
— Personne ne sait ce que je suis devenue, songeait-elle souvent. Je suis celle qui s'est arrêtée en route, celle dont on a perdu la trace.

« Ce non-être, ce non-penser, ce non-vouloir après tout ce que j'ai désiré, tous ces voyages, cette ardeur, cette activité, tant de soifs! Voilà, j'ai abouti à ceci: l'immobilité.

« Peu à peu, je m'enlise davantage. Ces gens qui m'ont adoptée comme une des leurs n'imagineraient pas maintenant que je puisse convoiter autre chose.

« C'est moi qui ai voulu cela, je n'ai rien à dire! J'ai

moi-même brouillé toutes mes routes. Sait-on jamais ce qu'on veut ni où l'on aboutira? »



A l'improviste arriva un soir chez le Sardar, entouré d'une brillante escorte, un de ses amis, jeune chef kurde qui passait par Kermanschah.

Pensant que cela intéresserait Nicole de voir un chef de tribu en costume national, le Sardar la fit prier à dîner dans le birouni, ce soir-là. Dès qu'elle entra dans le salon des hommes, elle fut frappée par la beauté incroyable du Kurde, la noblesse fière de ses mouvements, ses durs yeux bleus, son teint très blanc sous le hâle.

Après le repas, il s'assit sur les tapis, près d'elle. Puis on lui demanda des chants de sa tribu. Il la regardait en scandant, psalmodiant ces poèmes, comme si les strophes ardentes s'adressaient à elle, plutôt qu'à des bien-aimées imaginaires. Elle acceptait l'hommage, la passion naïve de ces yeux. Buvant le vin de Chiraz, sous la lumière atténuée des grands « fanous » (1) d'argent suspendus au plafond, elle perdait la notion de toutes les choses réelles.

Le Kurde, maintenant, lui parlait. Il la possédait du regard. Entre eux était déjà cet accord, cet attrait, plus fort que toutes les paroles.

— Je ne peux supporter les villes. J'étouffe ici. Je remonte vers mes tribus. Venez! partez avec moi, chirin! chirin rachengui (2)...

Il la nommait de ce nom de « chirin » qui signifie « douceur », le nom de l'épouse chrétienne très aimée d'un roi de Perse, — Chirin, inspiratrice de tant de légendes et de chants lyriques répétés encore maintenant par les tcharvadars sur les routes et les jeunes hommes le long des ruisseaux...

— Vous viendrez dans nos montagnes, vous viendrez dans nos tribus. Ne dites pas non! Vos yeux ont déjà

(1) Lanternes de papier, très allongées, avec montures en argent ciselé.

(2) Douceur belle.

répondu. Vous danserez avec les belles filles dévoilées. Car les filles kurdes montrent aux hommes leur visage et leurs seins découverts.

— Mais je suis une Ferenguie, une étrangère. Vos Kurdes me détesteront.

— Ne le croyez pas! Amenée par moi, leur chef, vous serez admirée, acceptée, Chirin. Et que soient détruits ceux qui vous feraient tort!

Les yeux d'aigle très perçants devenaient plus sombres et durs, tandis qu'il touchait le poignard accroché à son côté. Geste instinctif, sans aucune emphase.

— Je vous défendrais contre tous, s'il le fallait. Je vous garderai sous les tentes. Nous suivrons à cheval la marche des troupeaux vers les pâturages. Venez, Djounam (3).

Ses instincts d'aventure — ce besoin d'aller plus loin, toujours plus loin, — qu'elle croyait atrophiés, se sont réveillés en elle, impétueux. Le sauvage appel du Kurde, tout son être secret l'a entendu.

La grande, la totale évasion, cette fois, se dit-elle. Ces pensées tourbillonnent vite, vite dans sa tête, violentant toute résistance de sa raison.

— Ce chef, il m'attire, il me fascine, comme la colombe par l'aigle! Aigle splendide qui veut m'emporter; pourquoi résisterais-je?

(Elle riait de son lyrisme, mais ne luttait plus.)

Une joie forte, sereine, — sentiment de complète délivrance, — l'absorbait toute.

Cinq jours plus tard, à l'aube, après avoir pris congé de ses amis stupéfaits, leur disant: « Je reviendrai le mois prochain », sachant: « Je ne reviendrai jamais », — Nicole enfourchait un des chevaux. L'escorte était prête. Aussitôt, ce fut le signal du départ.

A son côté, resplendissant de jeunesse orgueilleuse, de noblesse, — force cruelle, — s'avançait l'Emir.

RENÉE FRACHON.

FIN

(3) Mon âme.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

H. de **Ziégler**: *Louis Dumur (l'Homme et l'Œuvre)*, *Revue mensuelle*, Genève, et *Mercure de France*, Paris. — André Ferran: *L'Esthétique de Baudelaire*, Hachette. — Charles Poulain: *Charles Baudelaire et l'Ecole Normande*, Firmin-Didot. — Cahiers Jacques Doucet: *Baudelaire*, textes inédits commentés par Yves-Gérard Le Dantec, Université de Paris.

Je le revois encore sur le lit de la maison de santé où il vivait ses derniers jours. Emacié, pâli, sans voix, il gardait toujours cette flamme aiguë et tenace du regard qui révélait l'énergie indomptable qui fut la sienne. La pensée de l'œuvre à achever ne le quittait pas, on sentait qu'il s'acharnait à vivre pour mener à bonne fin le cycle des grands romans épiques qu'il avait entrepris.

Son nom restera pour l'avenir attaché au souvenir même du *Mercure de France* auquel il consacra, aux côtés de M. Alfred Vallette, un labeur prodigieux qui ne doit pas être oublié. Plus tard, des voix autorisées feront connaître les jeunes écrivains qu'il a découverts et soutenus. A travers son apparence de froideur un peu cassante, on devinait vite un grand fonds de bonté et sa fidélité dans la sympathie. Son activité proprement créatrice s'offre à nous sous forme de deux cycles de romans. Tout d'abord des romans où prédominent l'humour et la fantaisie et qui peignent certains aspects de la vie genevoise. Cette œuvre romanesque date de l'avant-guerre et il est encore des lecteurs de Louis Dumur qui lui donnent leur préférence. Le cataclysme mondial révéla en Louis Dumur un écrivain tout à fait inattendu. Il composa une suite de romans de guerre qui atteignent sou-

vent une rauque et pathétique violence. M. Henri de Ziégler (**Louis Dumur: l'homme et l'œuvre**) affirme que Louis Dumur est sans égal comme peintre de batailles. Pour animer les masses armées, pour les faire s'étreindre frénétiquement, pour déchaîner leurs élans et leurs paniques, à lui la palme! On ne saurait contester ce dynamisme intense. Ce qui échappe à ce manieur de masses, ce sont peut-être certains aspects moins voyants de la vie guerrière et qui n'en ont pas moins une existence immensément angoissante. Il m'arrive de dire dans les conversations familières: « Ce que j'ai vu de plus rasoir au monde, c'est un champ de bataille ». Une grande bataille moderne comme celle de Charleroi ou de la Marne, c'est souvent pour l'acteur même un spectacle prodigieusement dénué d'intérêt: la peur, l'ennui, le vide, le bâillement sinistre... C'est de loin que l'impression épique apparaît. M. Henri de Ziégler montre avec quels scrupules et quelle minutie se documentait Louis Dumur. Il accuse aussi son talent de peintre de portraits. Je me souviens d'un Lénine qu'il déchaînait dans une réunion publique. Oh! ce personnage forcené hurlant et vociférant!...

Vous trouverez dans cette étude une biographie à grandes lignes de Louis Dumur: les origines de sa famille, la vie scolaire du futur écrivain, les années d'étude à Paris, les premières révélations de sa volonté tenace et ses premières orgies de labeur littéraire. Le séjour comme précepteur en Russie, les débuts parmi les jeunes symbolistes, la fondation du *Mercure de France*, les tentatives au théâtre, tout cela est évoqué sobrement et vivement. Les dernières pages esquissent le caractère de Louis Dumur: l'ardeur passionnée cachée sous la froideur apparente, son esprit clair, logique et tranchant; son courage dans l'affirmation de ses opinions, et le secret gardé sur tout ce qui constituait sa vie intérieure. « Louis Dumur avait plus de grandeur sans doute et de véritables vertus que de grâce et de charme ».

§

L'Esthétique de Baudelaire, de M. André Ferran, constitue un ample et riche travail sur le grand poète. Il condense certainement des années de recherches. C'est une

mine considérable de renseignements sur les milieux traversés par Baudelaire et sur les influences qu'il a subies. Beaucoup de pages retiennent l'attention, et par les faits curieux qu'elles apportent et par la pertinence des jugements. C'est beaucoup moins un effort pour découvrir de nouvelles profondeurs dans l'esthétique du poète qu'une tentative pour montrer la formation progressive de la doctrine baudelairienne. Pour mener à bien cette tâche, M. Ferran s'est livré à des enquêtes minutieuses sur les milieux qu'a fréquentés Baudelaire et qui auraient servi à former son esprit:

Nous avons pensé que nous trouverions là le plus sûr moyen d'éclairer son œuvre si étrange et si nouvelle. Et nous avons lu les mêmes livres que lui, fréquenté les mêmes compagnons, interrogé ses amis, écouté leurs discussions.

Le titre du livre risque un peu de tromper sur le contenu de l'ouvrage, puisqu'il s'agit essentiellement d'étudier la formation de son esthétique dans l'esprit du grand poète. En regardant le livre sous cet angle, nous songeons moins à demander à l'auteur certains approfondissements sur la doctrine baudelairienne qui eussent été les bienvenus. J'aurais aimé par exemple voir creuser ces questions: Quel sens tout particulier Baudelaire donne-t-il au mot Imagination? Quelles valeurs aux mots Rêve et Souvenir? Quels sont les rapports secrets entre le poème et « le monde primitif »? Quelle est la valeur singulière de la Femme par rapport à la création poétique? Quelles attitudes diverses prend Baudelaire en face du problème de la Beauté? Comment de la vieille Théologie peuvent jaillir des éclairs poétiques nouveaux? Comment une antique doctrine mystique a-t-elle pu engendrer un langage moderne pour la poésie? Etc., etc... Ne convenait-il pas d'interroger aussi certains poèmes de Baudelaire qui représentent tout particulièrement l'esthétique appliquée du poète et la font apparaître en filigrane? J'entrevois des dizaines de questions de ce genre sur lesquelles le livre de M. Ferran me laisse encore en état de curiosité inapaisée. Je m'en voudrais de chercher chicane à un travail aussi consciencieux et qui mérite une haute estime. Il se peut cependant

que M. Ferran accorde une foi trop complète à la méthode qu'il a employée et qu'il appelle « la sûre méthode de la critique littéraire ». Voire? comme disait Panurge. Des axiomes capitaux de cette méthode prêtent à de vives discussions. Il entre beaucoup de conjectures dans la manière dont on établit l'influence des divers milieux sur un écrivain. Dans cet ordre, il peut y avoir bien des choses importantes qui n'ont guère laissé de traces dans les documents. D'autre part, cette méthode conduit à penser à l'existence d'une vérité définitive sur le sens d'une œuvre. Une œuvre donnée est au bout d'une série d'influences saisissables, qui l'expliquent et révèlent sa vraie signification. Rien n'est moins sûr. Une clarté profonde sur une âme créatrice est souvent apportée par l'intuition directe d'un esprit qui pénètre de plein fouet dans son intimité. Aussi bien un écrivain met souvent dans une œuvre des choses dont il n'a pas conscience lui-même et qui apparaissent étrangères à l'action exercée sur lui par les milieux de son époque. Pourquoi un Racine met-il en œuvre une psychologie qui est en accord avec nos plus modernes recherches? Les rapports qu'on peut saisir entre une œuvre et les influences qui ont servi à former son auteur conduisent à une interprétation de l'œuvre, mais laissent encore le champ libre à bien d'autres interprétations. C'est surtout dans cet ordre que le mot vérité doit faire place au mot relation. Et si ce qui compte vraiment dans une œuvre commençait au delà de toutes les influences saisissables? Aussi bien, M. Ferran, qui nous apporte tant de renseignements précieux, a-t-il fait vraiment avancer son sujet sur les points ardents et essentiels? A-t-il ouvert des perspectives imprévues sur la poésie de Baudelaire? Il s'est fort bien servi de sa méthode, mais son excellent livre montre du même coup les limites de la méthode.

Après ces quelques remarques, je loue la sympathie qu'il a apportée à l'étude de Baudelaire. J'ai lu avec grand intérêt les chapitres où il met en lumière les rapports de son œuvre avec celle d'Edgar Poe. De même, il exprime fort bien les analogies de tendance entre Delacroix et Baudelaire. Il peint également avec beaucoup d'animation toute l'effervescence produite dans les milieux artistiques par la révé-

lation wagnérienne, qui suscitait l'enthousiasme de Baudelaire. Quant à l'étude de l'activité de Baudelaire comme critique, c'est peut-être la partie du livre qui représente la plus intelligente et la plus pénétrante mise au point. En définissant *Madame Bovary* de Flaubert, Baudelaire ne définit-il pas du coup le caractère de l'œuvre d'art de qualité: « Une gageure, une vraie gageure, un pari comme toutes les œuvres d'art. »

M. Ferran a bien accusé l'influence de Joseph de Maistre; en gros ses jugements sur l'influence de Théophile Gautier et de Sainte-Beuve me paraissent dans la note juste, mais ces parties du livre sont peut-être un peu grêles par rapport à certaines autres. Je crois que le nom de Thomas de Quincey représente une valeur symbolique plus grande par rapport à l'esthétique baudelairienne que ne le laisse supposer M. Ferran. Je pense que la question du haschich, de l'opium et des paradis artificiels réclame sa part dès qu'il s'agit de l'esthétique baudelairienne. Il existe de mystérieux rapports entre la vision hallucinée donnée par certaines drogues et la vision poétique telle que la conçoit Baudelaire. Dans l'ensemble, un livre de fond d'un intérêt durable et qu'il faudra consulter souvent lorsqu'on s'occupera de Baudelaire.

§

Le docteur Charles Poulain nous apporte une plaquette intitulée : **Charles Baudelaire et l'école normande.** Ils eurent de la chance, les jeunes poètes de ce groupe, puisqu'ils eurent l'amitié de Baudelaire. Cette amitié de poète demeure pour eux un bienfait des dieux, puisqu'elle leur vaut encore l'attention des baudelairiens. Ils étaient quatre: Gustave Le Vavasseur, Philippe de Chennevières, Ernest Prarond et Jules Buisson. Ernest Prarond était d'ailleurs picard et Jules Buisson languedocien. On les appelait « les quatre fils Aymon ». M. Poulain nous cite de curieux jugements de Chennevières sur Baudelaire. Il cite également une page piquante de Le Vavasseur, où il trace un parallèle muni d'humour entre lui-même et Baudelaire. M. Poulain ressuscite avec charme les physionomies diverses des poètes qui formèrent ce petit groupe. Et l'on prend plaisir à constater que « jamais

ces esprits désintéressés ne cessèrent de s'aimer et de s'estimer ».

§

Baudelaire, textes inédits commentés par Yves-Gérard Le Dantec. Cet ouvrage appartient aux « Cahiers Jacques Doucet ». Il nous présente quelques billets et quelques lettres de Baudelaire. Dans une lettre à Champfleury, nous trouvons ces quelques lignes plutôt caustiques sur Théodore de Banville:

> Le poète le plus habile de la jeune école nouvelle, à ce point qu'il a réduit l'art de la poésie à de purs procédés mécaniques et qu'il peut enseigner à devenir poète en 25 leçons. — Inventeur du style de marbre.

Une lettre du 1er juin 1864, adressée à l'éditeur Michel Lévy, nous révèle quels scrupules attachait Baudelaire à la parfaite mise au point du texte qu'il allait livrer au public:

> Vous m'avez fait signer un papier vous donnant le droit de faire corriger les épreuves par n'importe qui. Cela est fait pour me causer une angoisse perpétuelle, ma misérable nature étant donnée.

Il dit encore:

> Vous savez, mon cher, que je ne tire de vanité que d'une seule vertu: c'est de l'amour du métier, ne me déshonorez pas, et ne me supprimez pas mes secondes épreuves.

D'autres textes nous rappellent l'admiration de Baudelaire pour le *Melmoth* de Maturin, aujourd'hui si oublié. Je cueille enfin cette phrase qui n'étonnera personne:

> J'ai consacré beaucoup de temps à Edgar Poe parce qu'il me ressemble un peu.

Il nomme ailleurs Edgar Poe: « une partie de moi-même ».

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Alphonse Séché: *Un Petit Tour d'Eternité*, Malfère. — Pierre-Jean Jouve: *Sueur de Sang. Nouveaux Poèmes*, « éditions des Cahiers Libres ». — Fernand Marc: *Chansons Nouvelles*, « Editions Sagesse ». — Fernand Marc: *Deux Poèmes*, « Editions Sagesse ». — Christian Dédeyan: *Journal crié dans la Nuit*, Corréa. — Jean Rousselot: *Poèmes*, « les Cahiers de Jeunesse ». — René Guiraud: *Simplement*, Messein.

Un Petit Tour d'Eternité, Alphonse Séché envisage la mort, en humain très averti, sceptique un peu, très curieux, non sans une pointe de crainte ou même d'émotion, se dominant et attentif à des particularités du pittoresque. Je n'ai jusqu'ici qu'assez mal compris, je crois, le tempérament de poète, que je sentais et n'aurais pu contester, d'Alphonse Séché. Je sens bien ses voisinages, Verlaine, Walt Whitman, aussi Verhaeren s'y fondant à du Fagus, je suppose, du Gustave Kahn et du Paul Fort. Aucune influence au surplus ne prédomine; aucune n'est présente, chacune perce par un subtil détail, n'insiste pas, s'évanouit. L'influence n'est ni cherchée, ni obtenue par artifice, inconsciente comme, si l'on veut, des poètes du XVIIIe siècle sur Lamartine, de Boileau sur Baudelaire; genre d'influence qui s'exerce plus ou moins secrètement sur les plus personnels des souverains maîtres, car tout se rattache à tout, mais, la plupart du temps, par l'intermédiaire de certains. Alphonse Séché, comme un autre, se rattache à une famille; il y tient sa place, bien à lui, c'est enfin ce que son présent recueil me donne hautement à comprendre.

Deux natures d'esprit divergentes font les poètes. Ou ils poursuivent à travers leur art la conquête d'un domaine inexploré, *inexplorable* à la plupart des hommes et, s'ils sont heureux, en révèlent, d'un coup grandiose d'inspiration, la beauté, — un coin élu de cette beauté, et c'est déjà beaucoup! — Ou ils se prodiguent à concentrer, à épurer en eux-mêmes, à exprimer pour tous ce qui devrait, ce qui pourrait être le bien de tous les hommes. Il suffirait, croirait-on, qu'ils pussent et voulussent. L'apanage est commun: présenté à leurs yeux, ils s'y retrouvent, s'y reconnaissent. Opposons à un Edgar Poe Walt Whitman, à Mallarmé Verlaine, ou, si l'on y consent, Gœthe à Henri Heine. Evidemment, de l'une

à l'autre tendance, les points de contact, les rapprochements sont innombrables, et parfois le mélange, ou la mêlée. Ne restons pas dans l'absolu.

Ce n'est point, voilà où j'en veux venir, un hymne incessant à la merveille de la langue dont il use, à l'art qu'il sert, au prestige toujours renouvelé de l'imagination créatrice de pensée et où s'absorbe l'âme des sensations et du sentiment qui détermine et emplit la poésie d'Alphonse Séché. C'est plutôt la révélation, jusqu'au dramatique parfois qui se substitue au plus pur lyrique, de la souffrance, des espérances, surtout des mille bouillonnements secrets enclos au cœur de l'homme normal, si l'on veut, simple, vivant selon la coutume et les usages de la société la plus humble ou la mieux policée: la société actuelle, l'homme, la femme que l'on coudoie sur le trottoir, l'homme de la ville encore plutôt que l'homme des champs ou des usines; l'homme que l'auteur regarde vivre, entend parler, devine sentir ou souffrir chaque jour à ses côtés. Ce n'est, je pense, commettre une indiscrétion de rappeler qu'Alphonse Séché, par ses relations, ses fonctions même, occupe dans le monde des théâtres une situation importante; il n'est donc point surprenant que, comme je le disais plus haut, il penche parfois à donner à ses vers un ton assez dramatique pour que l'on se persuade les entendre au moment où ils fleurissent sur les lèvres de quelque belle actrice ou chantent, éclatent, murmurent dans la diction subtile ou sonore des grands acteurs. C'est parce que le poème conçu, exécuté, de cette sorte, répugne, à tort peut-être, à l'excès assurément, à ce que j'ai toujours cherché pour ma part que, sans doute, et en dépit de mon désir assidu de tout comprendre, de tout admettre de l'idéal d'autrui, pourvu qu'il fût sincère, je me suis trompé parfois et obstiné malgré moi à ne pas voir. Or, il est absolument sûr, mise à part l'élocution voulue par endroits familière d'ailleurs et non triviale, et ce rythme plus près des modulations ordinaires de la causerie qu'emporté vers l'ampleur des souffles les plus larges ou hautains, que bien des poèmes de ce livre, où le poète surgit, s'enfonce dans sa pensée ou la douleur commune des hommes, en y tenant tête, en se la présentant et en la présentant aux autres sous l'aspect le

plus expressif, le plus essentiel quand même, sont d'une force efficace, d'une beauté sensible et intelligente qui doit toujours emporter l'assentiment, sinon toujours l'admiration:

Je t'ai connu mon père Verlaine:
je n'étais qu'un petit garçon
qui s'étonnait de ton chapeau
sur ton gros front
et de ton écharpe rouge autour du cou;
je t'ai connu...
....
Las je ne savais pas mon père Verlaine
que tout un chacun te ressemble
dans le fond de son cœur,
je ne savais pas que tous autant que nous sommes
nous ne sommes
que des pauvres parmi des pauvres
comme tu le fus
avec ton petit chapeau
sur ton gros front
et ton cache-nez rouge
autour de ton cou...

Pierre-Jean Jouve, après avoir en ses recueils précédents réuni les poèmes sous les titres *Le Paradis Perdu, Les Noces, Sueur de Sang*, nous donne en ce volume nouveau **Sueur de Sang. Nouveaux Poèmes.** Au début, la *prière* de Baudelaire: « Donnez-moi la force de faire immédiatement mon devoir tous les jours et de devenir ainsi un héros et un saint », — puis, un « avant-propos dialectique », *Inconscient, Spiritualité et Catastrophe*, pour nous enseigner les mille mondes intérieurs que les découvertes récentes ont montrés à l'homme, alors que, auparavant, paraît-il, il n'avait souci que de les dissimuler à soi-même et aux autres. Le poète asservi aux trouvailles entêtées et vaines (au point de vue esthétique s'entend, sinon psychologique) de Freud, mêle à ses effusions de catholique mystique toute l'horreur qu'il a de la chair, en la nommant sans cesse dans toutes ses parties, selon lui, croirait-on, aussi attirantes que rebutantes à la raison, et en la qualifiant des plus fortes épithètes de dégoût. A cela se fond une invention toute spontanée d'images de nature neuves et claires, qui fait des poèmes en général

fort courts un étrange ensemble de disparates, charme, sourire, hallucination, scandale et répulsion. Curieuse nature d'homme et d'artiste à qui l'on ne peut que demeurer attentif, qui étonne plus qu'il n'enchante.

Deux nouvelles plaquettes de Fernand Marc: **Chansons Nouvelles** suivies d'un conte inachevé, **Deux Poèmes** suivis de *la Quadrature du Cercle* attestent une fois de plus l'art ambigu et subtil du poète et cette singulière aptitude à capter aux appels de l'inconscient des vocables qui sans lien s'approchent pour susciter des images et enchanter le lecteur. Avec ces ressources, que ne tente-t-il une œuvre plus concertée, plus forte, plus complète?

Il se trouve des visions, des vers excellents dans le recueil de M. Christian Dédéyan, **Journal Crié dans la Nuit:** *Edition spéciale, Grève, le Coupable est arrêté, la Rue Etroite, Dernière Heure...*

Il se révolte en moi de lourdes sibéries,
Pâles stérilement de mutisme et de fiel,
Où des Soviets, rouges et noirs, en théories,
Sur des fleuves obscurs où ne vit pas de ciel,

Dans l'immobilité des chalands et des grues,
Se saoulent des chansons de louches bateliers
Qu'égaillent sur les quais oisifs, en blouses crues,
Leurs poings libérateurs, las d'être meurtriers...

Les vers sont martelés, suffisamment sonores et bien faits, soumis néanmoins à un procédé d'étirage un tant soit peu systématique. Transposés sur un plan où les images s'industrialisent, ce n'en est pas moins un procédé qui approche de la rhétorique tout en la renouvelant, mais la rhétorique est savante et savamment soutenue. Là est l'erreur de M. Dédéyan, il ne choisit pas, il ne groupe pas, il prolonge et il enchaîne. Avec les ressources dont il dispose, si elles n'ont point étouffé sa sensibilité d'artiste sous un entassement trop attentif de savoir, il devrait aboutir non à lasser, mais à intéresser l'attention. Egarement, je souhaite, momentané d'un innovateur, qui se ressaisira, en apercevant que, en soi, tout procédé a une égale valeur; ce qui importe, c'est ce qu'on en fait.

Poèmes, par Jean Rousselot. Exercices excellents d'assouplissement, vers réguliers, vers libres, poèmes en prose, le jeune auteur s'essaie et partout réussit sans ostentation d'adresse. L'instrument est excellent, varié; nous n'avons qu'à souhaiter l'éveil d'une personnalité, elle sera bien servie.

Simplement et trop humble peut-être M. René Guiraud chante à sa manière, selon les occasions. C'est un chant probe, sincère, sans grand éclat ni nouveauté.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Francis Carco: *Mémoires d'une autre vie,* Albin Michel. — Robert Chauvelot: *Aïmata, fille de Tahiti,* Editions Baudinière. — Kikou Yamata: *Vies de Geishas,* Gallimard. — Auguste Bailly: *L'homme né de la chair,* Editions du Siècle. — Albert Touchard: *Le déserteur,* Grasset. — Jacques Termant: *Forces obscures,* Les Œuvres représentatives. — Gabriel Trarieux: *Monte-Carlo,* Flammarion. — Colette Yver: *Mammon 1924,* Calmann-Lévy. — Francis Lacroix: *Le sang des autres,* Editions Jos. Vermaut.

On constate aisément chez M. Francis Carco, romancier de la pègre, une prédilection, d'essence masochiste, pour les personnages douloureux ou que l'on torture... Exemple: *Perversité,* un des plus forts livres qu'il ait écrits. L'explication d'une telle tendance — que j'ai signalée, ici, naguère, dans le portrait que j'ai fait de lui — M. Carco nous la fournit avec une rare franchise en ses **Mémoires d'une autre vie,** où il raconte, qu'enfant, il était battu comme plâtre par son père. « Rien, au fond, avoue-t-il en outre, ne me plaît tant que me tourmenter. » Souffrir; voir souffrir... voilà le désir ou, comme dirait l'autre, la *libido* que l'on trouve à l'origine de l'art de M. Carco. M. Carco a-t-il eu, vraiment, pour camarade de collège ce fils de boucher Raudot dont la joie était de saigner les moutons dans la boutique de son père, et qui s'en allait dénicher des couvées dans les bois pour le plaisir d'étouffer entre ses doigts des oiseaux?... Peut-être, oui; peut-être, non; et peu importe s'il l'a rêvé. Au reste, ses mémoires, qui trouvent leur point d'appui dans l'observation, seraient, pour une part, imaginaires que cela ne me surprendrait pas autrement. Ils ont, on ne saurait dire au juste quoi de fantastique ou de nébuleux dans leur précision même, qui déconcerte et séduit, excite et déçoit tout

ensemble, la curiosité, comme dans le rêve... « Je veux prendre à mon compte, dit M. Carco, le vers de Villon: *Rien ne m'est seur que la chose incertaine.* » Et toute l'esthétique de son livre se trouve résumée dans ce décasyllabe. Ainsi, Nice, où il a vécu, d'abord, en arrivant de Nouméa, sa ville natale, il ne l'évoque qu'en second lieu, à la suite d'un retour qu'il fait sur lui-même... Défaut de composition? Point. Ce que M. Carco dit de son enfance, en effet, explique sa sympathie pour l'inquiétant, pour le répugnant Raudot. Mais quel témoignage en faveur de la subjectivité dans l'art, même chez les romanciers les plus objectifs, en apparence, que les mémoires de M. Carco! Son œuvre nous apparaît, après les avoir lus, comme une transposition (non sur le *plan chimérique,* ainsi que cela a lieu pour le théâtre de Musset) mais sur le *plan réaliste,* de ses souvenirs et de ses appétitions. La personnalité de cet être, sensible à l'extrême, s'est nourrie d'indépendance et de caprice; du goût et de l'horreur de la mort. Au début de ses mémoires, on le voit jouer parmi les tombes: c'est Hamlet enfant; et le Graal qu'il cherche dans la forêt où Raudot l'entraîne un jour, s'appelle la peur... Gamin, son attitude à l'égard des grandes personnes est celle des « mauvais garçons » de ses romans, vis-à-vis des défenseurs de l'ordre et des représentants de la loi. Ce que ses camarades et lui ont fait, ce qu'ils se sont confié ne regarde qu'eux; en parler aux parents, c'est trahir... Tout cela est bien curieux, et conté dans une langue claire, mais qui n'exclut ni le mystère, ni la suggestion. Du voyage qu'il a fait, homme, au pays de ses jeunes années (le royaume perdu d'Alain Fournier) M. Carco a rapporté un bouquet d'impressions qui sera utile à ses biographes futurs, mais qui enchantera, en attendant, tous ses lecteurs et ceux, en particulier, dont la mémoire conserve le souvenir du poète qu'il fut.

Pour n'avoir pas à se faire des compliments dont sa modestie souffrirait, M. Robert Chauvelot m'abandonne le soin de signaler son roman, **Aïmata, fille de Tahiti**, aux lecteurs du *Mercure*. *Aïmata,* qui a paru, ici même, sous un autre titre (*L'île Trajane*), est un roman exotique, en effet, puisqu'il se passe partie en Océanie, le reste dans une île en-

tourée d'une double ceinture de récifs madréporiques, quelque part dans les archipels de Mélanésie... A vrai dire, en dépit des lieux où son action se déroule, et de la nationalité de sa voluptueuse héroïne, laquelle s'apparente à la Rarahu du *Mariage de Loti*, *Aïmata* est surtout un récit de merveilleux... historique. On y voit — comme on s'en souvient, peut-être, — la reconstitution de la Rome du temps de Trajan par un Italien, Cesare-Guido Domengatti, mythomane et mégalomane, au grand ébahissement de notre compatriote, le baron Victor de Limeray. Une fantaisie, sans doute; mais haute en couleur et d'une verve endiablée que, seul, un érudit pouvait se permettre. Les spécialistes, comme M. Chauvelot, nous réservent ainsi, assez souvent, de ces surprises. On croyait l'auteur de tant de livres sur l'Extrême-Orient un homme uniquement occupé de questions coloniales, et voilà qu'il se révèle archéologue et latiniste; épris de fantastique, aussi, et occultiste, par certains côtés... Toutes les connaissances qu'il a fait entrer dans l'élaboration de son roman confèrent à celui-ci un attrait singulier. S'avise-t-on d'en mettre en doute la vraisemblance, c'est seulement quand on est au bout.

A la faveur de l'infraction que j'ai commise en parlant dans cette chronique du roman de M. Chauvelot, qu'il me soit permis de dire tout le plaisir que j'ai pris à la lecture des **Vies de Geishas,** par Mme Kikou Yamata. Fort à propos, dans le premier des portraits de la spirituelle galerie qu'elle a composée, Mme Kikou Yamata nous rappelle que ce sont les Etats-Unis qui ont obligé le Japon à sortir de son isolement, et à entrer en relations avec l'Occident. Du pays de La Belle-au-Bois-Dormant, comme elle dit, ils ont fait cette nation si réaliste dont l'activité commerciale et le génie militaire les inquiètent... Mais comme les histoires de petites courtisanes que nous conte Mme Kikou Yamata sont curieuses! Courtisanes, dans le sens grec du mot: avec quelque chose de plus, peut-être, ou de moins... Le naturel, ici, s'empreint d'artificiel, en effet; et le rêve enveloppe tout. Le drame tient dans rien, comme un grand chagrin dans une larme, et la poésie dans les trois vers d'un haï-kaï. Mais il y a un sens tout européen, de caractère moral, donc, dans

l'observation de Mme Kikou Yamata. Ce n'est pas seulement, ainsi qu'elle l'écrit, *en une langue* (qui est la sienne) mais *en une pensée* étrangère qu'elle nous livre « l'image de l'Orient ». Elle l'interprète, sans le dénaturer, et lui conserve toute son originalité en le mettant de plain-pied avec nous.

Ce n'est pas seulement, je crois, pour se conformer à l'usage, que M. Auguste Bailly a donné le titre de la première d'entre elles, **L'Homme né de la chair,** au recueil de trois nouvelles qu'il publie aujourd'hui. La même fatalité pèse, en effet, sur les principaux personnages de chacun de ces récits, et c'est la fatalité inexorable du désir ou du « génie de l'espèce », comme disait Schopenhauer. Le jeune abbé Jacques Lapierre l'éprouve, d'abord, dont le zèle pieux s'amortit au contact de ses paroissiens, des paysans du Jura qui ont perdu la foi depuis longtemps — sans bénéfice moral ni sentimental, ou seulement intellectuel. Une belle fille le trouble, et le jetterait bientôt à la misère des mauvais prêtres, si la mort ne la frappait, à point nommé... Voici, d'autre part, une musicienne qui, par orgueil spirituel, a voulu sacrifier l'amour à son art, et sur qui l'amour prend la revanche la plus humiliante. Il la livre, comme une proie, à un noceur incorrigible. C'est un innocent, enfin, un « neucent » que Vénus pousse au crime, malgré sa douceur, et dont elle fait un incendiaire... M. Bailly excelle dans la peinture de la passion, et la fougue qu'il apporte à cette peinture réaliste l'apparente aux romantiques. Ses héros ne sont jamais quelconques, ni leur tourment médiocre.

Les nouvelles du recueil **Le déserteur,** par M. Albert Touchard, dépassent le cadre français: Suisse des estivants ou hivernants sélects, Russie rouge, Afrique des grandes chasses, Ceylan. La dernière, seule, se passe dans le Paris des faubourgs, et ce n'est pas la moins pittoresque. Le pittoresque de ces cadres très *high-life* ne se conçoit pas sans quelque paul-morandisme, une allure décidée comme celle de nos adolescents à la page. Il y a de ces travers, là dedans. Par bonheur, dessous, se décèle un soupçon que l'humanité est plus complexe qu'on ne l'entrevoit de l'Olympe des sleepings ou des superpaquebots; un souci de faire vrai qui se traduit par l'hésitation à conclure, le trop de détails des dénoue-

ments; une espèce de rêverie intérieure en conflit avec le tranchant des attitudes.

Il y a dans le roman de M. Jacques Termant, **Forces obscures**, un curieux contraste entre le dedans timide et respectueux du héros, Robert Carlian, et sa brutale, arrogante, impériale carrière officielle. M. Paul Bourget a révélé, le premier, que derrière la colossale assurance américaine, il y a un intense doute intime, l'enragement des peureux devant une femme ou une ambition désirées... Se faire violence, avant de la faire à l'univers, voilà peut-être le seul secret, le grand ressort de la psychologie des capitaines d'affaires; on le verra mieux quand leur règne, comme celui de toutes les espèces zoologiques trop accusées, sera passé. Le cri de Robert Carlian, trop comblé parce qu'il s'est mutilé sans merci de ce qui l'eût gêné dans sa montée, plus d'une bouche importante, dominant la fameuse mâchoire dite significative d'énergie, le laisse deviner dans son pli amer: « Tous mes sacrifices en vain! J'ai tué de moi ce qui, seul, donnait un sens à la vie: l'amour, l'amitié... » L'étude de ces agissants agis par les forces obscures qui les ont fait émerger est très poussée. Plus esclaves que les esclaves de leurs chantiers, de leurs usines, de leurs bureaux... C'est moral, au moins, dira-t-on. Peu importe; cela donne une impression d'axiome philosophique, dur comme roc; cela fait preuve vivante. Un fort livre.

Dans **Monte-Carlo**, M. Gabriel Trarieux nous montre, de son côté, un homme d'affaires géant, doublé d'un Jack... l'étrangleur. Preuve par l'absurde qu'il y a excès, démesure, et donc pathologie dans ce type d'individus. Le style reste parfait; l'intrigue est un peu grosse et il y traîne des superstitions de casino qu'on s'ébahit de trouver en crédit chez une si haute intelligence. Que Mme veuve Le Hercheur épouse son secrétaire Durtal, en dépit des manœuvres du financier Hermann Troll pour mettre la main sur elle et sur l'affaire dont elle a hérité de son mari, ils ne feront sur la Riviera qu'un couple de plus. Ce n'était pas la peine qu'une cartomancienne à Paris, un martingalier de Monaco et un sage de l'Inde fassent intervenir en leur faveur toutes les sciences occultes...

Troisième grand affairiste dans **Mammon 1924,** par Mme Colette Yver. Celui-ci a un disciple préféré qu'aimerait sa petite-fille. Le disciple, de son côté, outre l'héritage, aimerait bien tout bêtement ladite petite-fille. Mais l'argent, entre eux, accomplit sa besogne de décomposition. Il a déjà pourri les parents bourgeois de la jeune fille, transformé leur goût d'épargne ancestral en pillerie accumuleuse. Quand la débâcle, qui est au bout de tous les *booms* financiers, se déclenche, cette enfant, seule restée pure, se consacrera à des œuvres pieuses, dans le célibat (conclusion due aux lecteurs habituels de l'auteur...). C'est un peu roman « pour être mis entre toutes les mains ». Il y a donc dans ce récit toute une casuistique de l'argent honnête et de celui non honnête, *ad usum delphini...* Une certaine mollesse des contours, de surcroît; mais les nuances sont fines, et les scènes filées à la perfection.

Juvénal dit: l'indignation a fait mes vers. Et elle y a déposé pas mal d'enflures. Sur l'aviation belge, dont il fut aux temps héroïques, et qu'il nous présente un peu plus tard avilie par la paperasserie, le népotisme et l'envahissement des arrivistes, M. Francis Lacroix s'indigne dans **Le Sang des autres,** en 360 pages où il y a des éclairs et de la fumée. L'affabulation se tient; les idiotismes locaux n'alourdissent pas la langue; le témoignage crie de sincérité. Il gagnerait à moins de passion. Une déposition porte d'autant plus qu'elle est plus sobre et contient mieux sa colère. Difficile? L'art, justement, c'est cette difficulté de mater sa nature, d'en mouler les laves dans des canons non écrits, mais constants, comme les codes de bonne compagnie. Quand elles débordent, explosent, giclent tumultueusement, c'est de la polémique. Celle-ci est vigoureuse.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Hernani, drame en cinq actes de Victor Hugo, à la Comédie-Française.

On sait que la Comédie-Française ferme ses portes chaque année, moins d'une semaine, afin de procéder à quelques nettoyages de saison, à quelques réparations qui s'imposent, ou bien pour procéder à quelques soins dont le détail ne

nous importe pas. Or, il arrive souvent au cours d'une saison qu'on demeure moins d'une semaine, ou même plus d'une semaine, sans se rendre à la Comédie-Française. Mais, depuis trois ou quatre ans que je retourne au spectacle pour en parler ici, ce qui concerne le théâtre doit avoir repris à mes yeux l'importance démesurée que lui prêtent les bonnes gens qui s'en occupent exclusivement, — ce qui les rend nettement ridicules. Ridicule comme eux, j'éprouvais un malaise réel à l'idée que la Comédie-Française était fermée. Cela, en vérité, m'incommodait beaucoup plus que l'absence du gouvernement, dont aucun membre ne se trouvait à Paris à l'instant dont je parle, qui se plaçait en septembre, et cela finit par me causer un déplaisir si vif que je ne manquai point de me précipiter à la représentation qui marqua la réouverture.

Le choix d'un drame de Victor Hugo que l'on avait fait pour cette occasion me parut fort heureux. Rien ne pouvait être plus séant que le nom d'un si grand auteur. Il relevait de sa majesté cette solennité confidentielle et, pour moi qui n'avais assurément pas vu **Hernani** depuis vingt ans ou plus, j'y trouvais une fort bonne occasion de rafraîchir mes impressions romantiques.

Assurément, le théâtre de Victor Hugo n'aurait pas à lui seul établi la gloire du poète, mais il est cependant fort digne de profiter de l'éternité à la suite du reste. Il a une irréalité que l'on peut juger absurde ou charmante, selon l'humeur où l'on se trouve; il est écrit dans un langage retentissant, les situations y sont d'une généreuse invraisemblance; il est décoratif et mouvant et pourrait être parfaitement supportable si on ne le poussait pas trop au sérieux quand on le joue. Malheureusement, dans ces rôles étourdissants, on ne saurait mettre moins de folie que ne le font MM. Dessones, Hervé et Chambreuil. Ils prennent leur personnage terriblement au sérieux et je ne serais pas étonné que l'on me dit qu'aux yeux de M. Dessones le grand monologue de Don Carlos a la valeur et le mérite d'une page d'histoire. On sait à quel morceau je fais ici allusion et que c'est à cet interminable discours que le roi d'Espagne se tient à lui-même devant le tombeau de Charlemagne, en attendant d'une part

que l'on proclame le résultat du vote qui va l'élever à la dignité impériale, et d'autre part qu'une étrange conjuration fomentée, Dieu sait pourquoi, contre lui, vienne d'elle-même se proposer à son courroux, puis à sa clémence.

La clémence est la plus théâtrale des vertus, elle est bavarde, éloquente même, et elle peut agir par coups de surprise qui sont du plus heureux effet au dénouement d'un drame ou à la conclusion d'un acte. Rien n'est moins attendu que la clémence de Charles-Quint au moment où elle se manifeste. Il vient de menacer tout le monde. A peine a-t-on senti qu'il souhaitait épargner Hernani pour complaire à Doña Sol. Celle-ci est à genoux devant lui, elle demande la grâce de son amant. Le roi la considère, et annonce au monde qu'il a donné satisfaction à la jeune femme en lui décernant les titres dont chacun vient d'apprendre que le soi-disant bandit était juste possesseur. Et il s'exprime en imitant le délicieux Corneille de *Don Sanche d'Aragon*. Tandis qu'Isabelle disait à l'aventurier Carlos debout:

> Eh bien, seyez-vous donc, comte de Santillane,
> Marquis de Pennafiel, gouverneur de Burgos,

le roi Carlos dit à Dona Sol agenouillée:

> Allons, relevez-vous, duchesse de Segorbe,
> Comtesse Albatena, marquise de Monroy,

et de la sorte il pratique la clémence, cette belle vertu de théâtre, dont Machiavel ne recommandait pas l'usage à son prince, que Napoléon trouvait une pauvre petite vertu, et qui lui rendit *Cinna* inintelligible jusqu'au moment où un interprète qui se nommait Monoel, et qui devait être intelligent, lui fit comprendre que l'attitude d'Auguste devait être pleine d'arrière-pensées politiques.

On ne trouvera jamais chez Hugo les âmes complexes et mauvaises dont Corneille et Racine ont peint les détours pleins de perfidie. Pour peindre Narcisse ou Mathan, pour inventer Phocas ou Araspe, il avait trop de bonté naturelle, trop de *probité candide*, un optimisme trop aisé, et cette confiance touchante dans l'amélioration continue de l'espèce humaine, qui lui faisait croire au progrès moral infini. Il

ne pensait pas que le progrès technique pût être néfaste, — c'est une idée qui contitue d'ailleurs une acquisition récente de l'humanité: elle la doit à ses derniers malheurs. Victor Hugo avait le génie verbal de la formule ; il y mettait tant de foi qu'il en faisait des programmes à la réalisation desquels il ne voyait pas d'obstacle. Le jour où, pour la première fois, les mots *Etats-Unis d'Europe* s'assemblèrent dans son esprit, il dut certes croire avoir trouvé, et apporter par là, la solution des problèmes que posent le Rhin, les Détroits et les Balkans. Il avait la simplicité grandiose des mages et des prophètes.

Et c'est avec cette simplicité grandiose qu'il faudrait jouer ses comédies. Mais M. Chambreuil a beau faire, il n'a pas idée de ce qu'est un prophète. Quelles que soient sa stature et les cavernes de sa voix, il ne s'introduit pas aisément dans un univers poétique. Il ne comprend pas, et sans doute nul ne lui fait comprendre, qu'il faudrait pousser ce personnage invraisemblable au burgrave le plus caractérisé. On devrait lui mettre une barbe qui tombât jusqu'aux genoux, et le façonner pour tout le reste à l'avenant.

D'ailleurs, à l'heure présente, *Hernani* ne serait supportable que si on le douait de la plus extrême fantaisie, et ce n'est pas à quoi s'emploie non plus M. Hervé, qui prend son personnage cruellement au sérieux. Il faut d'ailleurs reconnaître que cet étrange comédien dit beaucoup mieux le vers romantique que le vers classique. Lui qui, lorsqu'il joue Oreste d'*Andromaque,* où je le voyais récemment encore, croit nécessaire de prendre son souffle, comme s'il en manquait, à la chute de chaque vers, on le voit capable ici de varier ses moments respiratoires d'une manière dont on aimerait qu'il fît profiter d'autres textes. Mais sans doute pense-t-il que, si le romantisme appelle la diversité, la monotonie convient au classicisme, ce qui est une erreur cruelle. Ce n'est pas la seule que nous ayons vu commettre par cet homme qui a de si beaux dons. On sent bien, en outre, qu'il a vu jadis Mounet-Sully et on a le plaisir de retrouver parfois une réminiscence des sublimes attitudes de ce maître incomparable, dans les agenouillements de M. Hervé, comme dans ses détentes de jarret.

La distribution de *Hernani* était complétée par **Mlle Fabre**, qui tenait le rôle de Doña Sol pour la première fois et qui ne manquait point de beauté. Je dirais volontiers que son jeu s'assortissait exactement à celui de ses partenaires. Comme, malgré tout, MM. Dessones, Hervé et Chambreuil ne manquent pas de toutes qualités et qu'ils ont une certaine expérience, j'avais pensé que mon jugement comporterait à l'égard de Mlle Fabre une aussi grande part de compliments que de critiques. Mais, à la réflexion, je crois que les compliments l'emportent, car il est impossible à cette jeune femme, débutant auprès de tels comédiens, de jouer autrement qu'eux, et il faut qu'elle fasse preuve d'un bel esprit d'assimilation pour arriver à jouer si exactement comme ils font.

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

Jérôme Carcopino: *Points de vue sur l'Impérialisme romain*, Le Divan. — A. Kleinclausz: *Charlemagne*, Hachette.

M. Jérôme Carcopino, membre de l'Institut, s'est voué à la science de la Rome antique; il figure en bon rang parmi les principaux historiens romanisants de France et d'Italie. Il a, à un degré éminent, le souci de ne point traiter l'histoire de l'Empire romain comme un objet archéologique, mais comme une chose *toujours et de plus en plus* vivante, et dont l'exemple, surtout depuis la Guerre, c'est-à-dire en un temps où il n'y a plus guère d'Europe, est, pour nous autres Européens, dont la civilisation périclite, plein de substance et d'enseignement.

De cette pensée procèdent ces **Points de vue sur l'Impérialisme romain.**

M. Carcopino a d'abord voulu saisir le véritable caractère des débuts de l'Impérialisme. Cela nous vaut une minutieuse et déférente analyse du curieux livre d'Holleaux, qui traite de la conquête romaine de l'Orient. Il est curieux de voir Maurice Holleaux nous donner des Sénateurs, des *Patres*, qui ne veulent, au grand jamais, entendre parler de conquêtes, et qui conquièrent le monde avec la colique au ventre. Tout en sentant bien la fine réalité qui ne manque pas dans Holleaux, M. Carcopino, quant à lui, s'est décidé pour

un déterminisme historique moins impalpable. Il a jugé fort à propos qu'après la formidable guerre contre Hannibal, quelque fermeté consciente dans la largeur des desseins était indubitable dans la psychologie romaine.

Cette vue s'élargit dans les pages où nous voyons comment la monarchie absolue fut pensée et voulue par Jules César, héritier d'Alexandre. Je me souviens qu'Edouard Rod, dans un article sur l'Histoire romaine de Guglielmo Ferrero, releva, ici, à propos de l'esprit de Jules César, quelques manifestations de *liberté* parfaitement indépendantes du matérialisme historique. En relevant, au contraire, jusque dans l'impalpable, la trace de l'esprit d'opportunité, les analyses d'Holleaux ont contribué, de leur côté, à nous montrer comment, d'un impérialisme de conquête (dont M. Carcopino note une réapparition jusque sous Trajan), a pu sortir, pour durer trois siècles, la charte de la paix du monde.

J'arrive, en sentant redoubler mon intérêt, à un point de vue particulièrement moderne lorsque j'aborde, dans l'ouvrage de M. Carcopino, des pages comme les études sur « L'Impérialisme humanitaire », ou bien sur « Empire romain et Europe ».

Je vais y venir. Un mot, auparavant, sur la Gaule. Pourrai-je dire qu'il me semble que notre auteur fait, ici, sans le vouloir, un peu de zèle? Voici une appréciation à la gauloise de la conquête de César (p. 213): « Ils (les Gaulois) ont permis à Jules César de lui donner (à la puissance romaine) sa forme achevée: par les victoires qu'il a remportées sur eux, mais *avec eux*... » Il s'agit ici probablement d'une allusion à des effectifs gaulois. Rome eut d'autres effectifs étrangers. Ce qu'on ne peut pas dire de ceux-ci, voulût-on vanter jusqu'à l'extrême leur collaboration, ne cherchons pas à le dire des effectifs gaulois, bien que nous connaissions la sensation qu'ils pouvaient produire à Rome. Un peu plus loin, on sollicite savamment, et avec une douceur d'autant plus dangereuse, le lecteur d'admettre que Virgile, en somme, pouvait bien être gaulois. Car ce diamant de latinité avait une ascendance gauloise, paraît-il, etc., etc. M. Carcopino n'excepte même pas, dans sa gallisation, le pouvoir des aliments. Martial nous vante beaucoup les jambons gaulois.

Pourtant, nous nous régalons de choucroute, et nous ne sommes pas allemands pour cela. Mais ces exagérations et d'autres, de nature plus grave, écartées (comme de dire, p. 205, que l'Empire romain a reçu de la Gaule l'existence), on retiendra, de ces pages, une vue érudite, juste dans l'ensemble, du rôle, certainement très important, de la Gaule, par rapport à Rome.

Voici, maintenant, les quelques mots, annoncés plus haut, sur deux études très intéressantes, si l'on veut faire (et il faut les faire) des rapprochements modernes.

La première de ces études: « La table claudienne de Lyon et l'Impérialisme égalitaire », montre, avec la sûreté tenue des documents épigraphiques (le passage de Tacite, en regard, semble bien imprécis, quoique chef-d'œuvre de style concis), les progrès de cet égalitarisme impérialiste, dès le Iᵉʳ siècle de l'Empire. Claude, à cette époque, en fut l'artisan, plus ou moins inconscient, mais certain. Il s'agissait d'ouvrir aux notables lyonnais la carrière du Jus Honorum, c'est-à-dire le Sénat romain, ni plus ni moins. Les considérations de M. Carcopino, solidement appuyées sur des documents inappréciables, sont à signaler tout particulièrement. Ceux-là aimeront à les méditer qui considèrent que l'Empire romain, en quatre siècles, évolua de plus en plus vers un état de démocratie, où il trouva sa fin. Les Démocraties sont le stade final des civilisations, stade où la culture a disparu, dans une utilisation de plus en plus grossière, et après lequel viennent, en des âges moyens, de longues dégénérescences sociales. Pour Rome et l'Occident, comptons que cette évolution a commencé d'être visible vers le milieu du IIIᵉ siècle, pour ne guère s'achever qu'au XIᵉ siècle, avec un retour de la civilisation urbaine.

Les intéressantes pages intitulées « Empire romain et Europe » appelleraient des réflexions analogues. Elles nous transportent plus directement dans la dégénérescence des Démocraties contemporaines. Citons cette phrase pénétrante de l'auteur: « Ce serait... la fin de tout, si, dans l'Univers, les outillages devaient cheminer plus vite que la pensée, et les consciences les plus rudimentaires s'approprier les tech-

niques les plus perfectionnées. » C'est pourtant ce qui se passe!

Dans ce bel ouvrage sur **Charlemagne,** si curieusement enrichi d'une abondante illustration iconographique, M. A. Kleinclausz, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, a mis en ordre les documents qu'il a, depuis du temps déjà, au cours d'autres travaux, comme aussi à propos de celui-ci, recueillis, touchant le légendaire monarque.

Légendaire, il ne l'est point dans le présent ouvrage, si l'auteur a, d'ailleurs, réuni et souligné à part les traits de la légende. En conclusion d'une Introduction documentaire où les pièces justificatives sont évaluées et caractérisées, M. Kleinclausz dit, — voilà l'essentiel, — que, dans l'état actuel de la science, une histoire réelle, positive du grand empereur peut parfaitement être faite avec chance de succès.

Et il commence par lui enlever sa barbe! On ne trouve nullement ici la barbe « fleurie », laquelle n'apparaît dans l'iconographie qu'à des dates bien postérieures aux sources (iconographie reproduite aussi, du reste, ici). En ce qui concerne l'absence de barbe, un portrait saisissant, rapproché d'un document numismatique du temps, nous montre, de profil, un homme dans la force de la maturité, au menton rasé, avec une assez forte moustache soulignant la lèvre supérieure. Ce profil est un peu ramassé; l'ensemble est énergique et autoritaire. Tel fut Charlemagne, nous assure M. Kleinclausz.

L'auteur, qu'il faut louer, s'est efforcé, d'un bout à l'autre, de saisir le point de possibilité *pratique* des faits, quelque grands qu'ils aient été parfois. Gouvernement et administration, armée, ordre dans l'Etat, ordre dans l'Eglise, caractères du pouvoir, l'auteur, sur ces divers points, a scruté les documents les plus accrédités. Il n'a voulu analyser qu'une réalité. Si parfois cette réalité semble se dérober, on nous prévient.

L'imperium romain transporté dans une puissante tête franque, voilà le curieux ici. On peut croire que la quasi-« restauration » (dont les gens éclairés eurent parfaitement conscience) de cet empire romain, alors disparu seulement depuis trois siècles, ne restitua point la réalité originale.

Le couronnement, à Rome, en 800, laisse des impressions à demi barbares. Léon III, le pape mal famé, chassé par la violence, que Charlemagne lui-même semble menacer, même quand il vient de lui rendre la tiare; ce pontife qui, pour acquérir une protection toute puissante et garder son trône, coiffe, *par surprise*, de la couronne impériale, Charlemagne au moment que le monarque carolingien venait d'entrer, à la Noël, sans penser, affirmait-il, à ce qui allait lui arriver, dans l'église de Saint Pierre, ceci semble la surprise d'une révolution de palais; les effets de l'acte furent grands, mais l'acte, en lui-même, a quelque chose de pauvrement précipité.

« Grands » furent cependant les « effets », nous l'avons dit. Les pages de M. Kleinclausz sont à lire attentivement. Pourtant, l'Empire romain était bien fini. M. Kleinclausz, pour expliquer cette inaptitude d'une royauté de provenance franque à vraiment reconstruire le monde romain, dit excellemment (pp. 398, 400): cette inaptitude « ne s'explique nullement par une incompréhension fâcheuse; elle est la traduction dans les faits du concept élaboré depuis des siècles sous l'influence des écrivains chrétiens et tout puissant alors sur les esprits, d'après lequel l'empereur n'apparaît pas comme un souverain placé à la tête d'immenses territoires, mais comme un magistrat supérieur chargé de faire régner dans le monde l'ordre et la paix ».

L' « exercice du pouvoir impérial n'eut donc point pour conséquence le maintien de l'unité des territoires sur lesquels le pouvoir s'exerçait ».

C'est ce qui fit que le testament de Charlemagne ramena, avec les « partages » de famille, la plus ancienne anarchie mérovingienne. Jamais un Latin ,imbu de la doctrine politique de la Cité et des méthodes administratives du municipe (celles-ci ne devaient, sous une forme nouvelle, recommencer à reparaître qu'au XIe siècle), n'aurait écrit un tel testament.

Les livres forts, en Histoire comme ailleurs, dans une Démocratie de plus en plus confuse et médiocre, deviennent rares.

Ils peuvent aider une classe d'écrivains, de romanciers

d'histoire probablement très rares, mais qui, dirait-on, se montrent çà et là. J'ai le plaisir de lire certains romans historiques d'un caractère nouveau. N'en a-t-on pas assez de l'abominable livre de guerre, ou du sempiternel livre moderne? Un roman historique, à l'encontre de ces ratatouilles, s'étudie, se pense, s'écrit, se vit même, si l'on peut. Il suppose, — sans quoi il ne se fait pas, car le chiqué n'est pas d'un bon emploi ici, — l'emploi de facultés fortes, dont le trésor n'a pas été galvaudé pendant la guerre et depuis parmi la dissolution générale. Puissent ces observations d'un vieux critique tomber sous les yeux de quelques juges attentifs!

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

S. Métalnikov: *Rôle du système nerveux et des facteurs biologiques et psychiques dans l'immunité:* Monographies de l'Institut Pasteur (Masson). — Georges Bohn: *Associations fonctionnelles et milieu intérieur;* Leçon de Zoologie et Biologie générale, V. Hermann.

Les lecteurs du *Mercure* n'ont pas été sans remarquer, il y a quelques mois, un intéressant article de Métalnikov, savant russe fort estimé, qui travaille maintenant à l'Institut Pasteur de Paris: comme beaucoup de ses collègues il a dû émigrer, et il me plaît à penser qu'en France il peut exprimer librement ses opinions.

Métalnikov s'est fait connaître surtout par des recherches sur les Infusoires. Ces animaux unicellulaires, microscopiques, ingèrent des aliments variés et les digèrent à l'intérieur de vacuoles incluses dans le protoplasma; ils seraient, d'après Métalnikov, doués de « mémoire associative », et on pourrait leur apprendre à ne pas absorber les aliments nocifs. Ils peuvent d'ailleurs s'accoutumer aux poisons: s'ils ne supportent pas les sels d'arsenic, même en doses infinitésimales, ils arrivent à s'adapter à des doses quatre fois plus que mortelles; cette faculté est héréditaire et se conserve pendant plusieurs mois. D'autre part, en élevant les Infusoires dans certaines conditions, en renouvelant fréquemment les milieux de culture, Métalnikov a réussi à conserver en vie indéfiniment ces Protozoaires: ceux-ci seraient en principe « immortels ».

Les récents travaux de Métalnikov portent sur l'Immunité chez les Invertébrés, et d'une façon plus générale, sur les réactions défensives des animaux.

Chez les Cœlentérés, les Vers, les Mollusques, il s'agit surtout de réactions *extérieures:* la construction d'un squelette externe, la sécrétion d'un mucus qui contient des substances toxiques ou odorantes, protègent bien l'animal contre l'invasion des parasites. Les réactions de défense extérieure jouent aussi d'ailleurs un rôle considérable chez les animaux supérieurs : l'œil réagit par le clignotement et par la sécrétion des larmes, avec lesquelles le corps étranger est chassé au dehors; le nez réagit par l'éternuement et la sécrétion du mucus, la gorge et les poumons par la toux.

Les réactions de défense *interne,* si bien étudiées chez les Vertébrés, en particulier la formation d' « anticorps » dans le sang, entraînant l'immunité vis-à-vis de certains poisons et des microbes, étaient à peine connues chez les Invertébrés. Métalnikov a effectué une série d'expériences fort ingénieuses sur les Insectes, en particulier sur les Chenilles de *Galleria*, mite des Abeilles. Ces Chenilles s'immunisent très facilement vis-à-vis des Bactéries, mais le phénomène paraît être sous la dépendance du système nerveux. Si on ligature fortement le corps par le milieu, on constate — fait surprenant — que l'immunisation de la partie antérieure du corps suffit pour transmettre l'immunité à la partie postérieure; la transmission se ferait par la chaîne nerveuse ventrale, non atteinte par la ligature. Si l'on rompt en effet par *brûlure* la communication nerveuse entre les deux parties, l'immunité n'est plus transmise.

Ce fait montre que les nerfs jouent un rôle important dans l'immunité, du moins chez les Insectes. Mais, pour l'auteur, il en serait de même chez les Vertébrés. L'immunité constituerait un problème, non seulement biologique et physico-chimique, mais aussi « psychologique ».

Sachant tout cela, nous devons comprendre que, dans la lutte contre les maladies, faire œuvre de réaction psychique est tout aussi nécessaire que de donner des remèdes.

Par l'éducation de la volonté, par certain entraînement, par

l'auto-suggestion, ou par la suggestion d'autrui, on peut obtenir des résultats importants.

Il y a nécessité d'élaborer des méthodes spéciales d'éducation, d'exercices, qui développeraient chez l'homme l'empire de la volonté sur son propre corps. Il faut affranchir en quelque sorte l'âme humaine de la dépendance servile du corps. Le maître de l'organisme doit être, non le corps, mais son « moi » spirituel, enrichi d'expérience et de science.

Ces conclusions me paraissent dépasser de beaucoup les résultats expérimentaux de l'auteur. Même s'il est parfaitement prouvé que le système nerveux intervient dans l'immunisation d'un Insecte, faudra-t-il admettre aussi que c'est par le fait de la « volonté », ou de l'autosuggestion? Ne suffirait-il pas que le système nerveux active des réactions sérologiques, par exemple?

§

Quoi qu'il en soit, Métalnikov s'exagère certainement l'importance du système nerveux chez les animaux supérieurs.

Dans la suite de mes *Leçons de Zoologie et Biologie générale*, vient de paraître le tome V, **Associations fonctionnelles et Milieu intérieur.**

C'est pour moi l'occasion d'établir un parallèle entre les Invertébrés et les Vertébrés. Certes, on ne saurait revenir à l'ancienne opposition entre Vertébrés et Invertébrés, mais il est incontestable que les Vertébrés ont des caractères morphologiques et un chimisme très particuliers et que chez eux les associations fonctionnelles deviennent extrêmement complexes, en même temps que le milieu intérieur (sang) acquiert une plus grande indépendance par rapport au milieu extérieur. Les associations fonctionnelles sont assurées par deux sortes de mécanismes: mécanismes chimiques ou hormonaux et mécanismes nerveux; or, malgré le développement considérable du système nerveux chez les Vertébrés supérieurs, la régulation hormonale apparaît comme plus importante que la régulation nerveuse.

Dans ces dernières années, notre connaissance de la physiologie du cœur des Vertébrés s'est complètement renouvelée: depuis Cl. Bernard, on pensait que l'activité de ce muscle est réglée par le système nerveux (pneumogastrique,

sympathique cervical); or, des recherches récentes, auxquelles je consacre un chapitre spécial, ont montré que la rythmicité des mouvements du cœur est fonction d'hormones particulières, sécrétées par une portion du muscle cardiaque restée à l'état embryonnaire, à savoir le tissu nodal.

Toute l'activité des Mammifères, y compris l'activité sexuelle, est sous la dépendance d'hormones variées déversées directement dans le sang par les glandes à sécrétion interne (thyroïde, hypophyse, follicules et corps jaunes de l'ovaire...); il s'établit des équilibres, par la voix chimique, entre les divers organes, équilibres assez instables d'ailleurs. Les défaillances trop fréquentes de la régulation hormonale ont conduit parfois à une hypertrophie démesurée de certains organes, à des formes déséquilibrées en quelque sorte. Dans le même volume je suis conduit à montrer que, chez les Batraciens, les métamorphoses sont fonction de l'activité de la thyroïde et de l'hypophyse. La régénération aussi est surtout réglée par un métabolisme chimique, de même que bien d'autres activités fonctionnelles. Comment dès lors admettre, avec Métalnikov, que l'immunité soit un problème psychologique?

GEORGES BOHN.

CHRONIQUE NORD-AFRICAINE

Existe-t-il un accent algérien? — Depuis plus de cent ans, l'Algérie est terre française. Aux premiers émigrants nationaux accourus derrière l'armée et qui devaient constituer, dans le pays, le noyau colonisateur, n'ont pas tardé à se joindre des hommes venus des quatre coins de l'Europe, — paysans hardis, avides de se constituer au grand soleil un vaste domaine, trafiquants et mercantis de tout poil, forçats en rupture de ban. Peu à peu, à la rude épreuve d'un labeur épuisant, dans une lutte quotidienne et sans merci, menée coude à coude contre les intempéries, les fièvres et trop souvent les autochtones, comme en un gigantesque creuset au feu purificateur, ces éléments disparates se sont mêlés, unis, fondus; des mariages ont réalisé entre eux une solidarité indissoluble. Ils ont donné naissance à une race nouvelle, à un peuple sain, vigoureux, ardent qui, pour demeurer étroi-

tement attaché à la mère-patrie par les liens de l'atavisme, de l'intelligence et du cœur, n'en possède pas moins son tempérament, sa mentalité, ses tendances propres et bien marquées.

Il ne nous a pas paru sans intérêt de rechercher si la population algérienne, qui parle un français grammaticalement très pur et, bien entendu, n'emploie aucun patois, s'exprime parfois avec un accent du terroir, un accent qui, à l'instar de ceux des faubourgs parisiens, de Marseille ou de Lille, classe son homme et fixe l'interlocuteur sur son pedigree.

Disons tout de suite que, dans ce domaine, nos investigations ne nous ont rien révélé de nettement caractérisé. On peut admettre que, d'une manière générale, les Algériens s'expriment dans une langue correcte, presque totalement exempte d'idiotismes ou d'expressions du cru. Nous en citerons cependant quelques-unes tout à l'heure...

Peut-être, en écoutant bien, retrouverait-on, dans le parler des Oranais, un peu de l'âpreté castillane ou valencienne, — ils disent volontiers *Oron* pour Oran, — leurs *j* sont très durs, les *r* sont roulés avec un entrain bien espagnol; il y a pour eux quelque difficulté à prononcer clairement les *u*. A Alger, la phrase est légèrement chantante, avec un rien de verve provençale; on en laisse volontiers tomber les derniers mots, rendant ainsi un hommage permanent et discret à l'interlocuteur qui est jugé suffisamment perspicace pour comprendre dès l'abord. Dans le département de Constantine, où sont installées de très nombreuses familles corses, certains Algériens, au contact des enfants de Cyrnos, ont pris l'habitude de marteler les *t* et d'élider les *r*, comme il sied à Bastia et à Propriano. Mais, nous ne saurions trop y insister, ce sont là de simples nuances que l'auditeur ne saisit qu'après s'être entretenu avec un grand nombre de personnes et avoir apporté au dialogue la plus vigilante attention.

Nous pourrions donc conclure en assimilant l'élocution algérienne à celle de la Touraine ou du Poitou, c'est-à-dire à l'une des plus pures et des plus harmonieuses dont nous autres, Français, soyons fondés à nous enorgueillir, si n'intervenait une prononciation parfois fort défectueuse, dont la fréquence et les caractéristiques vont s'accusant de plus en

plus et qui, apparue à Alger même, se répand très rapidement et gagne, de proche en proche, l'intégralité du pays. Pour peu que le sujet y apporte quelque affectation, elle ne tarde pas à influer sur l'intonation même et, d'ici quelques décades, elle aura vraisemblablement donné naissance à un véritable accent qui n'existe pas aujourd'hui.

Suivant cette bizarre phonétique tous les *e* sont marqués de l'accent aigu: un arrêt se prononce *aré,* un visage replet est dit *replé,* on ne manque point de vous affirmer que Saint-Eugène est *pré* d'Alger. Cette altération ne souffre aucune exception, elle atteint même le groupe *ai :* on prononce *j'été* pour j'étais, le *lé* pour le lait, le *balé* pour le balai, *les frés du prôcés* pour les frais du procès; un bonnet devient... *un beau nez.* Il convient, semble-t-il, de rechercher l'origine de cette déformation dans l'écrasement de certaines lettres, issu de la prononciation mahonnaise ou valencienne; car, par une singulière anomalie, si la plupart des Algérois placent des accents aigus sur tous les *e* et sur tous les groupes de voyelles assimilables, très nombreux aussi sont ceux qui affectent les *o* d'accents circonflexes. On entend bien souvent dire *lôcal* pour *local, il s'est môqué* pour il s'est moqué; et le mot caractéristique où se manifestent nettement les défauts que nous venons de signaler est *monnaie,* qui est articulé invariablement, et quel que soit le milieu où la conversation est tenue, *mône.*

Une des conséquences les plus curieuses et les plus inattendues de cette tendance est de décaler parfois l'accent tonique que le Français, comme chacun sait, place sur la dernière syllabe du mot, pour le rapprocher à la pénultième lorsque la dernière syllabe est muette. On dira ici, par exemple, *je reûgrette* pour je regrette, le *deûvoir* pour le devoir, *le train est en reûtard* pour le train est en retard. Il est assez significatif que l'altération atteigne même ce dernier vocable, composé d'une syllabe très brève *re* (dont l'*e* muet pourrait, sans inconvénient, être élidé), suivie d'une syllabe, au contraire, très longue, *tard,* chargée en outre de l'accent tonique. Mais, nous l'affirmons, cette prononciation est constante et elle frappe tous ceux qui voyagent sur nos lignes de chemins de fer dont il arrive, pas plus souvent

qu'ailleurs, du reste, que les convois prennent, avec l'horaire, quelque liberté. Signalons néanmoins, — et cela est difficilement explicable, — que précisément dans les milieux où l'on articule *reûtard* pour retard, on prononce *déj'ner* pour déjeuner et *t'sé* au lieu de tu sais. Mais ces deux exceptions sont les seules du genre qui puissent être citées.

Nous en aurions terminé avec cette étude succincte de la prononciation algérienne, s'il ne nous semblait intéressant de relever, pour finir, une remarquable altération de certains mots par scission exagérée des diphtongues. Si l'on formule très correctement *lieu, bien, soutien, million,* il est courant de prononcer *marillage* pour mariage, *Louhis* pour Louis, *El Bihiar* pour El Biar. Il s'agit, en la circonstance, d'une indéniable influence italienne.

Des détails dans lesquels nous venons d'entrer et des exemples que nous avons fournis, s'il appert que, somme toute, la prononciation locale ne dénature qu'un nombre restreint de lettres ou de groupements de lettres, il convient, en complète impartialité, de noter que ces lettres et ces groupements de lettres sont ceux qui sont le plus fréquemment usités dans le langage courant. En ce domaine, l'influence de l'ambiance joue vite; de même que, installé depuis quelques semaines seulement dans une contrée où existe un fort accent, un individu prend cet accent très complètement, de même la prononciation défectueuse dont nous venons d'exposer les caractéristiques s'est rapidement propagée à Alger et dans l'intérieur, même au sein de milieux qui, par leur origine, leur culture et leurs tendances, eussent dû s'y montrer réfractaires.

Dans quelle mesure convient-il de réagir? Doit-on même y songer? Peut-être, à l'école, l'instituteur, la maîtresse, pourraient-ils, par des exercices oraux répétés, corriger ce qu'offre de défectueux le langage de leurs élèves. Mais, dans leur famille, dans la rue, plongés pour ainsi dire en permanence dans une collectivité s'exprimant de la manière que nous avons dite, ceux-ci ne tarderaient-ils pas à oublier les bons enseignements reçus en classe et à se mettre à l'unisson de leur entourage?...

Un mot encore. Au commencement de cet article, nous

avons parlé d'idiotismes. Citons-en, pour être complet dans la mesure où le permet l'espace fort limité qui nous est imparti. Ils sont peu nombreux et consistent surtout dans une bizarre ordonnance de la phrase; il n'y a pour ainsi dire pas d'expressions du cru; la plupart de celles qui, passagèrement, émaillent le langage, sont de pure et directe importation métropolitaine. Une des tendances les plus marquées et les plus fréquemment réalisées est de supprimer intempestivement une des deux négations dans l'expression *ne... pas*, et d'ajouter, sans plus de raison, un pronom dans une phrase dont le sujet est assez clairement désigné pour qu'aucune équivoque ne soit possible. On entend dire couramment:

— *Sa mère, elle veut pas qu'il vienne!*

Très souvent pour bien montrer l'objet visé, on met en tête le mot important, quelle que soit la place qui lui reviendrait d'après les règles de la logique.

— *S'il continue, les yeux je lui arrache!*

Citons enfin, comme dernier exemple, un étrange abus du pronom personnel *me*, dans le cas où l'on veut marquer le désir du sujet d'accomplir l'action pour son seul et unique profit:

— Laisse-moi ce fruit, *je me le mangerai* ce soir!

...Nous laissons à de plus qualifiés le soin de pousser à fond cette dissertation sur une phonétique spécifiquement algérienne. Sans doute serait-il possible de trouver aux imperfections, en définitive légères, de langage et de prononciation que nous venons d'énumérer et de caractériser aussi objectivement que possible par des exemples chaque jour confirmés, des explications plus savantes, sinon plus exactes que celles simplement effleurées ici. Nous n'entendons revendiquer le mérite ni d'avoir découvert le sujet, pour intéressant, voire passionnant qu'il soit, ni, moins encore, de l'avoir épuisé dans les quelques lignes que l'on vient de lire. Nous croyons même qu'un débat instructif pourrait, entre spécialistes, se poursuivre sur cette question.

Au demeurant, qu'il soit bien entendu que, quelles que soient les altérations subies, dans la bouche des Algériens, par les mots qui constituent le langage courant, nous recon-

naissons qu'en général, chez nous, la phrase est alerte, vivante, rapide. Aucune obscurité n'en émousse la netteté: elle demeure ainsi toujours soumise aux exigences du génie de la langue française. Si, de-ci de-là, quelque idiotisme s'y montre, si quelque élision, quelque inversion l'affecte, ce n'est jamais au détriment de la clarté, de la finesse ou de la précision. Même dans ses plus regrettables relâchements, l'expression ne trahit jamais la pensée. Au contraire, il semble qu'elle ne se résigne à être grammaticalement ou logiquement incorrecte que pour être plus incisive, plus exacte, plus fidèle. Et, pour un peu, nous nous laisserions aller à écrire qu'après tout, ses défauts ne sont que les excès de ses qualités...

Arrêtons-nous à l'exorde de ce plaidoyer *pro domo*.

ROBERT MIGOT.

ETHNOGRAPHIE

Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie de Paris : tome XVIII, Dordillon, *Dictionnaire de la Langue des Iles Marquises, a., Français-Marquisien;* tome XX, Robert Ricard: *La « conquête » spirituelle du Mexique. Essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des Ordres Mendiants en Nouvelle-Espagne de 1523 à 1572*, gr. 8°, ill. — Docteur Louis Rollin: *Les Iles Marquises*, Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 8°, ill. — A. C. Eugène Caillot: *Histoire des Religions de l'Archipel Paumotu, avec des Tableaux de la société indigène et des traditions anciennes*, Leroux, 8°, ill. — Paul Descamps: *Etat social des Peuples sauvages*, Payot, 8°, ill.

Les administrateurs de l'Institut d'Ethnologie étendent le sens du terme spécifique plus que je n'aurais osé le faire dans ces chroniques, bien que, selon l'accusation souriante de Remy de Gourmont, j'aurais tendance à tout mettre dans l'ethnographie (c'est la même chose que l'ethnologie); et le reste avec. Mais enfin, le **Dictionnaire de la Langue des îles Marquises,** surtout dû à un missionnaire qui, la préface le dit, n'avait aucune idée des vraies méthodes linguistiques et ne rédigeait ses notes que pour comprendre et surtout convertir les indigènes; et l'exposé de la **Conquête spirituelle du Mexique,** aussi par des missionnaires, pendant une cinquantaine d'années du XVIe siècle, me semblent appartenir à tout autre chose qu'à l'ethnologie ou étude des races primitives et de leur civilisation, bien qu'il s'agisse dans les deux cas d'un phénomène d'interaction culturelle.

Mais cette intéraction est très limitée. Qui donc oserait prétendre que les missionnaires de n'importe quelle foi ou credo représentent vraiment la mentalité de leur époque, de leur milieu, de leurs compatriotes? Ils sont des éléments de collectivités restreintes, et en ce sens, parce que les fois sont transitoires, des représentants de phénomènes sociologiques exceptionnels. Ces missionnaires aux îles Marquises, ces ordres mendiants au Mexique sont allés porter au loin tout un ensemble de concepts et de sentiments qui n'avaient généralement plus cours en Europe; ils s'en allèrent prophétiser hors de chez eux parce que chez eux c'était fini. Au XVIe siècle, en Europe, nous sommes en pleine Réforme; au XIXe siècle (la mission de Mgr Dordillon date de 1860 à 1888), nous sommes en plein radicalisme. Quant à ce que les Marquisiens et les Mexicains ont fait du produit psychique d'importation, mieux vaut n'y pas insister. Pour les Océaniens, nous avons des monographies excellentes; pour les Mexicains, nous avons la conquête du pouvoir et l'expulsion des Espagnols par les métis et les indigènes purs qui n'ont pas eu pour rien comme ancêtres les édificateurs des civilisations maya.

A part cela, ces deux volumes sont des œuvres consciencieuses, dont certains tireront quelque chose, sans doute, et qui, en somme, dans deux cents ans, signifieront peut-être plus pour l'ethnologie que je ne le dis en cette année 1934 où il reste à explorer et à décrire avec soin plus des neuf dixièmes des populations encore relativement primitives, y compris les ruraux de France.

Présentation excellente, comme d'habitude dans cette collection; et, pour le Mexique, bonnes photos. J'ai un ami mexicain, de race Cora (Sierra du Nayarit), qui a écumé en voyant ce livre; s'il l'avait pu, il aurait brûlé incontinent tous ces missionnaires qui, me dit-il, ont « émasculé la civilisation de ses ancêtres » et « des beaux mythes indigènes ont fait des superstitions crapules ». Je ne sais ce qu'un Gaulois ressuscité dirait de l'effet des missionnaires cappadociens et autres sur la religion souvent sublime, et en tout cas très humaine, de ses pères. Ainsi, mais pas comme sans doute l'entendait l'Institut d'Ethnologie, la réaction de ces volumes sur les intéressés reste « ethnologique ».

Pour **Les Iles Marquises,** on consultera avec profit le livre du docteur Louis Rollin, où sont décrites la géographie, l'ethnographie, l'histoire, l'action des missionnaires et la colonisation de cet archipel. Non seulement l'auteur a séjourné cinq années dans les îles comme médecin des indigènes, mais il semble assez au courant de la littérature française et anglaise sur les « sauvages »; comment a-t-il pu dédaigner autant la littérature allemande, parfois excellente? Le « guide archéologique » est emprunté au mémoire bien connu de Linton. Pas d'index; et pas de références aux grands travaux comparatifs qui permettent de situer ce type de civilisation parmi les autres. Mais enfin, description utile, et bien suffisante pour un public qui fonde ses conceptions, de plus en plus, sur des films truqués (*King Kong* et autres). En frontispice, une tête de Marquisienne elle aussi truquée; et dans le texte quelques rares dessins. Mais, sur un autre plan, celui du Blanc instruit et humain qui déplore la disparition de ces indigènes et de leur civilisation, je suis de tout cœur avec l'auteur. De plus de 20.000, les Marquisiens sont tombés à moins de 2.000... Il se peut que notre intervention les fasse survivre... et multiplier. Mais bien des facteurs jouent dans ce phénomène de disparition; et qui donc les contrôlerait, quand on n'arrive même pas à contrôler l'état économique de la France?

Naturellement, les *marae* et autres témoins de la religion ancienne ont vivement intéressé le docteur Rollin; dans l'**Histoire des Religions de l'Archipel Paumotu,** on trouvera des détails plus nombreux sur ce système architectural et psychologique. M. Caillot, lui aussi, s'est pris de sympathie pour le « bon sauvage »; il a réussi à obtenir des documents directs sur certaines sectes secrètes, notamment celle des Siffleurs, et il donne des textes de prières et d'incantations pour soutenir ses commentaires. Je rappelle que les Paumotu sont entre les Marquises et les îles Magareva; donc, les deux ouvrages cités se complètent; mais, pour bien les situer et élargir l'horizon des descriptions de Rollin et de Caillot, il sera toujours bon de se reporter aux ouvrages de Rivers, de Williamson, de Kraemer et de Brown, surtout de ce dernier, qui est sage dans ses hypothèses.

On peut élargir encore l'angle d'appréciation en utilisant l'ouvrage comparatif général de Paul Descamps sur l'**Etat social des Sauvages,** bien qu'à mon sens il soit assez décousu et plus une juxtaposition de mémoires qu'un livre d'un seul tenant. L'auteur a successivement étudié les Indigènes de l'Australie (ateliers, influences démographiques et naturelles, formation sociale); l'Evolution des transports chez les Vedda de Ceylan, chez les Botocudo du Brésil, chez divers peuples chasseurs américains; puis l'Evolution par la pirogue (sujet découvert par Friederici et auquel l'auteur n'apporte rien de neuf). Ce qu'il dit du Totémisme supprime arbitrairement la plupart des difficultés. Mais, dans ces limites, l'ouvrage est utile, sauf que naturellement, pour tout ce qui concerne la sexualité, il est en deçà de Ploss et Bartels, de Reitzenstein, de Havelock Ellis, de Crawley et de Westermarck.

Ce qui gêne, dans ce genre d'ouvrages, c'est que c'est, soit un système ancien de raisonnement sur des exceptions, soit une tendance à la vue cinématographique. Mais, comme dit l'autre, le monde est vaste; et construire une synthèse, vu l'ignorance du public général, n'est pas facile, Quant aux images, sur trois ou quatre cent mille photos, il y a bien de quoi choisir; ici, le choix, selon les limites de l'ouvrage, n'est pas trop mauvais; c'est de l'anecdote.

Ce qu'il y a de bizarre dans cet ouvrage, c'est une sorte de flottement à la fois des termes et des concepts, ou, si l'on préfère, une sorte de parti pris à l'égard des disciplines qui ont leurs défauts sans doute, mais se tiennent au moins proches des réalités. La solution de cette impression est fournie (je ne lis les préfaces et introductions qu'à la fin) par un renvoi à Henri de Tourville, ignoré sans doute de maints lecteurs, mais qui tenta une systématisation personnelle en développant les points de vue de Le Play et dont l'influence a pour l'Afrique saharienne et soudanaise, par exemple, agi fortement sur l'œuvre de Tauxier. Sans doute, l'école de Le Play et d'Henri de Tourville (que j'ai connu jadis et qui aurait pu être plus libre), est inofficielle; mais dans ce volume de Descamps on aperçoit les effets malheureux de sa méthode, que ne justifie pas l'affirmation qu'elle est plus « neuve », ou néo-quelque-chose, que les officielles. Je veux

dire surtout que la méthode de Le Play et suiveurs détermine un égocentrisme européen, alors que les vrais ethnographes n'ont pas de centrisme du tout et se mettent, autant que possible, dans la peau, le cœur ou le cerveau des autres peuples. Il faut se faire australien pour juger les systèmes australiens, marocain comme Westermarck pour juger les Riffains... L'orientation affective et mentale est ainsi tout autre. Et pour juger nos paysans d'Europe, il faut se faire rural.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Camille Mauclair: *Les Couleurs du Maroc*, Bernard Grasset. — Claude Denny: *Climat Japonais*, Rieder.

Les Couleurs du Maroc, le nouveau livre de voyage de M. Camille Mauclair, ce sont les aspects de la divine lumière sur les paysages et les hommes dans ce pays merveilleux. Les *blancheurs*, par exemple, pour Rabat et Salé; *le feu rose*, pour Marrakech. Aussi, dès le début, le voyageur nous avertit que « son livre, tout d'impressions, de rêveries et de confidences, ne peut ni ne veut être une histoire, un manuel, une étude ethnographique, et moins encore un document d'urbanisme ». Oserai-je écrire ici que c'est une sorte de *voyage sentimental*, mais je craindrais d'être mal compris. Aussi bien, ces notes subjectives (mais je n'aime pas beaucoup cette épithète, décidément trop kantienne) sont accompagnées, quand cela est nécessaire, d'aperçus historiques et ethnographiques absolument indispensables, d'ailleurs, en certains endroits.

Le voyage s'accomplit par l'Espagne. On traverse d'abord l'Andalousie et l'on flâne un instant, dans la matinée rose et la brise marine, sur les placettes de la gentille Algésiras. C'est la dernière vision d'Espagne avant de prendre le bateau qui mènera M. C. Mauclair vers ce qui le hante, nous dit-il, « ces cimes vaporeuses, là-bas, et cette race dont il désire scruter l'énigme ». Et voici le prélude de Tanger. Son décor de maisons est quelconque, mais il est assourdi moins encore par le bavardage guttural et les cris suraigus d'une humanité grouillante, que grisé par l'intense lumière

exaspérant toute la gamme des « blancs ». Sur ces blancs accumulés, piquetés de points noirs et rouges, des crânes et des fez, l'ombre de quelques arbres et quelquefois un burnous est traversé de rayures brunes. Le port et le quartier banal de la ville basse: le petit Socco, encombré de cafés banals aussi, de boutiques de bimbeloterie et de cartes postales, lassent rapidement le voyageur. Et l'on part bien vite pour Rabat et Salé (*les blancheurs*). Pendant des heures, un train d'ailleurs confortable traverse paresseusement un paysage sablonneux, des landes de fougères et de palmiers nains, des oliveraies, entre de lointaines montagnes bleues. A sa descente de wagon, à Rabat, une auto l'emporte à travers des quartiers neufs qu'il ne veut pas voir et le conduit à l'extrémité de la ville, dans un hôtel en face des Oudaïas. Alors se développent devant lui, sur une pente, les longs et puissants remparts bastionnés et crénelés de la citadelle que bâtirent, il y a tant de siècles, les hommes qui, sur l'ordre de Yakoub el Mansour, fondèrent Rabat, sur le modèle des « ribat » des antiques forteresses sahariennes. Avec le temps, le soleil en a fait un admirable poème de nuances safranées et rosées. Mais l'énorme porte monumentale a la couleur du sang séché... Et le voyageur s'avance ensuite lentement « dans une adorable symphonie de nuances roses et d'ombres légères couleur de myosotis. J'ai vu, dit-il, bien des magies de la lumière, jamais celle-là, paradoxale et follement belle. » Contre les murs, des hommes sont adossés debout, ou accroupis, d'une immobilité totale. Il apprend ainsi qu'un Maure n'est point « seulement un ami du silence, mais que le silence est la matière dont il est fait ».

Et soudain, devant lui, l'Atlantique s'étend sous le firmament crépusculaire; et tout est rempli du souffle puissant des eaux qui avancent dans l'estuaire du Bou-Regreg. Le fleuve apparaît violacé entre les sables d'or. Et là-bas, au delà de sa plage, Salé apparaît tout entière sur sa légère éminence, une ville d'ivoire toute pareille à celles que montrent les miniatures persanes. Quand Rabat a été choisi pour le siège de la Résidence française, il n'y avait plus, à la base du promontoire fortifié des Oudaïas, que des décombres. Le futur maréchal Lyautey, dont le nom revient souvent et avec

raison sous la plume du voyageur, pendant que nous nous battions avec l'Allemagne, a eu, malgré sa tâche écrasante à cette époque, la coquetterie d'artiste de créer ici un jardin merveilleux et d'y faire élever un musée avec la collaboration de l'admirable architecte et urbaniste Tranchant de Lunel. Nous suivons avec grand plaisir le voyageur, en compagnie du conservateur Jean Baldoni, peintre de talent; et nous admirons, grâce au style coloré placé sous nos yeux, de merveilleuses choses qu'il faut lire soi-même et dont on ne peut ici qu'indiquer l'intérêt. On doit aussi signaler les descriptions de la « cité moderne », création faite aussi par la volonté extraordinaire du maréchal Lyautey et accomplie par des hommes spéciaux et choisis par lui. Avant sa visite, le voyageur redoutait (qui ne l'aurait redouté comme lui?) un utilitarisme hideux, les méfaits du ciment armé et de son cubisme. Et, dès le premier regard, il est conquis. Tout ce qu'il voit est « ultramoderne », mais sans une seule des laideurs « que l'on impose en France, avec je ne sais quel mélange de munichois et d'américain. Tout cela, proclame-t-il, est français du Maroc, avec une étonnante sagesse d'adaptation d'où résulte un style. »

Après des notations intéressantes sur Salé, nous nous dirigeons sur Marrakech (*Le Feu rose*). De bon matin, l'auto sort de Rabat et sur la route de Temara emporte le voyageur vers Casablanca, mais poursuit son chemin vers la gauche. La route alors devient terriblement rectiligne. Et ce sont bientôt les Djebilet, derrière lesquels on sait qu'on apercevra Marrakech. Une vaste traînée de pastel bleuté, qui est une palmeraie: Marrakech enfin! Et tout au fond, diluée dans la lumière vaporeuse, la majestueuse apparition du Haut-Atlas. Quelques kilomètres rapidement parcourus dans de riches cultures, l'oued Tousift passé sur l'énorme pont almohade dont les vingt-sept arches résistent depuis huit siècles, les premiers groupes de palmiers, la Koutoubia de plus en plus visible sur l'azur, une porte dans un rempart et nous voici devant le perron de la Mamounia. On voudrait suivre de plus près M. Camille Mauclair en ses promenades colorées dans Marrakech-la-Rouge, qui s'appelait jadis « Maroc » pour nos ancêtres et que créèrent il y a neuf cents ans les Almora-

vides surgis du Sahara, celle qu'enrichirent les Almohades et les Saadiens, qui a vu tant de supplices et d'émeutes atrocement réprimées; mais il faut se hâter. Et, après un dernier regard sur la Koutoubia, « la mosquée des libraires », l'aînée de la Giralda et de la tour Hassane, suivons le voyageur plus loin. Ce ne sera pas, cependant, sans prier le lecteur de lire avec attention, quand il passera sous ses yeux, le chapitre du livre intitulé « La hantise du désert ». Il y a ici, avec beaucoup d'autres choses, des notations psychologiques qui mériteraient, à mon avis, une étude à part.

Mais enfin nous retournons devant l'Atlantique; et c'est de nouveau le bled à perte de vue. On va dans la direction du nord-ouest; les longs remparts roses de Marrakech ont disparu, les crêtes aiguës des Djebilet sont dépassées, c'est la monotonie de la plaine immense. Près de deux cents kilomètres à faire ainsi, en une seule étape. C'est Mogador et ensuite Mazagan apparaissant, d'un blanc neigeux sur le fond vert de l'Océan. Voici enfin Casablanca (Casa), qui n'est nullement le Maroc mais uniquement son accès maritime, un point d'où rayonner. On est d'abord rebuté par l'aspect à la fois improvisé et prétentieux, neuf et désordonné, de cette ville. De longues rues bordées de maisons jaunes, sans aucun caractère définissable, pâtés de ciment, machines à habiter. Mais un port s'est édifié, gigantesque. C'est le grand intérêt de Casa. Qu'importe, auprès de cette réalisation extraordinaire, quelques taches qui disparaîtront sans doute dans un prochain avenir? Et c'est ensuite, par la grande forêt de Mamora, par Tiflat et Kemisset, le départ pour Meknès, avec toujours ces alternatives de landes caillouteuses, fauves, brûlées; mais aussi de riches perspectives: céréales, des zones de palmiers nains et de cultures maraîchères, de sablonnières, de champs d'asphodèles et de fenouil. Mais bientôt Meknès, tout entière, se présente aux yeux du voyageur qui, enthousiasmé, s'écrie alors: « Un seul regard me suffit: je l'aimerai! » On lui avait cependant annoncé « qu'il l'aurait bientôt assez vue et que c'était la parente pauvre de Fès la prestigieuse ». Mais ceux qui lui avaient dit cela n'avaient nullement prévu l'étonnante beauté de l'ensemble tel qu'il s'offrit tout à coup à M. Mauclair sur la terrasse de son hôtel.

longue villa fleurie et silencieuse devant un des plus purs paysages qu'il lui ait été donné de contempler. Et c'est ensuite la magnifique porte El Mansour qui, quoique relativement moderne, semble millénaire en ce pays où tout se patine rapidement. On aimerait flâner ici davantage avec le voyageur et s'étendre aussi par exemple sur le personnage si étrange pour nous de Moulay Ismaïl, celui, le lecteur s'en souviendra sans doute, qui fit un moment le rêve d'épouser une fille de Louis XIV, laquelle, heureusement pour elle, devint une princesse de Conti au lieu d'aller se joindre aux huit cents femmes de ce fils de négresse. Mais nous quittons Meknès, au déclin d'un beau jour; et, après avoir traversé la vaste plaine du Saïs, au delà d'un pli de terrain, une longue ligne de créneaux gris et pointus, émergeant du sol, révèlent l'existence de Fès, dans un bas-fond que dominent les longues ondulations bleuissantes du mont Zalagh. La route oblique et semble éviter la ville. Elle n'en laisse voir, par intervalles, que des fragments de remparts qui se dérobent, reparaissent, fauves ou poussiéreux. Des terrains vagues se succèdent, où galopent quelques cavaliers, où s'accroupissent des muletiers auprès de leurs bêtes dételées. Le voyageur sent, sans qu'il puisse préciser pourquoi, qu'il est parvenu au lieu le plus marocain de tout le Maghreb, au plus jalousement fermé, au plus triste, au plus mystérieux.

Mais, par contraste, le lendemain matin, réveil dans la pure lumière, dans l'enchantement des eaux, des fleurs, des palmiers, des bananiers, entre les branches desquels scintillent les terrasses innombrables de la ville. Cependant, il faut aller à la découverte, voir, tenter de comprendre. Ici, les difficultés commencent. Il n'y a aucun écriteau nulle part. Aucun centre, aucune place, aucun édifice pour se repérer. Et personne ne renseigne. Après bien des détours, voici que, brusquement, le voyageur se trouve devant l'admirable groupe que forment, autour de la mosquée Karouine, les médersas Attarine, Cherratine et Mesbahia. En cet endroit, la foule dépasse toute description. On dirait que tous les habitants de la ville se sont portés dans ce souk Attarina où M. Mauclair se trouve. Un mascaret de djellabas déferle incessamment contre les échoppes multicolores. Soudain, il suffit de

pousser un vantail pour trouver un poème de silence. C'est le vestibule de la medersa Mesbahia. Ici, on trouve des êtres dont les visages s'allient à l'âme du décor mérinide. Soixante cellules, dans les trois étages de cette médersa, sont réservées à des étudiants. L'un d'eux est debout, pensif, auprès du bassin central. Drapé comme un antique, dans de la laine très blanche, il est superbement beau. Il ne nous voit même pas. Pas davantage, deux hommes qui font paisiblement leurs ablutions au bord de la vasque.

Fès mystérieuse et sainte, si célèbre dans le monde musulman, on voudrait ici pouvoir citer davantage, répétons-le; mais il faudrait des pages et des pages. Notre pèlerinage s'achève ici, ou à peu près. Le voyageur, par le Riff espagnol, par Téhéran, par Ceuta, par l'Espagne encore, va revenir dans son pays après un court arrêt au Prado, devant quelques-uns de ses dieux, dit-il: Titien, Le Greco, Goya, Velasquez.

Fermons donc, avec regret, *Les Couleurs du Maroc*, plaçons soigneusement l'ouvrage dans un coin de la bibliothèque, en nous réservant de le feuilleter plus tard, — quand serai de loisir, comme dit notre bon Rabelais.

Mme Claude Denny a publié, chez Rieder, **Climat Japonais.** Et je m'empresse de dire tout de suite que ce titre est très heureux, ce qui n'est pas toujours le cas. Je dis qu'il est très heureux, parce que, après sa lecture, on a — du moins j'ai eu — l'illusion d'avoir séjourné soi-même dans ce pays. L'auteur a vécu au Japon de 1923 à 1926. Grâce à ses fonctions de professeur à l'Ecole des jeunes filles nobles de Tokio, elle a pu observer de très près la société japonaise contemporaine. Son ouvrage est donc infiniment précieux pour nous Européens. Il est composé d'un assez grand nombre de chapitres, sur les sujets les plus divers. On pourrait dire, en exagérant un peu, que c'est une série de notes, mais toutes soigneusement écrites. Prenons, par exemple, la description du tremblement de terre de 1923, où périrent plus de cinq cent mille âmes. Il est impossible, après cette lecture, d'oublier cet effroyable phénomène. Les Japonais acceptent avec une sérénité qui nous déconcerte un peu ces abominables séismes. Il est vrai qu'ils sont si fréquents au Japon! Si j'ai

choisi, entre tant d'autres choses, cette partie du livre de Mme Claude Denny, c'est qu'elle me paraît particulièrement révélatrice de l'âme nipponne.

Mais, dira-t-on peut-être : 1923 à 1926, cela est déjà bien loin. Il est vrai, surtout de notre temps où les choses se développent avec une rapidité effroyable. Seulement, il s'agit surtout de changements *extérieurs*. Le Japonais, malgré l'industrie technique qui s'intensifie démesurément sur toute la planète, restera toujours, *spirituellement*, et malgré les apparences, fort loin de nos conceptions occidentales. Il ne s'en cache pas toujours, d'ailleurs, et son sourire ne manque pas d'ironie.

AUGUSTE CHEYLACK.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Alfred Loisy: Le Mandéisme et les Origines chrétiennes, Paris (Nourry), 1934.

Le Mandéisme est une religion dont les fidèles se disent disciples de Jean-Baptiste. Son existence est attestée depuis le VIIIe siècle, et il en subsiste encore actuellement, en Mésopotamie, quelques restes. Son rite principal est un baptême par immersion, fréquemment répété.

Ses livres sacrés tracent de Jean-Baptiste une figure qui sur certains points concorde avec celle des Evangiles, sur d'autres lui est radicalement opposée. Jésus y est présenté comme un faux Messie, un imposteur.

Ces textes ont été codifiés au cours du VIIIe siècle pour faire pièce au Coran, mais ici se dresse un problème qui est pour nous d'une exceptionnelle gravité: A quelle époque remonte la tradition qu'ils représentent? Ses racines sont-elles contemporaines des origines chrétiennes? Les Mandéens descendent-ils comme ils le prétendent, des disciples authentiques de Jean-Baptiste?

S'il faut à cette question répondre par l'affirmative, il devient indispensable de confronter notre propre tradition sur les origines du christianisme avec la tradition mandéenne, dont le témoignage serait d'autant plus précieux qu'il émane d'un camp adverse.

Les témoignages que le christianisme lui-même peut nous

fournir sur ses origines sont plus qu'insuffisants. Les livres dits « historiques » du Nouveau Testament, les Evangiles et les Actes des Apôtres, ne sont même pas d'intention des livres historiques. Les Evangiles, dit Loisy (p. 169), sont « les plus anciens catéchismes de l'initiation au mystère chrétien ». Le caractère du livre des Actes est plus difficile à définir, mais il est évident qu'il n'a, pas plus que les Evangiles, ni l'intention ni la possibilité de nous donner de l'histoire.

En fait de témoignages non chrétiens, il n'existe, pour le premier siècle, que celui de Josèphe dans les *Antiquités*, qui « a toute chance d'être, dans son intégrité, une interpolation chrétienne » (Loisy, p. 167). Viennent ensuite, mais au deuxième siècle seulement: une ligne de Suétone sur le tumulte qu'aurait provoqué, chez les Juifs de Rome, au temps de Claude, un certain Chrestos; quelques lignes de Tacite sur la persécution de Néron; enfin la corespondance de Pline avec Trajan touchant la procédure à suivre en Bithynie contre les chrétien dénoncés. Mais ces textes soulèvent autant de problèmes qu'ils fournissent de renseignements.

Dans ces conditions, si le témoignage des textes mandéens pouvait, par une chaîne ininterrompue de traditions, être rattaché aux authentiques disciples de Jean-Baptiste, il fournirait une contribution infiniment précieuse au problème des origines chrétiennes.

Si, au contraire, il devait s'avérer que les textes mandéens ne font que refléter, en les défigurant, des éléments empruntés à la tradition chrétienne, le mandéisme, tout en restant un chapitre intéressant de l'histoire des religions, devrait être complètement séparé du problème des origines chrétiennes. Dans les travaux d'approche d'un problème aussi complexe, écarter définitivement une fausse piste est peut-être un apport aussi important que d'en découvrir une bonne.

M. Alfred Loisy, qui pendant de longues années a enseigné l'histoire des religions au Collège de France, soutient cette deuxième thèse avec une conviction et une ardeur juvéniles qui, à son âge, lui font le plus grand honneur. M. Goguel (1) dit à ce sujet:

(1) Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses, mars-avril 1934, p. 165.

M. Loisy ne pense pas qu'il y ait un lien organique entre Jean-Baptiste et les mandéens. Il estime que l'exploitation de la tradition sur Jean-Baptiste dans les écrits mandéens est un phénomène tardif qui ne remonte pas au delà des temps islamiques. Depuis qu'il a publié *La Naissance du Christianisme,* M. Loisy, dont l'activité est admirable, a fait paraître un nouveau volume: *Le Mandéisme et les Origines chrétiennes* (Paris, 1934), dans lequel la théorie naguère à la mode chez certains critiques d'Outre-Rhin, sur l'antiquité des idées mandéennes, est soumise à une critique d'une singulière pénétration et d'une lucidité dont on ne peut manquer d'être frappé quand on a pris connaissance de l'invraisemblable chaos que représentent les écrits mandéens. Il est peu probable que le « panmandéisme » se remette du coup qui vient de le frapper après celui que M. Lietzmann lui avait porté il y a quatre ans (*Ein Beitrag zur Mandaeerfrage, Sitzber. Berl. Akad.,* 1930).

La science de la jeune Russie, peut-être plus libre de préjugés et plus ouverte aux idées nouvelles, donne un autre son de cloche. Nicolas Roumianzeff, savant et publiciste spécialisé dans l'histoire du christianisme, vient de m'écrire:

Je suis de plus en plus amené à penser que la littérature et le culte des mandéens sont susceptibles de fournir des éléments nouveaux et précieux à l'étude des origines et du caractère primitif du christianisme.

Pour ma part, il m'est aussi impossible de me rallier à l'opinion de MM. Loisy et Goguel. Je constate en effet que, tandis que l'exposé de M. Loisy est sous tous autres rapports admirablement complet, il a négligé un fait qui, à mes yeux, est d'une importance capitale: le fait que l'hostilité des mandéens contre le Saint-Esprit se trouve déjà amorcée dans un groupe de disciples de Jean-Baptiste, contemporain des origines chrétiennes (2).

D'après la cosmologie mandéenne, il a existé, à l'origine, deux mondes, un monde supérieur, tout de vie et de lumière, et un monde inférieur, tout ténébreux. Le premier être est la grande vie. De lui est issue une deuxième vie, appelée Joshamin, nom qui paraît signifier « Jahvé des cieux » (Loisy). La troisième vie, issue de la deuxième, est Abathur. Sur la limite

(2) R. Stahl: *Les mandéens et les origines chrétiennes,* Paris, Rieder, 1930.

entre le monde de lumière et le monde des ténèbres, Ptahil, fils d'Abathur, a créé notre monde visible, en le tirant du monde des ténèbres.

L'élément principal du monde des ténèbres est le chaos, l'océan primordial, « l'eau noire ». Cette eau noire est comme personnifiée dans une déesse infernale qui a pour fils et en même temps pour époux ou pour amant Ur, le roi des ténèbres, géant monstrueux dont le ventre est un abîme sans fin.

Cette déesse infernale porte le nom de Ruha, c'est-à-dire « Esprit » (mot qui est de genre féminin dans les langues sémitiques), souvent même le nom complet de *Ruha dqutsha*, le Saint Esprit (en hébreu, le Saint-Esprit se dit : *Ruach haqodshah*).

Nous autres, nés et élevés dans le christianisme, avons été avertis par une parole de l'Evangile que le blasphème contre le Saint-Esprit est le seul péché qui ne pourra jamais être pardonné, et pour peu notre plume se refuserait à reproduire des divagations aussi saugrenues sur la nature du Saint-Esprit, et sur ses amours monstrueuses avec le roi des ténèbres.

Un texte du Livre mandéen de Jean (198) dévoile le sens de cette hostilité. Il nous apprend que le Dieu des Juifs Adonaï et le Saint-Esprit ont comploté pour fabriquer un livre d'abomination et d'imposture, devant capter générations et mondes. Ce fut le livre qu'Adonaï remit à Moïse sur le Mont Sinaï.

L'hostilité des mandéens contre le Saint-Esprit a donc simplement pour objet de combattre l'influence de la Loi des Juifs, censée inspirée du Saint-Esprit. Elle constitue le lien qui relie les mandéens actuels aux disciples de Jean-Baptiste dans le Nouveau Testament, en passant par l'étape intermédiaire des Dosthéens.

Qu'est-ce que les Dosthéens?

Nous avons dit plus haut que la plus ancienne attestation formelle de l'existence des mandéens date du VIII[e] siècle. Elle est de Théodore bar Koni, qui a connu directement les mandéens et a lu leurs livres. Il sait qu'en Basse-Mésopotamie on les appelle mandéens, mais lui-même les appelle Dosthéens. Ce nom de Dosthéens semble désigner les adeptes de Dosithée, encore que la forme Dosithéens paraîtrait plus naturelle.

Dosithée, d'après la tradition des Pères, était un disciple de Jean-Baptiste, et ce fut lui « le premier qui eut l'audace de rejeter les prophètes comme n'ayant pas parlé par le Saint-Esprit », — *qui primus ausus est prophetas quasi non in spiritu sancto locutos repudiare.* (Lohmeyer, *Johannes der Taeufer*, p. 37.)

En fait, si Dosithée rejetait les prophètes, c'est plutôt parce qu'ils parlaient par le Saint-Esprit. Mais on ne peut exiger des Pères d'avoir suffisamment approfondi cette hérésie pour la reproduire correctement. Ils l'interprétaient à leur façon. Ils avaient cependant fort bien compris que Dosithée rejetait les prophètes, et que ce rejet était en rapport avec sa conception du Saint-Esprit.

Dosithée semble donc avoir été, comme les mandéens actuels, un adversaire du Saint-Esprit, et le terme de Dosthéens est le pont qui relie Dosithée aux mandéens.

Dans le Nouveau Testament (Actes XIX), Paul rencontre à Ephèse un groupe de douze disciples de Jean-Baptiste, qui lui déclarent ignorer jusqu'à l'existence du Saint-Esprit. Cette déclaration paraît troublante quand on songe que, d'après les Evangiles, la mission de Jean consistait essentiellement à préparer le terrain pour le baptême de l'Esprit qu'apporterait Jésus.

Cette attitude négative à l'égard du Saint-Esprit est un trait trop caractéristique pour qu'on puisse l'attribuer au hasard. Il faut y voir au contraire la permanence d'une tradition ininterrompue, qui va des disciples de Jean-Baptiste dans Actes XIX en passant par Dosithée et les Dosthéens, jusqu'aux mandéens actuels.

A ces baptistes négateurs du Saint-Esprit s'opposaient d'autres baptistes se réclamant également de Jean, et qui étaient des fervents du Saint-Esprit.

Dans l'Evangile de Luc, si l'on dégage le récit de la naissance de Jean de son intrication avec celui de la naissance de Jésus, on obtient un texte purement juif qui fait de Jean un prophète inspiré du Saint-Esprit. Le rôle du Saint-Esprit y est même affirmé avec une insistance où il est difficile de ne pas reconnaître une intention de polémique contre les négateurs de l'Esprit d'*Actes* XIX.

Les théologiens et exégètes qui se sont aperçus de cette contradiction ont toujours cherché à l'atténuer, en diminuant la portée du texte *Actes* XIX. Je crois au contraire qu'il importe de laisser à cette contradiction toute sa valeur. Il ne s'agit naturellement pas de rechercher si le récit d'*Actes* XIX répond ou non à un fait historique. Ce qui importe, c'est de constater que l'auteur de ce récit, contemporain des origines chrétiennes, connaissait déjà des baptistes se réclamant de Jean et qui ignoraient le Saint-Esprit, peut-être faut-il entendre qui lui étaient hostiles. Si les baptistes d'*Actes* XIX n'étaient pas des mandéens, ils étaient sûrement des précurseurs des mandéens, des prémandéens.

Les conclusions qui semblent se dégager de cet état de fait sont les suivantes:

Il faut, dans le Nouveau Testament, distinguer trois figures successives de Jean-Baptiste, qui sont, dans l'ordre chronologique :

1° Le Jean-Baptiste des disciples d'*Actes XIX*, hostile au Saint-Esprit, et qui est encore le Jean des mandéens actuels.

2° Le Jean-Baptiste prophète du Saint-Esprit de Luc I dans sa forme primitive, création purement juive destinée à faire pièce au Jean-Baptiste n° 1.

3° Enfin le Jean-Baptiste chrétien, précurseur de Jésus, en grande partie calqué sur le Jean-Baptiste n° 2.

Du Jean-Baptiste primitif ou Jean-Baptiste n° 1 nous ignorons tout, même s'il fut un personnage historique ou mythique. Nous savons seulement qu'à l'époque des origines chrétiennes il existait des communautés qui se réclamaient de lui, et que Dosithée fut un des chefs de ces communautés.

S'il est exact que la figure du prophète Jean, inspiré du Saint-Esprit, a été créée par les Juifs pour combattre les prémandéens, il est probable que les écrits consacrées à ce Jean ne se limitaient pas au seul récit de sa naissance. Il faudrait alors rechercher si une partie des paroles et des actes de Jésus dans les Evangiles n'avaient pas appartenu à Jean avant d'être attribués à Jésus. Cette hypothèse serait peut-être susceptible d'écarter certaines difficultés d'interprétation, autrement insurmontables.

Tout à l'heure, quand nous avons cité les blasphèmes que

les écrits mandéens profèrent contre le Saint-Esprit, nous avons été rappelés à la parole de l'Evangile sur le péché contre le Saint-Esprit. Cela n'était peut-être pas un hasard. Cette parole peut avoir été rédigée avec une intention de polémique contre les baptistes négateurs du Saint-Esprit. Une telle parole aurait certainement plus de relief, si elle avait été primitivement conçue comme prononcée par le prophète Jean, qu'elle n'en a dans la bouche de Jésus.

Les premiers enthousiastes des études mandéennes, que Goguel appelle « certains critiques d'Outre-Rhin », avaient cru apercevoir entre les écrits mandéens et les origines chrétiennes certains rapports dont Lietzmann et Loisy ont montré l'inanité. C'est leur mérite, et ce mérite est grand. Mais il existe d'autres rapports qui peuvent fort bien être défendus. On peut notamment soutenir que la haine du Saint-Esprit constitue une chaîne ininterrompue qui relie les mandéens actuels aux prémandéens d'*Actes* XIX. Les textes mandéens nous ont ouvert les yeux sur l'opposition qui existait entre les deux groupes de disciples de Jean dans le Nouveau Testament. Il y a là, pour le problème des origines chrétiennes, un aspect nouveau et qui promet de devenir particulièrement fécond, mais dont nous n'avons pu, dans le présent article, que laisser soupçonner l'importance.

R. STAHL.

CHRONIQUE DES MŒURS

Ernest Raynaud : *La Police des Mœurs*, Malfère. — Joseph Kessel : *Stavisky, l'homme que j'ai connu*, Nouvelle Revue Française.

Tout ce qu'écrit M. Ernest Raynaud est merveilleusement savoureux, on a pu s'en rendre compte ici même, en lisant ses chroniques de *Police et criminologie,* qui s'accordent si bien avec celles de Marcel Coulon (*Questions juridiques*) et d'Henri Mazel (*Science sociale*) pour ne pas parler de celles-ci; aussi est-ce un vrai plaisir pour Saint-Alban de dire tout le bien qu'il pense de son nouveau livre **La Police des Mœurs.**

Sans doute Ernest Raynaud n'a jamais fait partie de ce qu'on appelle la Brigade mondaine qui a la surveillance de ce spécial Pays du tendre, un tendre un peu duriuscule, mais

il a connu, dans tous ses recoins, l'ordinaire Police, la bonne Police qui nous protège contre les escarpes (comme le disait le Yoghi, si les magistrats sont les remparts de la Société, les policiers en sont les contrescarpes) et qu'il demande véhémentement de ne pas confondre ni avec la Police des mœurs, très suspecte, ni avec la Police des politiciens, plus connue sous le nom de Sûreté Générale et qui, elle, n'est pas suspecte du tout, hélas, ayant été prise, tout récemment encore, sur le fait, et qui ne mérite l'estime que des politiciens et des gangsters leurs protégés. Mais laissons de côté la Sûreté générale (on court risque quand on en parle inconsidérément, de se faire étendre tout chloroformé sur une voie ferrée) et occupons-nous de l'aimable Brigade mondaine.

Ah! quel est l'ardent jeune homme qui n'a pas souhaité, quelque jour, d'en faire partie? Etre l'un des inspecteurs de ces alléchantes demeures qui font rêver les messieurs et quelquefois les dames, les cyniques maisons de certitudes dont le nombre décroît, paraît-il (au moins à Paris: 28 seulement au lieu de 180 il y a un demi-siècle; il est vrai qu'en province, il y en a encore 762!) et les correctes maisons d'illusions dont le nombre augmente au contraire, zéro naguère et maintenant 203! et où ceux qui frappent à la porte ont le cœur bondissant à l'idée qu'ils vont trouver comme pie au nid marquises authentiques et vierges impollues. Et par ces maisons connues, en découvrir d'autres inconnues, repérer des Otaïtis où les navigateurs de la police n'ont pas encore abordé, et qui leur vaudront félicitations administratives et réjouissances extra-bureaucratiques, et hanter les fourrés des bois des Fausses-Reposes les nuits de partouze, quel rêve! Le Diable boiteux de Le Sage ne devait pas être plus heureux qu'un de ces gentilshommes de la Brigade mondaine.

Cette Police souriante a ceci de particulier qu'elle ne court pas grand risque, n'ayant pas affaire à des assassins ou à des voleurs mais seulement à des personnes pleines de délicatesses, un peu au sens allemand du mot. Elle défend moins la sécurité que la moralité, et les routes, sur lesquelles elle bat l'estrade sont au nombre de trois: la prostitution, l'obscénité et l'homéosexualité (j'ai dit déjà ici pourquoi ce mot avec un é de plus était meilleur). Mais voilà bien le chiendent, aucun

de ces péchés n'est un délit, alors pourquoi la Police s'en occupe-t-elle? Premier problème qu'il faut résoudre.

La prostitution n'est pas un délit, mais elle est sur la route qui conduit au délit et, de ce fait, sa surveillance se comprend. Encore mieux sous le rapport hygiène; si la police des mœurs diminue seulement d'une unité le nombre des pauvres humains atteints de maladies vénériennes, il faut la maintenir. Et je n'ignore pas que certains nient avec fureur qu'il en soit ainsi, mais presque tous les médecins sont d'avis contraire et je crois bien qu'ils ont raison. Seulement, il convient que la surveillance tant prophylactique que policière soit discrète et courtoise, ces pauvres femmes chair à plaisir n'en sont pas moins des bêtes du bon Dieu, comme les coccinelles, ce sont, elles, des coccyxselles, et elles ont droit à un traitement de politesse. Au surplus, depuis que les maisons d'illusions ont remplacé les maisons de cynisme, le gros argument des ennemis de la prostitution réglementée a disparu, il n'y a plus de servitude avilissante, il y a choix relativement libre, beaucoup plus libre que dans certaines élections politiques!

L'obscénité, j'entends l'outrage public aux mœurs, est bien un délit, elle, et il est légitime que certains policiers soient préposés à sa recherche: exhibitionnistes d'urinoirs, vendeurs de livres ou d'images obscènes, chanteurs ou diseurs de saletés ordurières, etc. Là aussi, toutefois, il faut quelque tact. La nudité esthétique n'est pas obscène, et Ernest Raynaud s'explique fort sagement sur le Nu au théâtre (sans rappeler d'ailleurs que Saint-Alban avait, et ici même, traité le sujet autrefois et dans le même sens que lui). Le camp nudiste peut être également laissé tranquille quand il a lieu en endroit clos, mais en terrain libre il doit être interdit s'il y a plainte sincère de passant; à plus forte raison les partouzes; les amateurs de ces orgies n'ont qu'à acheter un parc de quelques hectares, ils seront chez eux; mais dans le bois de Boulogne, ils sont chez nous, ce qui n'est pas la même chose!

Quant à l'homéosexualité, sport qui semble intéresser notre auteur particulièrement (mais de façon d'ailleurs platonique, ce qui vaut mieux), je lui accorderai volontiers que ce n'est pas un délit (au moins en France, c'en est un, ô ironie! en Allemagne) et que c'est une pratique hélas! fréquente en tous

temps et en tous lieux; toutefois, je crois, pour mon humble part, qu'il y a ici beaucoup de mystification du côté hommes, et beaucoup de provocation du côté femmes. Qu'on relise l'*Après-midi d'un faune* de Mallarmé: les deux petites nymphes sont très heureuses de voir le faune venir se mêler à leurs jeux. Et pour les gitons, compte tenu de quelques toqués qui relèvent de la douche, ce ne sont que rapins voulant épater les bourgeois. Ceci dit, je crois que la police des mœurs a quelque droit de surveiller ce genre de sports, au moins entre hommes; l'homéosexualité est très souvent la forme de la prostitution masculine, et j'ai dit que la prostitution, sans être un délit, était sur le chemin du délit; (que de crimes qui en sont le fruit, et pour lesquels, chose étrange, on ne trouve jamais le criminel, pas plus l'assassin du poète Skouffi que du conseiller municipal Oscar Dufrenne!) Il semble donc que la police des mœurs doit être parfaitement autorisée à surveiller les homéosexuels masculins; dans ce sale milieu il y a trop de sales bougres, c'est le cas de le dire.

Je suis donc tout à fait de l'avis d'Ernest Raynaud, bon poète et bon commissaire de police. La police est un service social d'une immense importance, et qui, chargée de la salubrité morale, devrait être elle-même d'une indéniable salubrité. Autrefois, la brigade des mœurs mondaines laissait fort à désirer. Son chef sous le Second Empire, Carlier, qui avait 40 agents sous ses ordres, dut en révoquer 32; mais aujourd'hui il paraît qu'elle présente tous apaisements. Ce qui sera plus difficile à nettoyer, c'est la Sûreté générale qui est la brigade des mœurs politiques, et qui, d'ailleurs, est hiérarchiquement supérieure à la simple honnête police. La Sûreté générale telle qu'on la voit depuis les affaires Stavisky et autres, est une maffia, une bande de gangsters mais protégée par des hommes politiques, et qui jusqu'ici, pour cette raison, brave tout le monde. Elle est aussi couverte par l'inénarrable Commission Guernut. Le député Guernut, enfant chéri des Loges, me semble dans son genre un personnage bien savoureux. Arrivera-t-on à la découvrir? Il ne semble pas que celui qui devrait s'y adonner, le garde des sceaux, soit bien franc du collier, pourtant il serait indispensable que pour l'honneur de la vraie police, celle à laquelle a appartenu Ernest

Raynaud, celle qui a eu à sa tête, parmi tant de personnages suspects, de très honnêtes gens comme Lépine, un sérieux nettoyage soit fait, et de la brigade des mœurs qui n'arrête pas les assassins, qu'elle connaît, et de la Sûreté générale qui non seulement n'arrête pas ceux qu'elle connaît aussi, mais encore les protège! Peut-être, au surplus, les a-t-elle commissionnés!

J'ai parlé de Stavisky. Quelle riche et savoureuse littérature il y a déjà sur lui! Mais l'usage étant ici de ne rendre compte que des livres qui sont déposés à la revue, je ne dirai un mot que d'un des spécimens de cette littérature, le livre de Joseph Kessel : **Stavisky, l'homme que j'ai connu.** Ce Kessel s'est trouvé en effet en rapports avec le fameux Stavisky, lequel voulait peut-être approcher surtout son frère, Georges Kessel, directeur de *Détective* et de *Voilà*, des journaux importants dans certains milieux, et ces rapports sont en eux-mêmes très curieux. Voilà un Juif Russe, repris de justice, qui se trouve tout de suite à tu et à toi avec d'autres Juifs Russes tenant le haut du pavé sur le boulevard, sans parler de bien d'autres (et les gens qui craignent que les israélites soient persécutés chez nous devraient bien se rassurer en voyant la puissance de tout ce ghetto), et qui ne semble pas les étonner à outrance en lâchant devant eux, dès automne 1932, une volée de mots orduriers tels qu'on n'en entend que des échappés des maisons centrales, et ces auditeurs se contentent de murmurer: « Quel est donc cet élégant Alexandre? » Quand on voit que ce Stavisky domine ainsi d'indépendants confrères tirant de leurs plumes, ou de celles de leurs nègres, d'appréciables ressources, comment veut-on qu'il ne soit pas le maître absolu de ces étonnants politiciens qui ne peuvent être réélus que par ses subsides et qui du coup iront, pour le sauver ou le venger, jusqu'à l'assassinat? Ah! cette histoire de Stavisky et de sa bande est un terrible jet de lumière dardé sur notre régime! Mais n'outrepassons pas, il n'est question ici que de police des mœurs, et tout au plus de police générale. S'il m'est permis de former un vœu de conclusion et désocclusion, que ce soit celui-ci: Qu'on nomme ministre de police, comme Fouché, ce qui comprendra à la fois la Sûreté générale et la Préfecture de police de Paris et toutes les polices départemen-

tales, le très sage et très honnête Ernest Raynaud, bon commissaire, bon écrivain social et bon poète, « en outre », comme disait Moréas, son maître!

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

L'Homme réel: 1934 ressemble trop à 1914; la guerre menace, faute d'une jeunesse qui ait chassé Géronte du pouvoir. — *La Revue Mondiale:* J.-M. de Heredia et l'assassin de Mme de Lamballe. — *Revue des Deux Mondes:* l'épidémie, arme de guerre; le microbe employé par les Allemands en 1917; l'avenir redoutable. — Mémento.

« Des hommes jeunes vont-ils enfin découvrir le *monde réel?* » Sur cette question, M. Francis Delaisi termine une bien curieuse étude comparative entre la situation de la politique européenne en 1914 et en 1934. Il ne craint pas d'imprimer devant chacune de ces dates ces quatre mots terribles: « La guerre qui vient. » Vous pouvez lire cela dans le numéro (8 août) de **L'Homme réel,** « revue mensuelle du syndicalisme et de l'humanisme ». La première partie de ce travail fut publiée sous forme de brochure en 1911. L'auteur annonçait la guerre. Ses raisons de la prévoir découlaient de faits précis. A trois années de distance, l'événement affreux s'accomplit. Il existait en 1911 « une seule chance de paix », selon M. Francis Delaisi, « un seul moyen » d'empêcher la guerre, — celui-ci:

Pour cela, un seul moyen : instruire le peuple sur la vraie situation de l'Europe; l'habituer à discerner sous les conflits diplomatiques les intrigues des gens d'affaires; lui montrer sous les grands mots Honneur, Patrie, Sécurité Nationale, les commandes, les concessions et les emprunts qui sont les vrais mobiles des guerres. Et alors, le jour où on l'invitera à aller se faire trouer la peau dans les plaines de Belgique pour assurer les dividendes du Creusot, un si formidable sursaut de la conscience populaire se produira, non seulement chez les ouvriers, mais chez les paysans et les petits bourgeois, que l'oligarchie financière reculera et que les hommes de proie s'arrêteront au seuil de leur crime.

Afin de mettre en évidence l'analogie du malaise international, actuellement et en 1914, M. Francis Delaisi ressuscite Delcassé ei, le replaçant dans son cabinet du quai d'Orsay,

imagine, entre le feu ministre et le présent secrétaire général des Affaires Etrangères, une conversation de métier. Le grand commis ayant exposé au spectre du patron l'état des nations aujourd'hui, le dialogue s'engage:

DELCASSÉ. — Je suis content, je vois que la situation est très exactement celle de juillet 1914.

Résumons-nous. Au Centre de l'Europe, une grande puissance, avec une population formidable de 65 millions d'habitants, une industrie disposant d'un potentiel de guerre plus formidable encore, une jeunesse imprégnée d'esprit guerrier, et tout cela dans la main d'un souverain absolu, un Hohenzollern!

LÉGER. — Pardon, Adolf Hitler!

DELCASSÉ. — C'est la même chose. L'un, comme l'autre, cherche à étendre son hégémonie sur l'Europe et le monde.

En face, la France, avec 40 millions d'habitants seulement et une population dangereusement pacifique, risque à tout moment d'être asservie ou dominée. Elle doit donc chercher des alliances. Par bonheur, sur l'autre flanc de l'ennemi, il y a la Russie; 120 millions d'hommes, une armée disciplinée et bien équipée, bien tenue en mains par un tsar autocrate. Comment s'appelle l'actuel Romanof?

LÉGER. — Staline.

DELCASSÉ. — Parfait.

Et sur de nouvelles explications:

— Voilà donc, dit M. Delcassé, l'Europe divisée en deux camps, comme en 1914. Vraiment, je n'aurais pas mieux fait.

Plus tard, ayant bien écouté le diplomate de carrière, le *redivivus* conclut: « En somme, nous sommes à neuf mois de la guerre. »

Que de déclarations — jamais démenties — basées sur des faits — prouvent que, durant la grande guerre, alors qu'on a poursuivi et cruellement châtié de petites gens pour « commerce » ou « intelligences » avec l'ennemi, les magnats des mines et hauts fourneaux, les Basil Zaharof, les propriétaires de Briey, les Krupp et autres avaient toute latitude de trafiquer sur la grande échelle « au-dessus de la mêlée », eux, pour contenter leur passion de lucre. Ces criminels, après avoir acheminé les gouvernements vers la guerre, empoisonné les peuples crédules par le mensonge officiel et cons-

titué une internationale d'intérêts, tandis que les nationalismes s'entre-tuaient — ces criminels poursuivent leur œuvre, en personne ou par leurs héritiers.

M. F. Delaisi suppose une conversation entre un Anglais et un Américain. Il la termine comme suit. Le transatlantique a le dernier mot:

— Voilà donc pourquoi, s'écria-t-il, la maison anglaise *Armstrong* a accepté une commande de quatre-vingts moteurs d'avions à grande puissance pour l'Allemagne!

Les deux hommes se regardèrent un instant sans mot dire.

Et l'on parla d'autre chose.

Tel est, en cet été de 1934, l'état d'esprit des hommes qui dirigent le monde.

Massacrons les peuples pour assurer la sécurité des nations! pensent les diplomates et les militaires.

Ruinons les nations pour assurer la prospérité de leurs industries! pensent les hommes d'affaires.

Les uns et les autres sont les contemporains de M. Delcassé et de M. Barthou. Ils ont vu se dérouler sous leurs yeux les deux plus grands événements de l'histoire de tous les temps: la Guerre Mondiale et la Crise Mondiale.

Tout comme les émigrés, au lendemain de la Révolution française, ils n'ont rien appris et rien oublié.

En deux générations, le machinisme a transformé le monde, modifié les conditions de vie des individus, rendu tous les peuples interdépendants. L'univers actuel est plus différent de celui de Napoléon que celui de Napoléon ne l'était de celui de Charlemagne ou de Jules César. Mais M. Barthou, parcourant l'Europe en quelques jours, la mesure toujours à la même échelle que Richelieu, Choiseul, Talleyrand ou Delcassé.

Des hommes jeunes vont-ils enfin découvrir le *monde réel?*

J'ai terminé cette citation par la question qui la commence, à dessein de pousser le lecteur à réfléchir un peu à l'invitation que lui adresse M. Francis Delaisi, implicitement.

§

MM. A. de Maricourt et J. Vergnet-Ruiz content l'enfance de J.-M. de Heredia aux lecteurs de **la Revue mondiale** (1er septembre). Cette enfance s'écoula au collège de Senlis. Le poète y eut pour maître un soi-disant abbé Bessières qui.

en réalité, sous son nom véritable: Veynac, avait été compromis dans l'affaire Fualdès.

Voici un trait inconnu que rapportent les biographes du jeune Heredia :

Un jour, Taine arrive chez Heredia en se frottant les mains. Il a la joie du chercheur qui vient de faire une découverte.

— J'ai trouvé! j'ai trouvé! s'écrie-t-il... J'ai trouvé maintenant le nom de l'assassin de la Princesse de Lamballe. C'était le sieur X... [Fauvette] attaché à son service et qui dépêcha les septembriseurs pour pouvoir s'approprier lui-même son argenterie.

Heredia pâlit.

Dans le nom obscur, il vient de reconnaître (homonyme, identité des personnages? on ne sait) celui de la famille à laquelle il devait le plus à Senlis!

Instance! supplication!...

— Je vous en prie, je vous en supplie, cher Maître, ne livrez pas ce nom à l'histoire!

Difficilement, très difficilement Taine céda; mais il céda.

Le trait valait d'être rapporté maintenant que la famille est éteinte, car il prouve qu'à toutes les qualités Heredia ajoutait la plus belle des mémoires: celle du cœur.

§

...Les troupes bactériennes se sont militarisées et il faut aujourd'hui les connaître, voir comment on peut les armer, les équiper, les faire manœuvrer, les lancer à l'attaque et se défendre contre cette attaque.

Ainsi s'exprime M. le médecin général Romieu dans la **Revue des Deux Mondes** (1er septembre). Il nous rassure quant à la grippe, la scarlatine, la variole, le typhus, etc.: leur « virus spécifique reste pratiquement inconnu »; les laboratoires militaires ne sauraient dès maintenant le mobiliser. L'auteur classe dans une zone « de service auxiliaire » qu'il donne pour un groupe « peu combatif », la fièvre jaune. Les bacilles du « service armé », savamment militarisés, propageront: la peste, le choléra, la dysenterie et, quoique le typhus soit classé dans l'auxiliaire (voir ci-dessus), les « affections typhoïdes ». M. Romieu nous rassure en déclarant que, même en y employant le rat et le pou, « on ne provoque pas ainsi à volonté une épidémie », cela pour les raisons ci-après:

Il faut trouver des terrains réceptifs, et cette réceptivité humaine créée par la fatigue demande aussi d'autres causes favorisant le développement microbien et que nous ne connaissons qu'en partie. Il faut trouver surtout la complicité d'agents étiologiques complexes, notamment d'ordre météorologique et certains facteurs nous échappent. Nous appelons ce complexe le « génie épidémique », nom assez joli mais qui voile notre ignorance et qui évoque la boutade sur l'opium faisant dormir parce qu'il a une vertu dormitive; on pourrait aussi bien dire le génie de l'orage ou le génie de la tempête. C'est pourquoi un foyer de peste provoqué à l'arrière devrait, pour se développer, trouver la complicité de ce génie qui favorise la virulence; et, s'il la rencontrait, nos moyens de prophylaxie seraient assez puissants pour limiter assez aisément le foyer.

La souillure microbienne des projectiles par le bacille du tétanos ou par les streptococcies a donné des résultats négatifs, paraît-il. Lisons attentivement notre guide précieux:

Si l'offensive des insectes vecteurs de germes paraît très aléatoire en raison de l'impossibilité de les diriger aussi utilement qu'on le voudrait, l'offensive par agents du service secret transporteurs de bouillons de culture, peut être envisagée. Ces agents pourraient aller en avion contaminer un foyer choisi; dans l'état actuel, la peste serait une des épidémies de choix à déclencher.

M. Romieu nous apprend que l'arme bactérienne n'est pas seulement un projet, les Allemands l'ont employée, — témoin ces lignes :

Par une note du 26 mars 1917 n° 4.367, le G. Q. G. français avise les armées confidentiellement de ce qui suit: « Un agent allemand arrêté dans la zone des armées a été trouvé porteur d'un matériel suspect et a avoué avoir été chargé de provoquer une épidémie de morve parmi les chevaux de la cavalerie française. Ce matériel consiste en un tube métallique renfermant une bouteille en verre de forme allongée qui a été reconnue contenir un bouillon de culture de morve, et en un pinceau fixé au bout d'un fil de fer enroulé deux fois à son extrémité pour l'emplacement des doigts. L'agent avait reçu les instructions suivantes: utiliser le bouillon de culture, soit en versant le liquide sur le fourrage destiné à l'alimentation immédiate des chevaux, soit au moyen d'un attouchement nasal à l'aide du pinceau imbibé de liquide. » Le 6 juin 1917, une autre note du G. Q. G. avisait que de nouvelles

tentatives du même ordre avaient été constatées sur divers points du territoire.

Le collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* ne doute pas des progrès qui s'accomplissent et pourront se réaliser au profit de la guerre chimique:

A l'Orient comme à l'Occident, de l'autre côté du Rhin comme de l'autre côté de l'Atlantique et du Pacifique, partout dans le vaste monde, ces forces obscures du mal cherchent à utiliser, pour des fins cruellement détestables de guerre, l'œuvre de splendide humanité de notre grand Pasteur. Mais à quoi bon s'irriter? Le dernier mot de la philosophie est de comprendre et de ne pas s'indigner. Comprendre, c'est espérer, certes, que l'appel aux hommes de bonne volonté sera entendu: mais comprendre, c'est aussi, suivant le mot de Vauvenargues, « tout attendre et tout craindre et du temps et des hommes ». Il faut surveiller les laboratoires de nos ennemis. Il faut encourager et rendre plus puissants nos propres laboratoires. Il faut savoir qu'une arme nouvelle existe vraiment, sans puissance aujourd'hui bien établie, mais demain peut-être redoutable. *L'ultima ratio regum* ne s'inscrivait jadis que sur la gueule des canons; il s'est inscrit sur les mitrailleuses et sur l'aile des avions; il s'est inscrit sur le fronton des usines de chimie et il s'inscrit sur celui des usines d'électricité. Demain peut-être il faudra l'inscrire aussi sur le fronton des laboratoires.

Mémento. — *L'Alsace française* (26 août): M. R. Delagrange: « Chateaubriant, la demeure d'une favorite. » — « Jean Passerat », par M. G. Bergner.

L'Archer (juillet-août): Lettre inédite de Banville, concernant la triste fin de Baudelaire. — « Sur la critique », par Campagnou. — « Cinq odes d'Horace », par M. Marcel Coulon. — Suite des poignantes notes de guerre de M. le docteur Voivenel: « Avec la 67e division de Réserve. » — Poésies de Mme Armelle Ségo.

Crapouillot (septembre): Extraits des mémoires de Vidocq.

La Revue Universelle (1er septembre): « Luther et la guerre des paysans », par M. F. Funck-Brentano. — « René Quinton », par M. L. Corpechot.

La Revue de Paris (1er septembre): Journal inédit de la marquise de Montcalm publié par M. S. Charléty. — « Au bois des Juifs », très remarquable récit de guerre, par M. Raoul Desjardins.

Nouvelle revue française (1er septembre): M. P. Hamp: « Le mendiant du village ». — M. P. de la Tour du Pin, poème: « Le premier mort ». — Deux lettres politiques de Stendhal, bien curieuses, publiées par M. Henri Martineau.

La Revue hebdomadaire (1er septembre): « L'aide de Moscou », par M. H. Le Faucon. — M. Maurice Murat: « Hans Grimm », essai de psychologie allemande.

La Revue de France (1er septembre) : « Mc Dara, l'assassin », par M. Liam O'Flaherty. — « Le Nippon de ce temps », par M. Percheron.

Les Primaires (août): « Musset et Byron » par M. Maurice Houdin. — « Soldat », très vivants souvenirs de caserne de M. Maurice Fombeure.

Commune (juillet-août) : « Guerre 1914-1934 » : enquête. — Chansons de soldats de divers pays et de temps divers. — Documents sur les fraternisations et les mutineries.

La nouvelle revue critique (septembre): « Un roman de Franz Werfel » par M. Louis Le Sidaner. — M. A. Labois : « De Pergaud à Demaison ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Questions de programmes. — Ces questions se posent aussi bien pour les concerts symphoniques que pour les émissions radiophoniques. Peut-être sont-elles insolubles; mais au moins est-il permis de chercher, à défaut de solutions idéales, ce qui pourrait améliorer les maux dont nous souffrons à l'heure présente, et qui compromettent si dangereusement l'avenir de la musique.

Voyons ce qui se passe au concert, d'abord. Les subventions données aux associations symphoniques obligent celles-ci à inscrire à leurs programmes des ouvrages nouveaux d'une durée déterminée. En d'autres termes, elles doivent jouer au cours de la saison tant de minutes de musique inédite. Et cette clause qui semblait théoriquement si favorable aux musiciens vivants est devenue, en réalité, si désastreuse pour la musique qu'il a fallu, au printemps dernier, en amender la rigueur trop absolue. Jusque-là, en effet, la situation était telle que la définit M. Jacques Ibert dans l'interview que je citais déjà l'autre jour:

Les nombreux orchestres existants permettent presque toujours au jeune musicien de donner une audition des œuvres nouvelles : les associations d'orchestre ont en effet besoin d'œuvres originales, parce qu'elles sont obligées d'en jouer en contre-partie des subventions qui leur sont accordées, ensuite parce que les critiques, rassasiés des auditions de Beethoven et de Wagner, ne leur rendent plus guère visite que pour ces occasions. Voilà donc un travail de cinq ou six mois qui sera couronné par une seule audition... Pour la musique de chambre, il en est à peu près de même, et il existe un assez grand nombre de sociétés ou de groupements privés ou semi-privés, grâce auxquels il est relativement aisé d'être exécuté une fois, une unique fois...

Et remarquez que cette obligation pour les associations symphoniques d'inscrire de l'inédit à leurs programmes les a poussées bien vite à accueillir des ouvrages qui ne méritaient pas tous l'empressement que l'on mettait à les recevoir, car la préférence était souvent donnée à ceux qui n'exigeaient pas trop de répétitions et que leur facilité, leur banalité même, devait rendre moins suspects au public moutonnier. Et puis encore, des travaux d'amateurs, de riches amateurs...

Au moins pouvons-nous espérer maintenant, grâce au décret qui vient de modifier les clauses imposées aux associations pour l'octroi des subventions, *réentendre* au moins une fois certaines œuvres. En effet, désormais, la seconde audition sera comptée parmi les œuvres inédites.

Est-ce assez? Non. Et cette fois je laisse la parole à Florent Schmitt, qui écrivait très justement dans *Le Temps* (2 juin 1934) :

Il ne faudrait pas qu'on s'arrêtât en si beau chemin. Qu'une œuvre de réelle valeur soit assurée de deux exécutions, c'est déjà infiniment mieux à coup sûr que le quasi-enterrement de première classe qui constituait une exécution isolée et la plupart du temps préparée à la hâte entre de copieuses répétitions de l'*Ut mineur* ou du *Venusberg*, qui, au contraire, pourraient si bien s'en passer. Une seconde exécution aura l'avantage de s'approcher déjà un peu plus de la vérité, en même temps que de corriger ou affermir des impressions souvent superficielles. Il est reconnu que le public, au rebours de l'artiste, ne s'intéresse à une œuvre qu'en raison directe de sa familiarité avec la dite œuvre. La symphonie de Franck, huée en 1889 par les respectables

abonnés du Conservatoire, ne dut son salut qu'à la persévérance de courageux pionniers, qui, en insistant envers et contre tous, arrivèrent peu à peu à la faire supporter, puis agréer, puis redemander jusqu'à ce qu'elle enthousiasmât au délire les mêmes respectables abonnés, alors que parallèlement les musiciens s'en désintéressaient, s'en lassaient, jusqu'à la redouter à l'égal de l'*Ut mineur* et du *venusberg* précités. On abusa, en même temps que de sa facilité d'exécution, de sa facilité de suggestion. C'est par douzaines que l'on pourrait chaque année compter ses offensives, dont ,en dépit de tous les calculs, minutages, ruses et instincts de conservation, il est parfois difficile de se garer, car on la rencontre à chaque pas. Nulle œuvre si parfaite, si géniale soit-elle, ne saurait échapper à cet inévitable point de saturation.

Florent Schmitt montre avec humour le double péril auquel s'exposent ceux qui ont mission d'élaborer les programmes: d'une part faire réentendre des ouvrages dignes d'être mieux connus, d'être imposés à l'attention des auditeurs; d'autre part, éviter la saturation. Mais la seconde difficulté est moindre que la première: il est bien rare que, du vivant de l'auteur, une œuvre atteigne ce point de saturation qui la rende insupportable. Et c'est surtout pour les ouvrages classiques que le danger est réel. Examinez les programmes et vous constaterez que Beethoven n'a, semble-t-il, écrit que cinq symphonies: l'*Héroïque*, l'*Ut mineur,* la *Pastorale,* la septième et la neuvième. On joue encore quelquefois la quatrième, mais les trois autres, très rarement. Et parmi les quelque quarante symphonies de Mozart (je veux bien que toutes ne soient pas d'un égal intérêt, mais enfin...) ce sont toujours les trois mêmes que l'on donne. Pour les contemporains il en va de même. Pourquoi ne joue-t-on que la *Cévenole* de Vincent d'Indy et jamais l'admirable *Symphonie en si bémol?* Pourquoi jamais le magnifique *Poème des Rivages?* On pourrait multiplier les exemples bien aisément...

Et cela est encore plus vrai pour la radiodiffusion. M. Pierre Descaves, dans un récent article des *Nouvelles Littéraires* (11 juillet), reprenait une réflexion du docteur Toulouse, se demandant si l'on ne serait pas amené bientôt à protéger les morceaux de musique contre une répétition qui les rend insupportables (car à la radio plus encore qu'au concert, ce sont toujours les mêmes qui passent), et

n'apercevait qu'un moyen pour lutter contre cette menaçante et déjà tangible monotonie, une « combinaison » d'éléments à l'intérieur des programmes, un « panachage » qui apparaît de plus en plus indispensable. Déjà, ajoutait-il, de nombreux postes ont compris le danger et les émissions musicales sont coupées par des informations, truffées de communiqués, agrémentés de textes plus ou moins — plutôt plus que moins — publicitaires. Procédés de facilité; haltes arbitraires qui détruisent un rythme, contrecarrent toute attention soutenue. Pourquoi en place de ces indigents artifices, n'incorporerait-on pas à l'émission musicale l'émission poétique, cette Cendrillon du Micro? Coupure pour coupure, la pièce de vers vaudrait largement la lecture des derniers cours de la Bourse et de la situation du marché des vins. Il y a aussi à utiliser plus largement et à meilleur escient les lectures purement littéraires, en un mot tout ce qui peut concourir à donner un pur caractère artistique aux programmes, pris et conçus non plus dans des détails successifs — et contradictoires — mais dans un ensemble cohérent. Que des émissions « utilitaires » soient utiles, et recherchées par certains amateurs, c'est certain, mais nous avons assez de postes — et notamment à Paris — pour en spécialiser un dans la diffusion des nouvelles et informations. En épuisant le répertoire musical avec une inimaginable prodigalité, que la Radio prenne garde: elle est en train de tuer la poule aux œufs d'or! »

Il est certain que les programmes sont conçus, le plus souvent, en dépit du bon sens et que cette confusion, ce perpétuel retour des mêmes ouvrages, ces ouvrages fussent-ils des chefs-d'œuvre (et ce n'est pas toujours le cas), risque de dégoûter de la musique les amateurs de T. S. F. Mis à part certains concerts spéciaux comme ceux de l'Orchestre National, ou ceux de Radio-Colonial, ou encore certaines « retransmissions » symphoniques ou lyriques, les menus sont d'une platitude désespérante. Sous prétexte de contenter tout le monde, les connaisseurs et les illettrés, on mélange les mets avec une effroyable sauvagerie. Et comme on ne cherche guère la variété dans la qualité, il arrive en effet que ce sont toujours les éternels mêmes morceaux que l'on

sert — et dont le retour finit par donner l'impression (parfaitement fausse) que le choix est forcément très limité et que la musique s'épuise.

Il suffirait cependant que la mission d'établir les programmes fut confiée à un homme compétent. Il le faudrait assez érudit pour savoir prendre dans le passé — ancien et récent — ce qui peut être compris de tous, et qui garde, cependant, une valeur certaine. Et cela n'est vraiment pas très difficile à condition d'avoir à la fois quelques connaissances et quelque goût. Quand on songe à l'inestimable trésor musical français qui dort, enseveli sous la poussière des bibliothèques ou dans les caves des éditeurs, et que l'on se dit que tout cela pourrait vivre grâce à la radio, on éprouve un peu de surprise (et même de rage) qu'il ne se trouve personne pour s'en aviser parmi ceux qui ont mission de dispenser sur le peuple français les ondes soi-disant éducatrices. Et que l'on ne croie pas que les gens fermeront le robinet quand coulera du Jannequin, du Claude Le Jeune, du Marc-Antoine Charpentier, du Rameau ou du Couperin au lieu des stupidités ordinaires. Ce serait prendre les gens pour plus bêtes qu'ils ne sont. Chaque fois qu'on en a fait l'expérience on en a eu la preuve. Il existe beaucoup plus d'excellente musique, intéressante et variée, que la radio n'en peut consommer avant de lasser ses auditeurs. Mais il faut se donner la peine de la chercher — ce qui ne demande d'ailleurs, ni des dons spéciaux de devin, ni des efforts surhumains, mais exige seulement de ne point s'endormir dans une reposante routine. Est-ce trop demander à ceux qui ont mission d'éclairer autrui que d'avoir eux-mêmes des lueurs?

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un critique oublié: Emile Hennequin (documents inédits). — Le petit cercle de jeunes écrivains gravitant autour de la *Revue Littéraire et Artistique*, dite *Revue verte*, par opposition à la *Revue bleue* qui s'intitulait *politique et littéraire*, s'augmenta en 1880 d'une nouvelle recrue : Emile Hennequin.

Ce jeune homme de 22 ans n'avait de commun que le nom avec le vaudevilliste en vogue, l'auteur à succès du *Procès Veauradieux*.

Suisse d'origine, né à Palerme en 1858, Albert-Emile Hennequin tenait à l'*Agence Havas* l'emploi de traducteur. Pour subsister dans Paris, « ce creuset des âmes complexes », il traduisait les articles des journaux de Londres et de New-York, de Berlin et de Vienne, d'Italie; pour s'instruire et se divertir, il lisait dans le texte les auteurs anglais, américains, allemands, autrichiens et italiens. Sa curiosité s'étendait à la peinture et à la musique, aussi bien qu'à la littérature. Il avait sur toutes choses des vues personnelles et originales.

Tout de suite remarqués, ses premiers essais lui valurent l'estime et l'amitié des collaborateurs de la *Revue verte,* qui étaient Harry Alis (1), Edmond Deschaumes, Edouard Rod, Eugène Le Mouel, G. Sarrazin et Th. Avonde. Ils l'admirent dans leurs réunions et l'invitèrent à leur dîner mensuel. Hennequin aimait parler de ce qui le passionnait. Esprit critique, il combattait la théorie des milieux, « à laquelle il reprochait de négliger d'expliquer le génie et d'en méconnaître les effets », et lui opposait « l'étude de l'action exercée par les grands écrivains sur une époque ou une nation (2) ». Ses camarades le traitaient déjà en jeune maître, et l'écoutaient avec déférence.

Il était de haute taille et fort mince, d'une minceur presque inquiétante, le teint transparent, la voix très basse, son fin visage aux traits réguliers encadré de cheveux blonds et d'une barbe légère qui tirait un peu sur le roux, éclairé surtout par des yeux inoubliables, des yeux intuitifs, rêveurs, tranquilles, passionnés, des yeux clairs où se mouvaient mille pensées (3). Il était correct et élégant, d'une correction et d'une élégance naturelles, sans la moindre recherche, que rehaussaient ses gestes, ses allures, sa démarche (4).

(1) Voyez 17, *rue Clauzel. Un ami de Maupassant: Harry Alis, Mercure de France:* I-V-1931.

(2) Edouard Rod: *Emile Hennequin et la Critique scientifique: La Nouvelle Revue*, 15 novembre 1888.

(3) « Des yeux profonds et doux, ivres et froids, perçants et candides, des yeux de voyant, caractéristiques de son particulier génie et de ses nobles qualités affectives. » Octave Mirbeau: *Emile Hennequin: Figaro*, 27 juillet 1888.

(4) Ed. Rod, art. cité.

Ainsi fait, Hennequin ressemblait à Poe, dont il était en train de traduire les *Contes grotesques*. Stéphane Mallarmé en fut frappé quand il le rencontra pour la première fois. « Par l'expression du visage et par l'habitude du corps », il lui rappelait Edgar Poe, « non point l'Edgar Poe tel que nous le restituent les gravures mensongères, mais tel qu'il l'avait connu: un homme d'une beauté étrange et d'une infinie séduction (5) ».

Cette séduction opérait sur tous ceux qui approchaient Hennequin. Mallarmé, Odilon Redon, Elémir Bourges, Paul Margueritte devinrent à leur tour ses amis.

La *Revue verte* ayant cessé de paraître, Emile Hennequin passa au *Panurge*, et quand celui-ci trépassa, à la *Revue indépendante*, où ses essais firent une grande impression sur les lettrés.

L'article de Hennequin sur les romans de Goncourt est de tous points remarquable, écrivait Céard à Zola (6). C'est de la critique comme on n'en fait pas à l'Ecole Normale. Aussi avec quel soin les journaux, empressés à répéter les plus plats jugements, n'ont pas soufflé mot sur cette maîtresse analyse.

En même temps qu'à la *Revue Indépendante*, Hennequin collaborait à la *Revue Contemporaine*, où il publia notamment ses études sur Dostoïevsky et Gustave Flaubert, ses essais sur la *Critique scientifique*, la *Critique scientifique des œuvres d'art*, et ses *Eléments de critique physiologique*.

Ayant quitté l'*Agence Havas*, il était entré au *Temps*. Il participait à la rédaction du bulletin politique, et « dans ce milieu un peu froid, un peu guindé, si peu conforme à l'indépendance de son esprit et aux générosités de sa nature, il conquit pourtant l'estime et le respect de tout le monde » (7).

Emile Hennequin, qui s'était marié, recevait dans son petit salon, 35, rue de Fleurus, ses camarades et ses amis qui étaient, même ses aînés, ses admirateurs. Octave Mirbeau en était, qui, en écoutant monologuer le théoricien de la *Critique scientifique*, s'émerveillait de « l'énorme somme de

(5) Mirbeau: art. cité.
(6) Fragment d'une lettre inédite, datée du 10 mai 1884.
(7) Mirbeau: art. cité.

ses connaissances, de l'infinie diversité de ses observations, de l'abondance, de l'éclat de ses idées », il sentait son intelligence s'élever « vers des mondes qu'il n'avait ni entrevus ni soupçonnés » et dont Hennequin lui ouvrait les « horizons de lumière ».

A part sa traduction, illustrée par Odilon Redon, des *Contes grotesques*, Emile Hennequin n'avait rien publié en librairie. Quelque cas qu'en fissent les autres, il considérait ses écrits comme des exercices, des ébauches et des investigations. En possession de son « analyse sociologique », il se proposait maintenant d'écrire l'*Histoire du* XIXe *siècle en France*, dont il avait tracé et longuement mûri le plan, et qui devait être la grande œuvre de sa vie.

On était en 1888. L'été se faisait très chaud. Hennequin profita des fêtes du 14 juillet pour aller retrouver à Samois Mallarmé et ses amis. Le 13, à peine arrivé, il alla se baigner en compagnie d'Odilon Redon. La fraîcheur de l'eau le saisit, une congestion le foudroya.

Quelques-uns de ses amis — ceux que l'été n'avait pas encore dispersés, purent être prévenus à temps pour lui rendre les derniers devoirs (8).

Leur petite troupe l'accompagna le surlendemain au cimetière de Samois,

et il y avait un contraste singulièrement douloureux entre la modestie de ces humbles obsèques et la haute valeur de celui qui s'en allait ainsi. Il n'échappait, ce contraste, à aucun des assistants: tous sentaient leur deuil d'amis doublé par un regret peut-être plus poignant encore, celui des belles idées qui disparaissaient avec ce mort, celui des choses qu'il avait dites et que personne ne dirait, tous se rappelaient les brillantes causeries où il exposait ses projets de travail et les vastes plans de ses œuvres, et songeaient que de ces œuvres, il ne subsisterait que des esquisses et un commencement — portique d'un édifice inachevé — assez pourtant pour dire ce qu'aurait été cet homme, qu'un accident venait d'enlever à 29 ans... (9).

La scène était émouvante.

(8) Ed. Rod: *Emile Hennequin et la critique scientifique*.
(9) Ed. Rod: *ib.*

Aucun discours sur la tombe qui se fermait... Le silence du deuil au milieu du silence solennel de ce coin de forêt, qui recevait les morts dans sa tranquillité indifférente, en disait davantage. Il disait tout: que nos plus vaillants efforts vont se résorber dans la passivité des choses, et que la terre qui nous porte et nous prend ne sait rien de ce que nous sommes (10).

Le monde était dans la même ignorance en ce qui concernait le critique disparu. Octave Mirbeau le lui révéla dans un bel article du *Figaro*.

Dompteur d'idées, historien impassible des arcanes de la vie, il était de la race intellectuelle des Spencer, des Bain, des Taine, supérieur en cela que, chez lui, le savant n'avait point étouffé l'artiste ni le poète.

Emile Hennequin mourait, comme il avait vécu, pauvre. Il laissait une femme et une fillette d'un an, Psychette, dont son ami Harry Alis était le parrain et le tuteur. Hennequin ne pouvait confier l'enfant entre de meilleures mains. Harry Alis avait la religion de l'amitié. Il intéressa au sort de la veuve et de l'orpheline toutes les personnalités des lettres et des arts. De la plage, de la campagne, de la montagne où ils passaient leurs vacances, Dumas fils, Ed. Detaille, Meilhac, Halévy, le comte d'Haussonville, Henri Lavedan, Armand Hayem, Edmond de Goncourt s'empressèrent d'envoyer leur obole. Guy de Maupassant glissa la sienne dans cette lettre (11):

10, rue de Montchanin.

Mon cher ami,

Bien que peu lié avec Hennequin que j'ai vu seulement quatre ou cinq fois, j'ai senti sa mort comme si j'avais perdu un ami (12). Depuis longtemps, depuis ses premiers articles de critique lus par hasard, je le considérais comme l'un des hommes les plus remarquables de notre pays, une des intelligences les plus hautes, les plus claires, les plus curieuses de ce temps. Il appartenait à la très grande race des penseurs purs, si supérieurs aux documen-

(10) Ed. Rod: *ib.*

(11) Inédite. Le timbre de la poste porte la date du 24 juillet [1888].

(12) « A mon très grand regret, écrivait Lavedan, j'ai très peu connu Hennequin, mais j'ai pourtant conservé de cet esprit profond, doux et charmant, un souvenir très délicat, spécialement vivace. »

tistes. Et il avait en outre l'air d'un brave homme simple, sans fiel et sans perfidies. Je suis heureux de pouvoir être un peu utile aux pauvres gens qui l'ont aimé et qui le pleurent. Je t'envoie 100 francs.

Si tu avais quelques jours de liberté, viens donc me surprendre à Etretat. Je pars demain pour ce pays. J'y reste jusqu'au 20 août. Puis je m'absente jusqu'au 10 septembre, et j'y reviens jusqu'à fin octobre.

Tu me ferais grand plaisir.

Je te serre cordialement la main en regrettant de te voir si peu.

MAUPASSANT.

Par son article du *Figaro*, Mirbeau avait donné un sérieux coup d'épaule à Harry Alis.

Je serais bien heureux, avait-il écrit en terminant, si... j'avais pu éveiller dans une âme charitable la pensée d'une bonne action et d'une aide urgente... Il n'est pas possible que l'appel fait en faveur du plus digne des hommes, qui était en même temps le plus beau des talents, reste sans réponse.

Le jour même, Alis recevait la lettre suivante, portant l'en-tête du cabinet du ministre de l'Instruction publique, et signée Henry Roujon:

Mme veuve Hennequin va toucher immédiatement une somme de 300 francs, et avant la fin de l'année, je compte faire une nouvelle proposition en sa faveur. J'ai encore un projet dont il ne faut pas parler encore, pour éviter une déception; j'espère avoir des fonds libres en 1889 sur le crédit des indemnités annuelles. Si oui, nous essaierons de faire donner une petite pension à l'enfant, qui la touchera soit jusqu'à son mariage, soit jusqu'à sa majorité. J'aurais bien du malheur si je ne trouve pas l'occasion favorable d'ici un an. Je suis comme vous aux ordres de Mme Hennequin parce qu'elle est malheureuse et parce qu'elle est la veuve d'un des nôtres (13.

Edouard Rod s'occupait, pendant ce temps, de publier en librairie les essais de l'ami perdu. Après *Quelques Ecrivains francisés*, parurent les *Etudes de Critique scientifique* (Flau-

(13) Lettre inédite, datée Paris, 27 juillet 1888.

bert, Zola, Hugo, Goncourt, Huysmans, etc.), précédées de cette brève préface :

Emile Hennequin, qui avait à un très haut degré le respect de son talent et le respect du livre, n'aurait certainement pas consenti à former un volume d'études plus ou moins hétérogènes, qu'il n'y avait pas de raison péremptoire pour réunir sous un même titre, et qui ne constituent pas un ensemble comme les *Ecrivains francisés.*

Il nous a semblé que prise isolément, chacune des études que nous présentons aujourd'hui offrait un assez haut intérêt pour honorer encore la mémoire d'Emile Hennequin et pour entretenir les regrets de ceux qui ont vu disparaître avec lui une des plus belles intelligences et l'un des plus rares talents de la jeune génération.

Ces regrets furent partagés par Charles Morice, qui écrivait de l'auteur de la *Critique scientifique :*

Il n'appartient plus hélas ! à la *Littérature de tout à l'heure*, à cette littérature où, critique — notre seul critique — et créateur, il eût tenu certes un rang magnifique.

Sur la page de garde des *Etudes de Critique scientifique*, on lisait :

Pour paraître prochainement :

POÈMES EN PROSE

Ils ne parurent jamais. Le succès d'estime remporté par les deux recueils précédents découragea sans doute l'éditeur. Un de ces poèmes en prose, retrouvés par Rod, portait en épigraphe cette amère réflexion d'un poète chinois :

Tandis que moi, derrière le rideau tombé, j'ai pâli sur les manuscrits. Et pourquoi faire vraiment ?

Cette épigraphe eût pu servir aussi d'épitaphe pour le malheureux Emile Hennequin.

AURIANT.

LETTRES ANGLAISES

J. A. Spender: *Fifty Years of Europe*, Cassell. — J. A. Spender: *These Times*, Cassell. — J. A. Spender: *A short History of our Times*, Cassell. — St John Ervine: *If I were Dictator*, Methuen. — Julian Huxley: *If I were Dictator*, Methuen. — G. Ward Price: *In Morocco with the Legion*, Jarrolds. — W. B. Yeats: *The Resurrection*, et *The King of the Great Clock Tower*, Abbey Theatre.

Nous vivons évidemment à une époque de merveilleux désordre. Non pas seulement dans le coin du monde où le hasard nous a placés, mais sur toute la surface de la planète: il semble que nous soyons revenus au tohou-vabohou, au primitif tohu-bohu qui, selon le premier chapitre de la Genèse, régnait sur la Terre avant que Jéhovah n'entreprît d'y mettre de l'ordre, un ordre paradisiaque qui ne dura pas bien longtemps.

Ce n'est plus seulement la confusion des langues, qui empêcha d'achever la Tour de Babel, mais la confusion de tout, confusion des esprits, des doctrines, des méthodes, des idées; c'est une impuissance totale à débrouiller le pêle-mêle, à démêler le désarroi, à coordonner les forces en mouvement. L'homme a déchaîné tant de ces forces qu'il n'en a plus le contrôle, qu'elles s'entre-heurtent inextricablement dans une incohérence, dans des rivalités et des conflits qui les amènent à s'entre-détruire. Il semble bien qu'il ne soit pas de cerveau humain capable d'embrasser le problème dans son infernale complexité, d'en assembler toutes les pullulantes données pour en tirer l'ordre et l'équilibre.

Ce n'est pas que d'excellents esprits ne s'en préoccupent. Dans tous les pays, des efforts puissants sont tentés par des hommes de bonne volonté qui appliquent leur expérience, leur savoir et la lucidité de leur intelligence à la recherche d'une solution. Mr J. A. Spender est un de ces hommes. A l'automne de sa vie, retiré du chaos et des polémiques, sans plus de pessimisme que d'optimisme téméraires, il envisage la débâcle dans l'espoir de découvrir des moyens d'éviter les catastrophes. Il est remarquablement préparé pour cette tâche. Après de fortes études à Oxford, où il eut pour condisciple, entre autres, Asquith, de qui il resta l'ami et rédigea la biographie, Mr J. A. Spender entra dans le journalisme, où il fit une carrière unique. Pendant de longues années, il

dirigea la *Westminster Gazette*, où ses éditoriaux quotidiens étaient des commentaires incomparables des événements du jour, qui lui valaient l'admiration et le respect de tous, amis ou adversaires. Il y apportait une lumineuse clairvoyance, une perspicacité pénétrante, un jugement sûr, une impartialité scrupuleuse.

Aujourd'hui, c'est du haut de cette formidable accumulation d'expérience et de savoir, acquise par une activité et un labeur incessants, qu'il contemple le bouleversement actuel. Qu'il y projette de la clarté est indéniable. A ces questions: Où en sommes-nous? Où allons-nous? il apporte de sagaces et judicieuses réponses. Dans un premier ouvrage qu'il appelle **Fifty Years of Europe,** il trace un tableau magistral des événements survenus au cours de son existence, événements dont il fut le témoin et qu'il commenta au jour le jour; c'est un vaste champ d'étude, un précieux apport à la connaissance de notre temps, et il est souhaitable que les meneurs politiques et autres, de quelque nation qu'ils soient, y cherchent les saines inspirations qu'il contient.

Avoir des idées claires, telle est la constante préoccupation de Mr J. A. Spender. Il s'y efforce si bien qu'il y réussit, et il en fournit une démonstration péremptoire, à coup sûr, dans le bref volume qu'il intitule: **These Times.** On retrouve, dans ces quelques chapitres, la pénétrante intelligence de l'auteur. Prenant pour point de départ les différentes révolutions plus ou moins pacifiques auxquelles nous avons assisté en ces derniers temps, il examine avec une scrupuleuse honnêteté les doctrines, les méthodes et les résultats. Il est certain que l'Europe est infestée de pontifes politiques qui clament à tue-tête des dogmes infaillibles et qui ont recours aux méthodes de la Sainte Inquisition pour les imposer aux incrédules. Théoriciens et dogmatiques bannissent le libre examen et l'indépendance de la pensée. On supprime également la contradiction et les faits existants qui démentent l'infaillibilité des fois nouvelles. Et Mr Spender se demande dans quelle mesure l'Angleterre peut être influencée par ces nouveautés. On ne saurait ici résumer ces substantiels chapitres, ni même citer, comme il conviendrait, les passages essentiels du dernier. Par des raisonnements sévèrement dé-

duits, l'auteur aboutit à cette conclusion que, devant les expériences politiques et sociales qui sont tentées actuellement de toutes parts, chaque nation devrait, pour sa propre gouverne, enregistrer leur marche, noter leur développement, observer leurs péripéties et leurs vicissitudes, afin de pouvoir, au moment voulu, tirer, des résultats pratiques obtenus, des conclusions positives dont l'application sera fructueuse.

En attendant, l'auteur se croit justifié de constater certains effets acquis: quelle que soit l'étiquette dont on les affuble, les politiques d'ordre révolutionnaire qui exigent des bouleversements immédiats et fondamentaux dans les institutions d'un pays sont fatales à la liberté, à la démocratie et au régime parlementaire. Elles rencontrent des obstacles qu'elles ne peuvent surmonter que par la suppression plus ou moins brutale de toute critique et de toute opposition, d'abord dans le Parlement et dans la presse, et ensuite dans la rue et au foyer. A cet égard, le socialisme ne diffère en rien, selon Mr Spender, du fascisme ou du nazisme. La politique soviétique demande une méthode soviétique, tout comme la politique nazi demande une méthode nazi et la politique fasciste une méthode fasciste. Sur ce sujet, il n'est pas de désaveu admissible; aucune réfutation n'est plausible. Si une politique de bouleversement s'impose, elle appliquera, malgré toutes les résistances, la méthode qu'elle implique, et il est possible que, dans la lutte qui s'ensuit, une tyrannie ne triomphe, toute différente de ce que les promoteurs du mouvement attendaient. Mais, qui que ce soit qui l'emporte, le résultat revient au même, et il profite toujours à la minorité, communiste ou capitaliste, selon le cas, dans l'intérêt de laquelle le gouvernement est exercé.

Il se peut, dit encore Mr Spender, que l'humanité soit condamnée à retomber pour un temps dans les idées économiques moyenâgeuses, et dans une intolérance, pire qu'au moyen âge, de toute liberté de penser et de vivre. Il se peut que, dans certaines parties de l'Europe et du monde, la prochaine génération soit destinée à subir une période de persécution politique de même que des générations précédentes ont subi des périodes de persécution religieuse: mais cela verra sa fin. De nouveau surgiront des Pyms et des Hamp-

dens, des Garibaldis et des Mazzinis, des Louis Blancs et des Victor Hugos, qui se feront les champions du vieux libéralisme, et le proposeront à la jeunesse comme une foi nouvelle digne de tous les sacrifices.

Néanmoins, dans un nouvel ouvrage plus récent encore et qui s'avère d'une grande valeur historique, Mr Spender manifeste de sérieuses appréhensions sur l'avenir des systèmes politiques à base de liberté démocratique. Il a écrit cette fois **A short History of our Times,** et rares sont ceux qui pouvaient le faire aussi bien. Un tel ouvrage est précieux. De toutes les périodes de l'histoire, l'actuelle est assurément la moins connue, ou la plus mal connue. Le sujet est particulièrement délicat à traiter, et il est éliminé des programmes de l'enseignement qui doit éviter le danger des discussions et des controverses. Sur les bancs des écoles, les élèves seront familiers avec les siècles passés, voire avec les époques antiques, mais on ne leur enseigne rien de ce qui s'est passé au cours des cinquante dernières années. Cette ignorance peut expliquer, jusqu'à un certain point, le désaccord qui sépare les générations contemporaines, les « vieux » et les « jeunes ». Cependant, comme le remarque judicieusement Mr Spender, il ne s'ensuit pas du fait que les aînés ont commis des erreurs, que les jeunes soient infaillibles.

Ce résumé de l'histoire de notre temps est surtout conçu du point de vue britannique et la place la plus importante est accordée naturellement aux événements d'Angleterre; c'est dans leur répercussion sur la politique et les intérêts britanniques que l'auteur envisage les profondes modifications qui se produisirent pendant la période qu'il décrit. Le colossal développement de l'empire colonial de la France et la croissance formidable de la puissance germanique obligèrent les gouvernements successifs de l'Angleterre à une prudence extrême dans leurs interventions sur le continent. Il fallut renoncer au splendide isolement et conclure des accords avec la France et avec la Russie et une alliance avec le Japon. La guerre sud-africaine révéla à l'Angleterre que sa situation internationale n'était plus la même et que l'Europe de Bismarck et de Guillaume II lui tiendrait tête. Toute la période d'avant guerre forme une fresque brossée à grands

traits nets et précis, et, comme il possède sur la guerre et la période qui suit une documentation de premier ordre, et qu'il les a suivies personnellement de si près ayant été pendant de longues années le confident du premier ministre et de ses amis, Mr Spender résume avec une maîtrise admirable l'invraisemblable enchevêtrement qui constitue l'histoire du monde depuis que le traité de Versailles a eu la prétention de reconstruire l'Europe.

La lecture de ces trois ouvrages est singulièrement instructive pour les Français trop enclins souvent à envisager les problèmes politiques et économiques internationaux sous un angle fâcheusement étroit. Entre nos contemporains spécialisés dans le commentaire des événements quotidiens, Mr Spender compte parmi les mieux informés. A sa prodigieuse connaissance des faits, il ajoute le talent de les narrer d'une façon captivante et de les interpréter avec la plus pénétrante sagacité et une bonne foi qu'on ne prend jamais en défaut.

§

Si j'étais dictateur... Qui donc n'a pas exprimé non pas une fois, mais répété cent fois ce vœu? Car chacun de nous éprouve le naïf besoin d'énoncer des absurdités sans crainte du ridicule. Que penser de l'idée qu'a eue cet éditeur de demander à des auteurs connus de rendre publiques leurs divagations? L'idée nous vaut une série de petits volumes qui portent tous ce titre: **If I were Dictator.** Les deux premiers sont dus à Mr Julian Huxley et à Mr St John Ervine. Mr J. Huxley est un homme de science qui s'est acquis de bonne heure une juste célébrité; Mr Ervine est un auteur dramatique qui tient la férule de la critique théâtrale dans *The Observer*. Et naturellement, ils sont chacun « orfèvres » dans leur spécialité, dès qu'il s'agit de dictature. L'auteur dramatique a un style vigoureux et il énonce avec vigueur des théories pour le moins paradoxales et des mesures souvent saugrenues qu'il s'empresserait d'appliquer dès qu'il serait dictateur. Ces mesures comprennent entre autres l' « élimination » sans anesthésie de certains personnages qui sont les bêtes noires de l'auteur, parmi lesquels on remarque Bernard Shaw.

Mr Julian Huxley exercerait une dictature scientifique. Toute liberté serait éliminée, mais il conserve le Parlement comme une sorte d'usine à paroles où siégeraient les gens qui éprouvent le désir irrésistible de parler sans agir et d'émettre des idées irréalisables; du reste, dès qu'ils chercheraient à faire du prosélytisme ou tenteraient d'appliquer leurs sornettes, ils seraient « éliminés » par des moyens sûrs et rapides. L'Etat serait livré à la compétence de spécialistes réunis en commissions et comités se livrant à d'incessantes expérimentations sur le commun des mortels. Agréable perspective! La presse vient d'annoncer que Mr Julian Huxley succédera à sir Peter Chalmers Mitchell à la direction du Jardin zoologique. Il aura là tout un domaine où procéder à ses expériences. On exhibe tous les jours au public, sur une pelouse, quatre chimpanzés qui s'assoient à table et prennent le thé avec leurs gardiens. Les curieux qui sont foule sont prudemment maintenus fort à distance et les animaux sont solidement enchaînés. Ces précautions seraient peut-être bonnes à prendre avec les dictateurs?

La lecture de ces fantaisies procure un moment d'agréable et innocente distraction, et elle laisse l'impression, avouons-le, que notre malheureux monde n'est peut-être pas aussi mauvais qu'on voudrait le faire croire et que sa réorganisation, même scientifique, ne l'améliorerait guère. D'ailleurs, rassurons-nous, il est assez peu probable que nos prétendants à la dictature aient quelque chance d'y parvenir; et, même s'ils y réussissaient, ils feraient comme les autres dictateurs qui, avant, exposent des doctrines, des théories, des plans et des projets, dont ils constatent, après, qu'aucun n'a la moindre valeur pratique; ce dont ils ne se chagrinent pas outre mesure, car l'exercice du pouvoir a des charmes et des avantages qui compensent leur désillusion, s'ils en ont, et leur permettent de la trouver légère.

§

On a publié en anglais, sur la Légion étrangère, un grand nombre d'ouvrages dont une grande part n'étaient que des diatribes aussi violentes qu'inexactes. Aussi convient-il de signaler **In Morocco with the Legion,** où cette phalange

unique au monde est présentée sous son véritable aspect, sans défiguration ni en bien ni en mal. L'auteur, G. Ward Price, est un journaliste fameux qui fut autorisé à suivre les dernières opérations militaires qui ont abouti à la soumission des tribus dissidentes, à l'occupation de l'Atlas et à la pacification définitive du Maroc. Espérons qu'il n'y a plus de « bled siba ». C'est l'histoire de toute la campagne racontée de façon passionnante, non seulement avec la part prépondérante qu'y prit la Légion, mais aussi avec les mœurs et les coutumes des Berbères insoumis, des incidents et des tableaux d'un pittoresque unique, tout cela présenté avec l'accent de la vérité, de l'impartialité et un réalisme qui vivifie le récit.

§

En devenant un Etat libre, l'Irlande a repris possession de quelques-uns des écrivains qui sont nés sur son sol, et elle n'en a guère de plus illustre que le poète W. B. Yeats, dont elle fit un sénateur, et qui, en 1923, reçut le prix Nobel de littérature. Un autre de ses fils, George Moore, l'honore également, mais il lui fut impossible de se réacclimater parmi ses compatriotes et il revint à Londres d'assez mauvaise humeur après un séjour de plusieurs années dans son île natale.

A l'encontre du romancier, le poète avait gardé un contact plus fréquent avec l'Irlande, et plus intime aussi, car la plupart de ses poèmes s'inspiraient du folklore celtique; l'œuvre de Yeats est en grande partie baignée de cette « Celtic glamour » qui lui conserve son caractère spécialement irlandais, alors qu'une part infime seulement de l'œuvre de George Moore, mais non la moins intéressante, est inspirée par la verte Erin. L'étude de Blake et des légendes féeriques irlandaises a amené Yeats à un profond mysticisme; parti du naturalisme des Goncourt et de Zola, George Moore arriva, avec son ami Edouard Dujardin, aux sources du fleuve chrétien, mais il en vit plus le côté légendaire que le côté mystique.

Tous deux, le romancier et le poète, furent préoccupés d'art dramatique. Yeats fut un des fondateurs à Dublin de

l'Abbey Theatre qui révéla J. M. Synge, entre autres. Lui-même y fit représenter la plupart de ses productions et tout récemment encore on y joua pour la première fois deux de ses nouvelles pièces en un acte. L'une, **The Resurrection,** se passe « dans l'antichambre d'une maison près de Jérusalem » où se rencontrent un Grec et un Hébreu. Celui-ci garde l'entrée d'une salle où les onze disciples du Christ attendent le retour que le Maître leur annonça avant d'être crucifié. Le Grec exprime sa conviction que le Christ n'a jamais été qu'un fantôme et il n'est détrompé que lorsqu'il place sa main sur la poitrine de Jésus, personnage voilé, et qu'il s'écrie : « Je sens battre le cœur du fantôme! » S'il faut en croire son nom, Leventhal, l'acteur qui représentait l'Hébreu, était particulièrement qualifié pour son rôle, qu'il joua avec une rare perfection, de même que le rôle du Grec fut remarquablement rempli par l'acteur Denis Garey.

De sa seconde pièce, intitulée **The King of the Great Clock Tower,** Yeats prévient, dans la préface, qu'il a eu recours au même symbole qu'Oscar Wilde dans *Salomé*. Il s'agit d'un roi et d'une reine devant qui comparaît un poète vagabond qui, bien que ne l'ayant jamais vue, a chanté la reine comme la femme la plus belle et la plus adorable en ce monde, faisant vœu qu'avant la fin de l'an, il le lui chanterait à elle-même, et qu'elle danserait pour lui et lui baiserait les lèvres. Le roi ordonne que le vagabond soit décapité, et quand l'exécuteur rapporte la tête, un chant s'exhale de ses lèvres, la reine se met à danser, donne le baiser et le vœu est accompli. Admirablement mis en scène et interprétés par de véritables artistes, ces deux drames ont produit sur le public une profonde impression. Mme Ninette de Valois joua et dansa de façon séduisante le rôle de la reine et Mr F. J. McCormick composa un roi superbe et dominateur. Les beautés du texte ne perdirent rien par la diction de ces acteurs, attentifs à le mettre en valeur pour un auditoire sensible à la belle prose.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Nicola **Moscardelli**: *La Vita ha sempre ragione*, Vallecchi, Florence. — Bino **Sanminiatelli**: *Arnaccio*, Vallecchi, Florence. — Silvio **Salvagno**: *Ombre sul Sole*, Vallecchi, Florence. — Mario **Mascardi**: *Innanzi il Giorno*, Vallecchi, Florence. — Galeazzo **Severi**: *Chiaroscuro*, Vallecchi, Florence. — Felice **Orsini**: *A Vent'anni*, Vallecchi, Florence. — Luigi **Bartolini**: *L'Orso*, Vallecchi, Florence. — Alfredo **Fabietti**: *Festa in Famiglia*, Vallecchi, Florence. — Massimo **Lely**: *Stagioni al Sirente*, Vallecchi, Florence. — Marise **Ferro**, *Barbara*, Mondadori, Milan. — Ercole **Rivalta**: *La Comedia Eterna*, Campitelli, Foligno. — Mercede **Mùndula**: *Sardegna*, Nemi, Florence. — **Cilly**: *Sinfonie Alpestri*, Psiche, Rome.

On a vu fréquemment une firme éditoriale au service d'une école littéraire. Et ce fut un moment le cas de la maison Vallecchi quand elle accueillit et recueillit les auteurs du groupe de la *Voce*. Est-il possible aujourd'hui de retrouver une certaine unité d'école dans la collection des *Prosateurs italiens contemporains* publiée par le même Vallecchi? Il ne faudrait pas pousser trop loin les choses; mais, somme toute, une même vue a présidé au choix qui semble avoir été fait selon un certain toscanisme, bien que la plupart de ces auteurs ne soient pas toscans de naissance.

Ainsi Nicola Moscardelli est des Abruzzes; mais il fut, à dix-neuf ans, le dernier venu du grand groupe florentin, et il lui reste quelque chose de la fréquentation de Palazzeschi. On s'en aperçoit dans **La Vita ha sempre ragione.** D'avoir été un temps le benjamin des lettres italiennes lui a fait conserver une grande fraîcheur d'esprit, et il est resté poète. Il garde de son compagnonnage avec Palazzeschi une vue ironique sur le monde; mais, et c'est sa marque propre, sans aucune amertume. Il n'a pas cette sorte de dureté métallique que l'on trouve chez Bontempelli. C'est un optimiste. Le titre de son livre le prouve; gros livre, un roman fleuve, selon l'expression à la mode; mais Moscardelli est du petit nombre de ceux qui peuvent sans danger nous présenter un volume d'un demi-millier de pages. Il a de la culture philosophique, et son livre est établi sur une pensée fort au-dessus du commun d'idées dont se contentent aujourd'hui beaucoup trop d'écrivains. La vie, non pas la prendre paresseusement comme elle est, mais la fixer de même qu'un arbre est fixé par ses racines, telle est la leçon que propose l'un de ses personnages aux membres d'un club de rescapés du suicide

qui vont se mettre à collaborer avec cette vie qu'ils ont commencé par mal comprendre. Oui, *la Vie a toujours raison.* N'y a-t-il pas là aussi une parenté avec l'expérimentalisme de Soffici?

Les intentions toscanisantes de Bino Sanminiatelli, dans **Arnaccio,** sont indéniables. Il nous donne une série de *bozzetti,* de petits tableaux, et ceux qui traitent la Toscane sont tous excellents. L'accent, bien qu'accusé, y est naturel et nous fait remonter à Paolieri et à Fucini. Sans doute trouve-t-on là les meilleures pages que l'auteur ait écrites. Son tableau du Chianti, *une Région féodale,* son chapitre sur Pise sont vraiment anthologiques; et on peut admirer qu'il ait dit des choses toutes nouvelles sur des pays dont tant de gens ont parlé déjà. C'est qu'il les connaît profondément.

Silvio Salvagno aussi est toscan. Il est né à Pistoia, et **Ombre sul Sole** est son premier livre. On y trouve la fraîcheur qui devrait être le propre de la jeunesse, mais que trop de jeunes dédaignent pour prendre un air de roués qu'ils pensent avantageux. *Ombre sul Sole* est une idylle à double intrigue et bien composée. L'auteur a incontestablement du talent. Nous pouvons attendre de lui des œuvres intéressantes.

Nous n'avons malheureusement plus rien à attendre de Mario Mascardi, mort l'an passé en pleine jeunesse. Son dernier roman, **Innanzi il Giorno,** fait preuve de grandes qualités. C'est une élégie idyllique d'un charme fort prenant qui se déroule en pays toscan. Mario Mascardi est un disciple de d'Annunzio, mais continuateur plutôt qu'imitateur. Il fallait un talent plein d'audace et de franchise pour réadapter en rendu moderne la fameuse page de *l'Innocente* sur les hirondelles.

G. Galeazzo Visconti et Felice Orsini en sont aussi à leurs débuts littéraires. Le premier, avec **Chiaroscuro,** animé par la curiosité neuve de la jeunesse, a essayé de lancer de grands coups de sonde dans les problèmes de la destinée humaine. Et, bien que sa philosophie apparaisse quelquefois un peu facile, il a des pages d'une analyse déjà fort serrée, par exemple celles sur la femme qu'il appelle *l'Indifférente.*

Felice Orsini, lui, a voulu, dans son court volume, **A vent'**

anni, nous donner une fantaisie plus libre, quelque chose dans la technique des écoles modernes. C'est toujours le *lasciatemi divertire* de Palazzeschi, le jeune homme que le spectacle du monde amuse encore. Le chapitre sur Florence est d'un brio plein de mouvement et de traits justes.

Un excellent livre est **L'Orso,** de Luigi Bartolini. Lui aussi, littérairement, a de proches ascendants toscans. Son livre est une suite de tableaux, de petits poèmes dont la structure et l'intérêt s'élèvent fort au-dessus de l'habituel *bozzetto.*

Alfredo Fabietti et Massimo Lely ne sont pas des débutants. Le premier est déjà fort connu comme polygraphe, mais **Festa in famiglia** est son premier livre d'imagination. C'est un recueil de nouvelles bien construites, et le ton calme avec lequel elles sont contées fait passer ce que leur fond a parfois de cruel. De même Massimo Lely qui a déjà beaucoup écrit sur la politique et l'histoire nous donne aujourd'hui, avec ses **Stagioni al Sirente,** un tableau très largement brossé de la vie paysanne. La saveur géorgique y est intense, parce que l'œuvre, inspirée par la connaissance directe des travaux campagnards, est exempte de toute convention, et surtout de ce pseudo-naturisme qui ne voyait que l'ordure comme seule réalité dans le monde. Un sujet éternel, comme la moisson, apparaît ici renouvelé en des pages d'une belle puissance.

J'ai dit, l'an dernier, tout ce que *Disordine,* le premier roman de Marise Ferro, nous promettait. A vrai dire, il y avait là plus qu'une promesse. On ne pouvait reprocher à cette œuvre qu'un certain défaut de composition; mais il était largement compensé par une attachante sensibilité ainsi que par une précision d'analyse étonnante chez une aussi jeune débutante. Nous attendions avec curiosité une seconde œuvre. Si deux points déterminent une droite, deux livres peuvent suffire à indiquer la direction que prendra une carrière littéraire. **Barbara** procède bien de *Disordine.* Voici les traits communs: un pessimisme qui s'exprime par la mélancolie du ton plutôt que par l'amertume, et une connaissance fort aiguë de la psychologie des adolescentes lorsqu'elles se muent en jeunes filles. Sujet délicat que seules les femmes peuvent aborder. Il a été traité ces dernières

années par Christa Winsloe, et tout récemment par Mme Jean Galzy dans *Jeunes Filles en serre chaude.* Marise Ferro, dans un certain sens, va plus loin que ses deux consœurs. Elle exprime tout le drame de conscience de la jeune fille moderne. Encore est-ce drame de sa destinée que je devrais dire. La mue d'adolescente à jeune fille s'accomplit péniblement, mais elle se fait. Il semble que toute l'énergie vitale de ces petites en soit épuisée: elles ne peuvent ensuite arriver à devenir des femmes. C'est l'implacable rançon de la liberté qu'elles se montraient, naguère, si satisfaites d'avoir conquise. Car les jeunes filles de Marise Ferro sont des libérées. Elles ne connaissent nulle contrainte familiale ni sociale, et il n'est pas facile de découvrir les cadres moraux de leurs idées. Sans doute faut-il interpréter tout cela comme valeur de symbole. Plus tard, Marise Ferro nous décrira fort bien les transformations d'une femme de trente ans. Elle n'en est pas encore à ces expériences. En attendant, nous pouvons noter les différences qu'il y a entre elle et les femmes de lettres des époques précédentes: elle ne travaille pas selon les à-coups d'une sensibilité qui reste toute dans le ton, mais par une analyse dont la lucidité arrive parfois à nous effrayer. Conseillons, pour finir, à l'auteur qui certes n'est pas prolixe, d'être encore moins discursive et d'aller à une technique d'un condensé plus moderne.

Les femmes de lettres, à toutes les époques, sauf de très rares exceptions comme Cécile Sauvage, ont toujours incliné au pessimisme réaliste. L'idéalisme optimiste appartient plutôt aux hommes. Ainsi, **La Comedia Eterna** d'Ercole Rivalta est une féerie souriante et tendre où nous retrouvons Merlin et Viviane. Cette fantaisie est d'une grande délicatesse de touche, et elle recouvre une observation pleine d'indulgence. C'est un livre d'un grand charme, et qui dénote beaucoup d'équilibre.

La littérature sur la Sardaigne, bien qu'abondante, est peu connue du public. Un livre sur la Toscane ou sur Venise trouve toujours des lecteurs. Tandis que la Sardaigne est terre réservée: seuls ses fils la connaissent bien. Et cependant, le meilleur livre que j'aie lu sur l'île est de langue française, et il fut écrit par un Savoyard, Félix Despine, qui,

du temps du royaume sarde, avait été sous-préfet de Cuglieri. Il aima beaucoup ses administrés et leur terre; et, à son retour, il publia hors commerce ses *Souvenirs de Sardaigne*, dont je ne connais que quatre exemplaires, compris celui de notre Bibliothèque Nationale. J'ai appris avec étonnement qu'il ne s'en trouvait aucun en Sardaigne. Il est souhaitable que cette lacune soit comblée. C'est à quoi je pensais en lisant une excellente plaquette de Mercede Mundula, **Sardegna,** où l'auteur retrace avec profondeur et amour la physionomie de son île natale; et en ses qualités morales, surtout. La femme a toujours pris la plus grande part à la vie sarde, je dis à la vie spirituelle et publique. Mercede Mundula, en ses dernières pages, montre justement que ce fut une femme, Eleonora d'Arborea, qui poussa au plus haut degré les vertus de son peuple.

Signalons enfin les **Sinfonie Alpestri,** de Cilly, recueil de poèmes en vers et en prose sur la montagne et qui mérite d'occuper une belle place dans la littérature alpine d'imagination, laquelle, en l'espèce, connaît trop peu d'œuvres de cette valeur.

PAUL GUITON.

LETTRES CATALANES

Une enquête de la *Revista*. — Joan Maragall: El *Hecho y el Derecho*. — Thomas Garcés: *Notes sobre Poesia*. — Pere Coromines: *Pina, la italiana del Dancing*. — Fondation Bernat Metge: *Lettres de Pline le Jeune à Trajan*.

L'année 1933 a été à la fois celle du souvenir de Raymond Lulle et du centenaire de la Renaissance catalane. A cette occasion, la **Revista** a proposé cette **enquête:** « Comment avez-vous été initié aux lettres catalanes? Quel idéal avez-vous servi? » Nombreuses sont les réponses. Le romancier Prudenci Bertrana déclare qu'il écrivait dans sa jeunesse un castillan de cinquième zone. Il doit son initiation à J. Morato, un ouvrier boulanger qui est devenu rédacteur à la *Veu*. Bertrana fut surtout ébloui d'apprendre que le romancier Narcis Oller était en correspondance avec Zola. Et cela décida de la carrière d'un écrivain qui garde une plaisante allure barbare. Non moins édifiante est la réponse du poète ultraïste Sanchez-Juan, dans sa candeur équivoque. Des ima-

ges religieuses où se trouvaient imprimées des poésies de J. Verdaguer l'ont poussé à découvrir à son tour une imagerie inédite. L'enquêteur proposait encore: « Que pensez-vous de l'état présent? » Les réponses ont heureusement limité cette question ambitieuse. De l'état présent de la langue, a pensé Maria Teresa Vernet. « Le catalan, dit-elle, souffre d'un excès d'épuration. » Pour éviter le localisme, on tombe dans un faux universalisme. On écrit un catalan émasculé. Mais de telles affirmations demandent à être étayées de quelques preuves. De toute évidence, le catalan neutre a fait son apparition avec la littérature d'information. Mais aussi la langue a maintenant dépassé l'âge critique. On s'en rend compte en parcourant l'anthologie des initiateurs de la Renaissance. Elle ne réunit que des écrivains assez pauvres dans leur virtuosité provinciale. J'ajouterai qu'il faut avoir quelque courage, à moins d'avoir la foi, pour lire à haute voix une pièce aussi fameuse que l'*Ode à la Patrie,* d'Aribau. J'en parle par expérience. L'Ode d'Aribau n'était pas dépourvue de nouveauté en 1833. Cent ans après, sa grandiloquence pèse sur une langue informe et ce « monument » a moins de solidité que la Cantilène de sainte Eulalie.

La *Revista* a également demandé à quelques écrivains de dire le souvenir le plus agréable de leur vie littéraire. La réponse de Victor Català mérite d'être remarquée. Elle assure qu'elle a écrit en toute simplicité et fort jeune les premières narrations des *Dramas Rurals,* en ne cédant qu'à l'intuition et à la nécessité de l'invention. Ces œuvres se sont formées en elle comme par enchantement — elle dirait presque *ex nihilo* — et elle n'a pas voulu en altérer la vérité originelle par les artifices de la composition. Ces récits parurent immoraux. Elle s'en étonne encore. La vérité est qu'ils n'ont rien de commun avec les paysanneries de Trueba ou de Fernán Caballero et qu'on y sent circuler les ténèbres de l'Espagne noire. La réponse de Joaquim Ruyra, le conteur visionnaire de Blanes, révèle, comme on pouvait s'y attendre, un véritable humour franciscain, à la fois ébloui et placide. Il déclare avoir obtenu des récompenses supérieures à ses mérites. Certes, les gains de son travail sont loin de représenter ceux d'un pauvre cordonnier, mais la pauvreté n'est-elle pas une

chose exquise? Je bénis la Providence, dit-il. Sa Sagesse a permis que le bénéfice de mes œuvres suffise à ma provision de tabac, qui s'évapore en fumée odorante comme l'encens. Le régionalisme — mais donnons à ce mot le sens le plus pur — est, comme on voit, l'école de la résignation.

Joan Maragall, le plus original des poètes catalans, est aussi un grand prosateur espagnol, selon l'opinion de Miguel de Unamuno, et comme le révèle la publication de ses œuvres complètes. Ce côté de son talent est ignoré parce qu'il l'a confié au journal, mais il y révèle un esprit extraordinairement attentif. Souhaitons que les historiens de la littérature espagnole n'oublient plus son nom dans le chapitre de la génération de 90. Le livre que je signale aujourd'hui, **El Hecho y el Derecho,** est un recueil d'articles de droit et de morale. Ils peuvent paraître sévères, ces articles qui s'attachent aux plaies sociales de l'Espagne; ils n'ont rien perdu de leur acuité; ils tracent un tableau toujours actuel de la vie péninsulaire. L'un des plus étonnants est celui qui est consacré aux Batuecas (1893), Maragall y note avec une étrange énergie des survivances féodales dans quelques pauvres vallées d'Extremadure. Pages véhémentes, d'une peinture pessimiste, presque désespérée, où se répand le parfum amer des buis, où surgit un sentiment messianique de douloureuse attente.

Une conclusion s'impose après cette lecture, et c'est que Maragall le méditerranéen a vécu intensément la vie de l'Espagne, de toutes les Espagnes. Ainsi s'explique la complexité apparente de son œuvre et l'admiration qu'elle a pu inspirer à Miguel de Unamuno.

Notes sobre Poesia. J'approuve Tomas Garcés de ne pas avoir écrit de longs discours sur la poésie, bien que ce soit une matière qui les appelle trop facilement. Il ne se perd point dans les dédales du raisonnement. Il tend au contraire à s'établir dans ses positions avec une discrète fermeté. Un livre de critique est supportable à la condition d'aller à l'essentiel. Celui-ci ne retient que des aspects choisis et qui lui agréent. Toute son attention se porte à découvrir, à souligner des vers de diamant, et dans le domaine de l'esprit à retrouver les voies parallèles du rêve et de la foi. Cependant

il pose çà et là des questions peu faciles à résoudre. Il est presque insidieux de noter que Guimerà, le dramaturge populaire, a également écrit des vers idylliques. Pourquoi cette veine s'est-elle soudainement tarie? Quelle cause secrète a éloigné Guimerà de la poésie idyllique?

Tomas Garcés ne répond pas. Mais qui ne voit qu'il nous a ainsi placés au cœur mystérieux d'une œuvre ? Ailleurs, le seul pouvoir évocateur d'un mot devient le centre de ses observations. Il interroge: Quel était donc l'aspect de Castelvecchio di Barga où vécut Pascoli? Est-il nécessaire de connaître le village? Ne le voit-on pas dans les vers crépusculaires du poète italien? Et encore, ne suffit-il pas pour assurer la grandeur d'une poésie que l'atmosphère d'un seul village y paraisse couler?

L'un des thèmes essentiels qui hantent le critique est le thème inévitable de la mort. C'est pourquoi il rapproche Villon de G. Manrique. Il cherchera dans Villon des motifs de l'absoudre. Il lui sera pardonné dit-il, à cause de la mélancolie que lui inspirait la certitude de la mort et pour avoir écouté la cloche de Sorbonne « qui toujours, à neuf heures, sonne le salut que l'ange prédit ». La critique de Tomas Garcés est non moins fine et pertinente et rigoureusement organisée malgré son tour rapide lorsqu'elle s'applique à la poésie moderne. Nullement surréaliste quand tout le monde s'essaye à le devenir, il constate l'éternité des thèmes. Destin, bonheur, temps, amour, mort, la poésie n'est qu'une modulation autour des mêmes mots et telle est sa position éternelle.

Pina, la italiana del Dancing. Pere Coromines s'est montré parfois inégal dans une œuvre abondante. Le tourbillon de l'après-guerre l'a visiblement sollicité. Il a parfois dépassé sa propre mesure. Chaque écrivain a la sienne, et s'il la dépasse le sentiment qui l'en avertit est beaucoup trop léger. Mais en écrivant cette nouvelle, Pere Coromines a voulu se limiter; aussi le dessin en est-il parfait.

Il a donc imaginé une jeune Italienne qui vit à Barcelone et qui, pour l'amour d'un vieillard, se détache de son amant. L'histoire pleine de tournoyante vivacité au début s'apaise en notes rustiques, dans un village d'Italie, après la mort de Pina. Tant de tumulte ne faisait pas prévoir cette mélan-

colie ensoleillée. Parce qu'elle sait joindre insensiblement ces notes extrêmes, la nouvelle de Pere Coromines me paraît d'un art accompli.

Parmi les dernières publications de la Bernat Metge, je veux signaler les **Lettres de Pline le Jeune à Trajan.** Pline les écrit de Nicomédie où il séjourne durant deux années comme légat impérial. Il consulte l'empereur sur toutes les œuvres d'intérêt public et nous donne le vivant tableau de ses soucis d'administrateur. Trajan lui répond avec une concision impériale, avec sollicitude et même avec bonhomie. Pline arrive à Ephèse et il informe son maître qu'il veut gagner la province, soit avec des navires, soit avec des véhicules. Trajan l'approuve: « Tu as bien fait, mon très cher Secundus, de m'envoyer de tes nouvelles. J'ai appris avec un grand intérêt par quelle voie tu es parvenu à la province. Tu as agi sagement en te servant soit de navires, soit de véhicules, suivant que le conseillaient les circonstances. » Et le reste est à l'avenant. Il n'est pas de meilleure leçon d'histoire.

JOSEPH-S. PONS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Henry Allizé : *Ma Mission à Vienne;* Plon. — Egidio Reale : *L'Italie;* Delagrave. — Pierre Lyautey : *Révolution américaine*. Hachette. — Herbert Tingsten : *Les pleins Pouvoirs;* Stock. — Henri de Montfort : *Les nouveaux Etats de la Baltique*, avec une préface de Charles Dupuis, membre de l'Institut. Pedone, éditeur, 1933.

Après sa mise en retraite, M. Allizé, ancien ambassadeur de France à Berne, s'occupa à écrire ses mémoires. Il les fit commencer avec son envoi à Vienne, en mars 1919, comme chef de la mission qui devait se rendre compte de la situation exacte de l'Autriche, voir s'il était encore possible d'empêcher son rattachement à l'Allemagne et examiner ce qui pourrait être fait à cet égard.

Cette mission avait été décidée sur la demande de la Commission des affaires étrangères de la Chambre, et particulièrement de MM. Barthou et Franklin-Bouillon. Jusqu'alors, Clemenceau avait désiré écarter toute initiative française dans la question autrichienne. Il détestait et méprisait l'Autriche. Avant la guerre, il avait été un collaborateur régulier

de la *Neue Freie Presse* et l'on avait appris depuis que les collaborations de ce genre constituaient le procédé le plus usuel pour créer des sympathies autour de la double Monarchie.

M. Allizé dut le choix dont il fut l'objet à la valeur des renseignements qu'il avait envoyés précédemment de Munich et de La Haye. Il fut informé le 15 mars 1919 de sa nomination et invité en même temps à prendre au plus vite possession de son nouveau poste. Ayant réuni de nombreux collaborateurs, dont les plus marquants étaient M. Romieu et M. René Pinon, il partit avec la plupart d'entre eux le 28 mars; le 30, il arriva à Vienne. Il trouva la ville morne, les chaussées défoncées et les maisons mal entretenues; mais, à la différence de ce qui s'était passé en Allemagne, les Français établis avant la guerre n'avaient été ni incarcérés, ni molestés.

Le gouvernement alors au pouvoir était composé de chrétiens-sociaux et de socialistes, mais c'étaient les seconds qui dominaient: le chef de l'Etat Seitz, le chancelier Karl Renner et le ministre des Affaires étrangères Otto Bauer étaient socialistes. Bauer était un partisan fanatique de l'Anschluss; on pouvait au contraire espérer s'entendre avec Renner, « bon Autrichien, avec le tour d'esprit optimiste et humoristique qui est propre aux Viennois ». Ce qui faisait la force du mouvement de l'Anschluss était que ses partisans cherchaient à faire croire aux Autrichiens que leur pays ne pouvait subsister par ses propres moyens. M. Allizé s'efforça de leur persuader le contraire et y réussit.

Les manifestations qui se produisirent en notre faveur étaient pour la plupart si spontanées et si vives, dès les premiers jours de notre arrivée, que le Chancelier crut nécessaire d'intervenir pour arrêter le mouvement.

Allizé n'était cependant pas soutenu par les Italiens dont beaucoup à cette époque professaient qu'il leur serait utile de devenir des voisins de l'Allemagne; leur susceptibilité fut même éveillée par une proposition anglaise tendant à maintenir pendant cinq ans tous les anciens territoires de la Monarchie dans une union douanière; Allizé ne pouvait

donner aucun espoir aux Autrichiens au sujet de leur rêve de s'annexer la Bohême allemande et de conserver le Tyrol Méridional. Ce qui, du reste, préoccupait surtout les esprits à cette époque, était le bolchevisme; il venait de s'établir en Hongrie avec Bela Kun; un mouvement pour l'établir à Vienne fut esquissé par les marins de l'ancienne flotte autrichienne le 30 mars; aussi, sauf parmi les socialistes, on souhaitait généralement que les Alliés envoyassent des troupes à Vienne pour y maintenir l'ordre.

Le 12 mai, Renner partit pour Saint-Germain y recevoir communication des conditions de paix, mais quand il arriva, les Alliés ne s'étaient pas encore mis d'accord à leur sujet. Ce ne fut que le 2 juin qu'elles furent remises à Renner:

> Elles dépassaient, à tous les points de vue, la dureté à laquelle pouvaient s'attendre les pires ennemis de la nouvelle Autriche.

L'accablement fut général en Autriche quand on les apprit. Renner demanda, au nom de l'équité, des modifications, et comme les Italiens étaient arrivés à reconnaître l'intérêt qu'il y avait à maintenir une Autriche indépendante, il put obtenir des modifications économiques importantes; de plus, tandis que, d'après les propositions du 2 juin, la plus grande partie de la Carinthie, avec Klagenfurt, sa capitale, paraissait devoir échoir à la Yougoslavie, le traité du 20 juillet établit un plébiscite qui maintint à l'Autriche la partie contestée.

A ce récit, M. Allizé put joindre une dissertation sur le fameux incident des lettres de l'empereur Charles au prince Sixte; la mort l'empêcha malheureusement de pousser plus loin la rédaction de ses intéressants mémoires.

Le livre de M. Egidio Reale sur **L'Italie** appartient à la classe des précis. L'auteur, dans ses 118 premières pages, étudie assez sommairement les bases géographiques de l'Italie, son évolution politique depuis un siècle et la façon suivant laquelle le fascisme est arrivé au pouvoir et s'y est comporté. Il décrit ensuite l'Etat fasciste et sa réforme syndicale et corporative. Des documents (pp. 119-156) terminent le volume. M. Reale n'a évidemment pas de sympathies ardentes pour le régime fasciste, il l'a décrit comme il l'a vu : ennemi

« de ce qui a fait l'honneur et la grandeur de notre civilisation ».

Dans son livre sur la **Révolution américaine,** M. Pierre Lyautey a consigné les observations qu'il a faites au cours d'un voyage aux Etats-Unis. La manière de M. Lyautey est fort semblable à celle de M. Henri Béraud. Comme lui, il tire des conclusions tranchantes de l'expression d'un visage, de l'aspect d'une foule, d'un paysage ou d'un monument, ou de quelques explications qu'on lui a données. Mais comme M. Béraud, il a le talent de présenter d'une façon claire, saisissante ou pittoresque tout ce qu'il voit, entend, raconte ou veut faire comprendre. Si vous voulez avoir une idée un peu précise de la crise aux Etats-Unis et de ce qui est fait pour y porter remède, lisez le livre de M. Lyautey; vous ne vous ennuierez pas et vous serez renseignés.

La lenteur avec laquelle les assemblées parlementaires votent les lois a amené dans plusieurs pays l'octroi momentané au gouvernement de **Pleins Pouvoirs** pour faire face à des nécessités urgentes. Un savant suédois, M. Tingstén, publie un savant ouvrage sur cette question de l'*expansion des pouvoirs gouvernementaux pendant et après la grande guerre*. C'est un ouvrage qui épuise le sujet, à la fois au point de vue juridique et politique.

EMILE LALOY.

§

Un des rêves qu'avaient caressés en Russie, bien avant la grande guerre, certains esprits fort distingués, était de transformer l'Empire des tsars en un Etat confédéré sous le sceptre des Romanof. On préconisait cette réforme dans l'espoir de faire cesser, ou tout au moins atténuer, la tension qui existait à l'état latent entre le gouvernement tsariste et les diverses populations autochtones des marches occidentales de l'Empire. En octroyant l'autonomie administrative, juridique et économique à la Pologne, aux provinces baltes, à la Géorgie, à l'Arménie et même à l'Ukraine, dans le cadre de l'Empire, on voulait espérer les rattacher par le cœur à la Russie proprement dite et briser ainsi leurs velléités d'indépendance ou simplement effacer leur mauvaise humeur. Mais comme la propagation de ce projet d'un Em-

pire confédéré pouvait être puni par l'emprisonnement ou par le bannissement, car on le considérait en haut lieu comme une atteinte à la sécurité de l'Etat et même comme un crime de lèse-majesté, rien ne fut fait dans cet ordre d'idées et le projet resta à l'état de rêve. Mais un rêve de plus, cela, en Russie, n'avait pas d'importance.

Cependant, il n'est pas sûr qu'une concorde parfaite aurait régné entre le pouvoir central et les allogènes de l'Empire, si même ils eussent reçu une autonomie complète. L'histoire avait appris à ces derniers à se méfier grandement de la parole des dirigeants de l'Empire. Le cas de la Finlande, plus encore que celui de la Pologne, était là pour les retenir sur la pente d'une confiance aveugle dans les promesses de Pétersbourg. En 1809, l'empereur Alexandre avait dit aux représentants élus du peuple finlandais, à l'ouverture solennelle du Parlement de Borgo:

> J'ai promis de maintenir votre constitution, vos lois fondamentales; votre réunion ici vous garantit ma promesse.

Oui, mais ses successeurs ne tinrent aucun compte de ces paroles et on sait ce que devinrent les libertés finlandaises sous le triste règne de Nicolas II.

Quant à ce qui concerne les provinces baltiques, c'est-à-dire l'ancienne Courlande, Liflande et Estlande, on peut dire que le gouvernement impérial russe n'eut jamais envers eux une ligne de politique bien définie. Tantôt il protégeait les autochtones, tantôt les barons de souche allemande, tantôt les Russes orthodoxes contre les Esthoniens et les Lettons protestants. Quand, après la guerre russo-japonaise, il y eut des troubles en Livonie, dirigés principalement contre les barons, possesseurs de vastes latifundias, Pétersbourg envoya des troupes pour protéger les barons et mettre à la raison les Lettons. Les barons ne surent aucun gré au gouvernement russe pour ce geste; par contre les Lettons, qu'on avait fortement maltraités, n'oublièrent jamais les sévices qui avaient été exercés sur eux.

Mais vint la grande guerre. Alors, ce furent les barons que Pétersbourg suspecta, et ce sont eux que la presse nationaliste russe traîna dans la boue, quoique bon nombre de ces

barons versassent leur sang pour la patrie russe. Ainsi Pétersbourg ne sut que mettre tout le monde contre lui, aussi bien par son manque de doigté et par l'étroitesse de ses vues que par sa résolution opiniâtre de ne faire aucune concession d'ordre politique. Et il est probable que les choses seraient restées encore longtemps dans l'état où elles se trouvaient à la veille de la grande guerre, si celle-ci n'avait pas engendré la révolution qui détrôna Nicolas II. Cependant il est fort risqué, à notre avis, d'affirmer, comme le fait M. de Montfort, dans son ouvrage **Les nouveaux Etats de la Baltique,** que c'est uniquement grâce à leur patriotisme et leur énergie que les Esthoniens, Finlandais, Lettons et Lithuaniens purent se constituer en Etats indépendants. Nous ne voulons nullement mettre en doute leur patriotisme qui, nous le savons, est grand, ni rabaisser leur énergie. Cependant tout cela n'aurait pas suffi, nous semble-t-il, pour en faire des unités politiques viables, n'eût été la volonté de certaines grandes puissances, et aussi l'extrême faiblesse du gouvernement russe né de la révolution. L'idée de créer un chapelet de petits Etats indépendants, mais tributaires des grandes puissances au point de vue financier et militaire, en bordure de la Russie ramenée, dans sa partie européenne, à peu près aux dimensions de l'ancienne Moscovie, s'était précisée au temps où les alliés combattaient les bolcheviks et voulaient les séparer de l'Allemagne. Les Etats de la Baltique devaient donc jouer le rôle d'une rangée de fils de fer barbelés.

Evidemment, avec les années, ce rôle perdit beaucoup de son importance pour disparaître complètement à la fin. Cependant, ce qui ne disparut pas, ce furent certaines clauses liant les Etats baltiques à certaines grandes puissances; clauses d'ordre militaire ou plutôt naval. Rappelons-nous que, durant la guerre, la rade de Port-Baltique, qui est située à l'extrême pointe est de l'actuelle Esthonie, faisant face au port finlandais Hangö, fut la base des sous-marins britanniques opérant dans la Baltique. Ils s'y trouvaient tellement bien qu'ils eurent beaucoup de peine à la quitter quand la paix fut rétablie. Mais aussi bien Port-Baltique est la clef qui ferme le golfe de Finlande, au fond duquel se trouvent Helsingfors, Cronstadt et Léningrad. C'est aussi un excellent

point d'observation, et même une menace contre les îles Aland et la Suède. Les Anglais l'ont-ils quitté sans aucun esprit de retour, sans aucune convention préalable avec l'Etat esthonien? Voilà ce que M. de Montfort ne nous dit pas dans son livre, si intéressant par ailleurs. Et pourtant, il serait utile d'éclaircir cette question; car, dans la négative, ce serait un cas unique dans l'histoire de l'Angleterre: ne point vouloir profiter des embarras des autres pour s'approprier quelque chose, d'autant plus que ce quelque chose se trouvait être l'unique mer où les Britanniques n'eussent aucun point d'appui pour leur flotte.

Reste à élucider la question de la viabilité des Etats de la Baltique. Sur cette question, M. de Montfort est aussi quasiment muet. Nous voyons bien qu'il parle longuement de l'activité intellectuelle et sociale très vive de ces Etats et de la place qu'ils ont déjà conquise, comme fournisseurs ou comme clients, dans la vie économique de l'Europe. Mais en réalité tout cela ne veut rien dire. La Finlande mise à part, les nouveaux Etats Baltes, par leur conformation même, ne peuvent être que des pays de transit. Leur production reste et restera foncièrement très limitée, et de même leur capacité d'absorption, parce qu'il leur manque l'arrière-plan ou plutôt parce qu'ils ne constituent qu'un hinterland.

Maintenant, il se peut que cet hinterland, comme l'affirme M. de Montfort, soit nécessaire pour empêcher les grandes puissances riveraines de la mer Baltique de dominer sur cette mer. Mais alors on n'envisage l'existence de ces Etats de la Baltique qu'en fonction de leur utilité pour le maintien d'un statu quo européen déterminé. C'est toujours la même histoire: créer, plus ou moins artificiellement, des unités politiques dans des buts égoïstes sans se soucier si elles peuvent subsister par elles-mêmes. Cependant, nous voyons aujourd'hui à quoi cette balkanisation de l'Europe nous a amenés: rien qu'à créer des complications sans fin et un nombre encore plus grand de peuples malheureux. Nous ne disons pas cela pour les Etats de la Baltique, mais nous leur souhaitons de vivre pour eux-mêmes et de ne jouer sur le littoral de la Baltique aucun rôle imposé ou sollicité par l'étranger.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

CONTROVERSES

La conquête de l'air. — En lisant avec intérêt l'article de Mme Louise Faure-Favier, paru dans le *Mercure* du 1er septembre j'ai été frappé par le sens de certaines propositions qui pourraient paraître des affirmations, si l'on ne connaissait la culture et l'intuition féminine de l'auteur.

C'est ainsi qu'elle semble poser en principe que la résistance de l'air n'a été étudiée qu'à partir des démonstrations des Galilée, Torricelli, Pascal, etc., et qu'elle écrit:

> Il sait (l'aviateur) qu'en l'an 1500 le génial Léonard de Vincy traça les plans *de la première machine volante,* et que, *par lui, l'humanité conçut l'idée de s'élever dans le ciel, autrement que par la pensée.*

Or, l'humanité, depuis la plus lointaine antiquité, a été hantée par ce désir, et la pesanteur de l'air est l'une des premières notions qui se soient imposées à son esprit. Les exemples suivants le prouveront mieux qu'un raisonnement.

La tentative d'évasion de Dédale et de son fils Icare cache sous le mythe une réalité, un fait historique, peut-être la première expérience de vol à voile. Voici avec quels détails précis Ovide, au livre VIII de ses *Métamorphoses* et dans le chant II de l'*Art d'aimer,* la relate:

> Dédale dispose des plumes avec ordre, en prenant d'abord la plus petite; chacune d'elles est moins longue que celle qui la suit, et toutes s'élèvent par une gradation insensible... Il attache ces plumes, au milieu, avec du lin; à leur extrémité, avec de la cire; il leur imprime ensuite une légère courbure, afin de mieux imiter l'aile des oiseaux...
>
> Non loin de là était une colline qui, ne s'élevant pas tout à fait à la hauteur d'une montagne, dominait cependant la plaine. C'est de là qu'ils s'élancent pour commencer leur dangereux voyage...

Au IVe siècle avant J.-C., Archytas de Tarente, célèbre philosophe pythagoricien, mathématicien fameux, ami et contemporain de Platon, qui passe pour avoir inventé la vis et la poulie, construisit une colombe mécanique qui s'élevait dans les airs et revenait à son point de départ.

Un seul texte malheureusement nous renseigne imparfaitement sur ce sujet.

Il est extrait des *Nuits Attiques*, X, 12, d'Aulu Gelle:

Les plus illustres des auteurs grecs, et entre autres le philosophe Favorinus, qui a recueilli avec tant de soin les vieux souvenirs, ont raconté du ton le plus affirmatif qu'une colombe de bois, faite par Archytas à l'aide de la mécanique, s'envolait. Sans doute elle se soutenait à l'aide de l'équilibre, et l'air qu'elle renfermait secrètement la faisait agir.

De nombreux auteurs grecs, parmi lesquels Michel Glycas, Cassiodore, parlent superficiellement, comme si le cas était courant, d'oiseaux artificiels s'envolant mécaniquement.

Ne retrouve-t-on pas dans une légende conservée aux îles Carolines et apportée autrefois de Mysie, le souvenir d'essais aérostatiques?

Oulefat, fils d'un esprit céleste, aurait allumé un grand feu dont la fumée le souleva et le transporta jusqu'au séjour de son père.

Or, les Mysiens avaient reçu le surnom de *Capnobates*, mot qui signifie littéralement : *qui marchent par la fumée.*

Mais voici, plus près de nous, des expériences attestées par des documents où n'ont aucune part la tradition ni la légende.

Olivier de Malmesbury, moine bénédictin anglais du XI[e] siècle, s'inspirant de Dédale et d'Icare, entreprit de voler au moyen d'ailes artificielles en s'élançant du haut d'une tour. Après avoir plané environ deux cents pas, une des ailes se brisa et il tomba, se fracassant les deux jambes. (Mongez: *Essai sur l'art du vol aérien*, Lyon, 1773.)

Au XIII[e] siècle, l'illustre Roger Bacon admet non seulement la possibilité de construire des machines volantes, mais en expose le plan. L'une d'elles offre quelques rapports avec la machine de Blanchard, qui fit sensation en 1782. (Voir son principal ouvrage: *De secretis operibus artis et naturae*, Paris, 1542.)

Deux siècles après Bacon, Jean-Baptiste Dante, de Pérouse, savant mathématicien, construit un appareil qui, si l'on s'en rapporte aux chroniqueurs contemporains, fut expéri-

menté différentes fois avec succès au-dessus du lac Trasimène. Un accident, survenu pendant une exhibition lors du mariage du général vénitien Barthelemi Alviano, lui enleva la possibilité de perfectionner son invention. Il mourut à Venise à l'âge de 40 ans, des suites de sa chute.

Vers la même époque, au milieu du xv° siècle, Jean Muller, autre mathématicien, surnommé Régiomontanus, fabriqua, d'après des renseignements assez confus, deux appareils remarquables: une mouche de métal non désigné, et un aigle de fer, qui se mouvaient librement dans l'air. L'aigle de fer serait allé en volant au devant de l'empereur Frédéric IV et aurait parcouru, aux environs de Nuremberg, une distance de cinq cents pas pour revenir à son point de départ. (Mongez, *loc. cit.*)

Enfin, nous arrivons à Léonard de Vinci.

Dans le fragment célèbre d'un mémoire sur le vol des oiseaux, traduit par G. Libri, *Histoire des sciences mathématiques en Italie* (tome III, p. 215), que semble viser Mme Louise Faure-Favier, — Léonard insiste particulièrement sur le fait que «l'oiseau, étant plus lourd que l'air, s'y soutient et avance en rendant ce fluide plus dense là où il passe que là où il ne passe pas». — Il savait donc, avant les Pascal et les Torricelli, que l'animal, pour voler, doit prendre son appui sur l'air, et l'ensemble de sa théorie contient les théories modernes de l'influence de la vitesse sur la suspension.

En plus de son projet de construction d'une machine volante mue par la force humaine, Léonard de Vinci inventa l'hélicoptère et le parachute.

On me pardonnera de citer, à titre de témoignage curieux, une partie du texte du manuscrit concernant l'hélicoptère, — toujours d'après G. Libri.

A côté et au-dessous du dessin formé d'une large hélice tournant autour d'un axe vertical en fer, sont écrites «à rebours» les notes suivantes:

[A côté de la figure:] Que le contour extérieur de la vis soit en fil de fer de l'épaisseur d'une corde, et qu'il y ait du bord au centre huit brasses de distance.

[Au dessous de la figure:] **Si cet instrument en forme de vis est bien fait, c'est-à-dire fait en toile de lin dont on a bouché les** pores avec de l'amidon, et si on le tourne avec vitesse, je trouve qu'une telle vis se fera son écrou dans l'air, et qu'elle montera. Tu en auras une preuve en faisant mouvoir rapidement à travers l'air une règle large et mince, car ton bras sera forcé de suivre la direction du tranchant de cette planchette. La charpente de ladite toile doit être faite avec de longs et gros roseaux.

Avec Mme Louise Faure-Favier, nous répétons : « Oui, l'humanité fut hantée par l'idée de s'élever dans le ciel autrement que par la pensée. » Mais à notre tour nous demandons : Pourquoi toutes ces recherches, ces travaux, ces essais, ces réalisations même à travers les siècles, furent-ils méconnus, oubliés, méprisés, perdus? — Pourquoi ces efforts brisés sans cesse, sans cesse renaissants? — Quand on songe à tout ce que les hommes ont gaspillé d'énergie, d'héroïsme, de vies, pour aboutir enfin, en ce xxe siècle, à ce que nous supposons être la gloire de l'aviation, ne peut-on pas se demander avec angoisse : L'humanité n'a-t-elle pas abandonné sa route, et, tel l'aviateur désemparé au milieu de la tempête et de la nuit, qui vole, vole quand même et retourne sans le savoir au point d'où il est parti, ne descend-elle pas à grand bruit dans la nuit la plus lourde du matérialisme, croyant s'élever vers la lumière si lointaine et voilée de l'Esprit?...

R. MALLARD.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Ed. Bauer: *Destins de Neuchatel*, avec des illust; Edit. de la Baconnière, Neuchatel. » »

Ethnographie, Folklore

Nguyen Van Huyen: *Les chants alternés des garçons et des filles en Annam;* Geuthner. 75 »

Nguyen Van Huyen: *Introduction à l'étude de l'habitation sur pilotis dans l'Asie du Sud-Est.* Avec des illust. documentaires; Geuthner. 100 »

Histoire

Comte Carton de Wiart: *Albert Ier, le Roi chevalier.* Avec 15 illust. h.-t. en héliogravure; Flammarion. 3 95

Docteur Thomas W. Evans : *Avec l'Empereur et l'Impératrice*, mémoires publiés par Ed. A. Crane, nouv. édit., avec 8 gravures h.-t., Plon. 15 »

Princesse Lucien Murat: *La Reine Christine de Suède.* Avec 4 planches h.-t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Maurice Chapuis: *Journal d'un médecin de bataillon, 1914-1918;* Victor Attinger. » »

Poésie

Marcel Semézier: *Vers l'infini;* Forestié, Montauban. » »

Politique

Troubat Le Houx: *L'Europe et la paix;* Soc. gén. des cires françaises, Montluçon. » »

Questions militaires et maritimes

Claude Farrère: *Histoire de la Marine française.* Fascicule X: *Trafalgar.* Fascicule XI: *Le dix-neuvième siècle.* Avec de nombr. illust.; Flammarion. Chaque fascicule. 8 »

Charles Le Goffic: *Notre La Tour d'Auvergne.* Avec 14 illust. h.-t. en héliogravure; Flammarion. 3 95

Roman

Simone Berson: *Jeu de glaces;* Edit. Albert, 4, square Henri-Delormel, Paris. 12 »

Gaston Chérau: *Sa destinée;* Albin Michel. 15 »

Jean Darquelais: *La maison des sept péchés*, roman de la chouannerie bas-normande; Imp. Folloppe, Flers (Orne). » »

Max-René Hesse: *Morath fait son chemin*, traduit de l'allemand par Paul Genty; Albin Michel. 15 »

François de La Noë: *Célestin Courtebise ou la conquête du pouvoir;* Edit. La Bourdonnais, 60, avenue La Bourdonnais, Paris. » »

Maurice Marrou: *Le Secret d'Okka;* Nouv. Revue franç. (Coll. Détective). 6 »

Sociologie

Pierre Servan: *La Crise;* Revue Mondiale. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Liszt et la Dame aux Camélias. — Le problème de la perle d'Othello. — L'invention du mot « laborantine ». — Arthur Rimbaud et la *Comédie de la Mort.* — Le Sottisier universel.

Liszt et la Dame aux Camélias. — Jusqu'à présent, on ne soupçonnait pas que Liszt, vers 1845, eût été l'un des adorateurs de Marie Duplessis, la Dame aux Camélias d'Alexandre Dumas fils. Le second volume de la *Correspondance de Liszt et de Mme d'Agoult*, que vient de publier leur petit-fils, M. Daniel Ollivier, nous en apporte la révélation, — faut-il dire inattendue? —

car le jeune pianiste n'en était plus, depuis longtemps, à faire ses preuves en fait de conquêtes féminines.

Il avait rompu, en 1844, avec la comtesse qui allait devenir notoire en littérature, sous le nom de Daniel Stern, mais non sans continuer d'entretenir avec elle une correspondance plus ou moins espacée, qui dura au moins jusqu'en 1864.

C'est dans deux lettres de 1847 que Liszt fait à son ancienne maîtresse l'aveu dépouillé d'artifice de son amour pour Marie Duplessis, qui venait de mourir le 3 février. Se trouvant à Lemberg, trois mois plus tard, le 1er mai, Liszt écrit à Mme d'Agoult :

Et cette pauvre Mariette Duplessis qui est morte... C'est la première femme dont j'ai été amoureux qui se trouve dans je ne sais quel cimetière livrée aux vers du sépulcre! Elle me le disait bien il y a quinze mois: « Je ne vivrai pas; je suis une singulière fille et je ne pourrai y tenir, à cette vie que je ne sais pas ne pas mener et que je ne sais pas non plus supporter. Prends-moi, emmène-moi où tu voudras; je ne te gênerai pas, je dors toute la journée, le soir tu me laisseras aller au spectacle et la nuit tu feras de moi ce que tu voudras! »

Je ne vous ai jamais dit de quel singulier attachement je m'étais pris pour cette charmante créature pendant mon dernier séjour à Paris. Je lui avais dit que je l'emmènerais à Constantinople, car c'était là le seul voyage sensément possible que je pouvais lui faire faire. Maintenant la voilà morte... Et je ne sais quelle étrange corde d'élégie antique vibre dans mon cœur à son souvenir!

Pardonnez-moi de vous en entretenir si au long, mais je ne sais pas ne pas vous parler de cœur à cœur, quelque interprétation que vous ayez parfois donnée à mes paroles!

Nous ignorons malheureusement la réponse que fit la comtesse à cette confession. Mais dans deux lettres datées des 13 et 28 mars 1847, qui n'ont pas été retrouvées, et que Liszt reçut au début de mai à Iassy, en Roumanie, nous savons qu'elle avait fait allusion à la mort de Marie Duplessis. Dans la réponse qu'il lui adressa, de cette ville, au début de mai, Liszt écrit encore à son amie :

J'ai été surtout charmé des deux alinéas sur Lola [Lola Montès, avec qui Liszt avait eu une petite aventure] et cette pauvre Mariette, car, pour être entièrement sincère, je commençais à me faire des reproches de vous en avoir parlé dans ma dernière lettre de Carlowitz, craignant que vous ne trouviez ces deux sujets-objets un tant soit peu lestes. Si par hasard je m'étais trouvé à Paris lors de la maladie de la Duplessis, j'aurais eu mon quart d'heure de des Grieux et j'aurais tâché de la sauver à tout prix, car c'était vraiment une ravissante nature, et que l'habitude de ce qu'on nomme (et de ce qui est peut-être) corrupteur n'atteignit jamais au cœur.

Croiriez-vous que je m'étais pris pour elle d'un attachement sombre et élégiaque, lequel, bien à mon insu, m'avait remis en veine de poésie et de musique. C'est la dernière et seule secousse que j'aie éprouvée depuis des années. Il faut renoncer à expliquer ces contradictions, et le cœur humain, tout aussi bien que: « le monde, chère Agnès », est une étrange chose!

Voilà un épisode de la vie de la « Dame » que ses biographes

ne soupçonnaient pas, non plus que ceux de Liszt. Quelles œuvres la fréquentation de Marie Duplessis put-elle bien l'inciter à composer? De 1846-1847 datent, dans le catalogue des œuvres de Liszt, une *Jeanne d'Arc au bûcher*, la transcription de *Lieder* de Schubert, des Marches, un *Ave Maria*, un *Pater*, des Sonnets de Pétrarque, etc. Cette année-là, avant la grande période qui commence avec l'installation à Weimar, fut, en effet, relativement féconde, dans la longue carrière de l'ami passager de la Dame aux Camélias. — J.-G. PROD'HOMME.

§

Le problème de la perle d'Othello.

Nous avons reçu la lettre suivante:

Marseille, le 31 août 1934.

Monsieur le Directeur,

M. Louis Mandin, dans son article *Shakespeare trahi par les miroirs*, paru au numéro du 15 juillet de votre excellente revue, faisait allusion à une interprétation personnelle inédite, qu'il promettait de rendre publique, de la similitude d'Othello en ses *novissima verba:*

Then must you speak...
of one whose hand,
Indian
Like the base —— threw a pearl away
Judean
Richer than all his tribe.

(Aussi devrez-vous parler... d'un homme dont la main, à l'instar du vil Indien [ou Judéen], jeta loin, avec mépris, une perle plus précieuse que toute sa tribu.)

M. Mandin paraît ne faire aucun cas des variantes *Indian-Judean*, adoptant la leçon « Judean » comme seule et définitive.

Désirant soumettre, ci-après, une interprétation également fondée sur cette leçon, je m'accommode volontiers du choix de M. Mandin. Seulement il convient de constater que beaucoup d'éditions font tout le contraire, et ne tiennent aucun compte de la leçon « Judean » ; en quoi elles se trouvent justifiées par le respect de l'orthoépie.

La fluidité du mètre impose en effet, en lisant « Judean », de contracter les trois syllables de judæan (ou, affaibli, ju-dé-an) en deux syllabes: ju-dean, avec transport nécessaire de l'accent tonique sur la syllabe « ju ».

Il n'est cependant pas moins vrai de dire que le scrupule de l'orthoépie — qui, d'ailleurs, en son temps était loin encore du

point de cristallisation — n'a jamais entravé le cours de la pensée ou de l'expression de Shakespeare.

Voici maintenant mon interprétation: L'acte de l'*Indien* demeurerait pour moi une énigme; dans celui du *Judéen*, je vois très évidemment, suivant la tradition chrétienne, Caïphas rejetant, par son : « Expedit unam hominem mori pro populo », la perle du salut éternel, trésor réel — toujours suivant la conception chrétienne — d'une valeur bien plus grande que celle de la tribu de Juda ou de Lévi — ou, en général du peuple juif.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, etc...

P. BANDINI.

M. Louis Mandin, auquel nous avons communiqué la lettre qu'on vient de lire, répond :

Les explications de M. Bandini sur l'orthoépie sont parfaitement justes; mais peut-être n'est-il pas inutile d'ajouter que, depuis longtemps, l'accentuation du mot *Judean* sur la première syllabe ne donne plus d'inquiétude aux commentateurs; car, dès le commencement du XIXe siècle, un des plus savants d'entre eux, Malone, a montré, par plusieurs exemples de mots similaires, que cette accentuation était naturelle du temps de Shakespeare.

Elle l'était d'autant plus et devait choquer d'autant moins que ce mot *Judean* était certainement très peu usité. Dans toute l'œuvre de Shakespeare, on ne le trouve que cette seule fois, — et encore dans une seulement des deux éditions d'Othello qui font autorité, l'autre édition donnant *Indian*. J'ai consulté plusieurs dictionnaires des vieux mots de la langue anglaise; *Judean* n'y figure point. Quand on voulait désigner un juif, on l'appelait *Jew*. Mais il est évident que, par *Judean*, Shakespeare entend un natif ou habitant de la Judée. Ainsi, Hérode et Caïphe étaient des *Judeans*; Shylock, le *Jew* de Venise, n'en est pas un.

Le mot *Indian* était, au contraire, bien connu, car le Nouveau Monde était matière d'actualité, — et plus particulièrement encore depuis les expéditions de Walter Raleigh, qui ont peut-être inspiré à Shakespeare, dans ce même *Othello*, un passage du premier acte. Donc, *Indian* très connu, — *Judean* inconnu ou presque. C'est justement ce qui me porte à croire que, si le texte est fautif dans l'une des deux éditions, c'est dans celle où l'on a imprimé *Indian;* car, à supposer un manuscrit mal lisible, il est clair que c'est le mot familier à l'imprimeur qui se sera présenté à sa pensée. Et, à ce sujet, il est bon de remarquer que les deux mots avaient une graphie très facile à confondre, à cause de la

confusion qui, à cette époque, existait entre *I* et *J*, de sorte que *Judean* s'écrivait *Iudean*. Peu de différence avec *Indian*.

Quant à l'explication que M. Bandini donne de la perle et du « base *Judean* », elle nous paraît bien d'un esprit accoutumé à interpréter Shakespeare. La discuter m'entraînerait dans des détails trop longs pour ce modeste écho. Mais la lettre de M. Bandini m'engage à dire un mot de mon interprétation à moi, que pourtant je ne puis non plus expliquer aujourd'hui, d'abord parce qu'elle exigerait un large examen de la question, ensuite parce que, pour mieux préciser mes preuves, je désire éclaircir encore un point ou deux, bien que non essentiels.

Depuis trois cents ans que la perle et le « *base Judean* » (ou *Indian*) sont discutés, ils ont le temps d'attendre un peu plus. Cependant, comme la lettre de M. Bandini, s'ajoutant à mon article du 15 juillet, pourrait inciter les chercheurs de perles à explorer ce petit problème shakespearien et à exhiber des solutions, je dirai seulement ceci, pour assurer à la mienne la conservation de son rang et la préserver, au besoin, de tout soupçon d'imitation: *elle a un rapport avec les chiffres qui forment le nombre 176*.

Voilà qui sans doute a l'air mystérieux et compliqué; mais, en réalité, il s'agit d'une chose simple, claire, même lumineuse, — et sans prétention, bien que non sans enseignement. — L. MANDIN.

§

L'invention du mot « laborantine » (1).

Mulhouse, le 4 septembre 1934.

Monsieur le directeur du *Mercure de France*,

Le sujet est trop mince pour faire l'objet d'une polémique, mais j'ai horreur d'être cité d'une façon inexacte. Je n'ai pas affirmé que le mot « laborantine » a vu le jour en Allemagne, je me suis borné à dire qu'il y avait « vraisemblablement » pris naissance.

Cette supposition est basée sur les constatations suivantes, que je soumets à mon honorable contradicteur, M. P. Courtinat.

Le substantif masculin « laborant » et le verbe « laborieren » existent depuis longtemps en Allemagne, avec les significations, entre autres, de chimiste (pour le substantif), faire des essais, des expériences, des opérations de chimie, travailler (pour le verbe). Cf.: *Dictionnaire classique des langues française et allemande à l'usage des collèges*, Strasbourg, 1832; *Dictionnaire complet des langues française et allemande*, par l'abbé Mozin, Stuttgart et Tubingue, 1850. Or, le docteur Zamenhof est né, je crois, en 1859.

(1) Voyez *Mercure de France*, 1er septembre, p. 442.

Il me paraît logique d'admettre que le féminin « laborantin » (2) soit apparu en Allemagne quand les laboratoires (de chimie notamment) ont eu recours d'une façon courante aux femmes pour les divers travaux de manipulation, d'analyses, etc..., réservés jusque-là aux hommes. Cette époque doit remonter au début du siècle présent.

Je ne serais pas étonné que les facultés strasbourgeoises, après la guerre de 1914-18, aient beaucoup contribué à la diffusion de ce nom en France.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, etc.

P.-R. SCHWARTZ.

§

Arthur Rimbaud et « la Comédie de la Mort » (1). — Les « sourciers » de la littérature portent à la main des baguettes de coudrier particulièrement sensibles. Il se peut que Rimbaud ait été amené à écrire le *Bateau Ivre* après une lecture des *Natchez,* comme après la lecture de la *Comédie de la Mort*. Il n'est permis à personne de le nier; il est vraisemblable que, si jeune qu'il fût, Rimbaud avait lu Chateaubriand et Théophile Gautier. Je me permets toutefois de m'étonner que M. Henri Béraud, pour établir que le *Bateau Ivre* sort de la *Comédie de la Mort,* ait choisi précisément ses exemples ou ses preuves dans des vers de Théophile Gautier qui ne se trouvent pas dans ce poème-là.

Je mène chaque soir les difformes troupeaux
Paître dans les moites campagnes...

Ces deux vers sont dans la deuxième partie : *Léviathan,* de l'ensemble intitulé, en effet : *Qui sera Roi?* — dont la troisième partie s'appelle : *L'Oiseau Rock,* et non pas *L'Oiseau Rouge,* mais *Qui sera Roi?* est un poème distinct et différent de *La Comédie de la Mort.*

Des deux autres et admirables citations, l'une,

Les phoques monstrueux... etc.

appartient à cette symphonie profonde, *Ténèbres,* dont on a pu dire aussi que Stéphane Mallarmé s'était inspiré en écrivant *Le Guignon*; — et l'autre, qui doit être ainsi rectifié :

Ces Atlas accroupis gonflant leurs nerfs de marbre...

se lit dans le poème intitulé *Thébaïde.*

(2) Se prononce « laboranntine ».
(1) Voyez *Mercure de France* du 1er septembre, p. 445.

Théophile Gautier est, à notre époque, le type du grand poète injustement méconnu. On doit apporter d'autant plus de scrupule à le citer avec exactitude, lorsqu'on se fait à soi-même l'honneur de le louer et de le citer. — A. F.

§

Le Sottisier universel.

Je suis revenu en France par une route peu fréquentée des touristes, et j'ai eu quelques heureuses surprises devant **Mantoue baignant** dans sa lagune et surtout à Crémone, **patrie de Paganini et de Rossini.** — *Noir et Blanc,* « Petite Italie », 19 **août.**

La Suisse est célèbre par ses hautes et magnifiques montagnes comme le Mont-Blanc, le Matterhorn, la **Jungfrau,** etc. — *Le Christianisme au* XXe *siècle,* **12 juillet.**

Et Barère, qui **suait** d'effroi en songeant aux **oreilles** indiscrètes, connut la vérité des prophéties de son oncle quand, après la chute du **Directoire,** et mis à son tour sous le coup d'un décret de déportation, il ne fut sauvé que par Bonaparte. — *L'Ami du Peuple,* 26 août.

Quand il n'y avait pas d'été, ce qui ne remonte pas aux époques quaternaires, nous réclamions le soleil. — *L'Œuvre,* 12 juillet.

Je les juge en homme qui connaît l'Histoire, qui n'oublie pas que la Révolution, l'Empire, la République, nous ont amené par leur mysticisme, leurs ambitions ou leur imprévoyance, les plus horribles des guerres, alors que les grands-pères du Duc de Guise : Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe ne nous en ont amené aucune! — *La Voix nationale,* **20 juillet, p. 1.**

Maurice Donnay vous a parlé — et avec quel esprit! — de certains hommes qui ont dépassé leur 123e **année. Moi, je n'en ai connu** que deux: le premier avait 102 ans, il était solide comme un roc et se battait avec les gars du village, parce qu'il était convaincu que sa femme le trompait. Le second n'avait que 100 ans. — *Paris-Soir,* « Au bord de l'eau », 26 août.

Cette fusée peut transporter un **chargement postal à la** vitesse de 33 kilomètres à la minute (5 **km. 833 à la seconde)** et **pourrait** être utilisée entre Londres et l'Irlande et entre l'Angleterre et le continent. — *La Nation belge,* **7 juin.**

Gibraltar, 25 août. — Un sous-officier de la **marine britannique,** Eric William Brewer, a réussi pour la première fois la traversée à la nage des cinq milles qui séparent Gibraltar d'Algésiras. — *Le Jour,* 26 août.

UN JEUNE ÉTUDIANT EST TUÉ D'UNE BALLE DE REVOLVER. — ...Il se nommait René Debargue; c'était un **représentant** de commerce; il avait 25 ans. — *L'Œuvre,* 18 août.

NAISSANCES. — **Mme et M. Alexandre Chabas,** ainsi que Mme et M. Etienne Delmonte, sont les parents **d'une fille. Meilleurs** vœux aux nouveau-nées. — *Le Petit Marseillais,* 12 août.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.